En Terre des Ombres

Aborigènes d'Australie

François Giner et Bruno Cabanis

Éditions Terre des Ombres

© Éditions Terre des Ombres
13, Villa Haussmann, 92130 Issy les Moulineaux

Révision Sylvie Rouge-Pullon
Conception graphique et mise en pages Aurélie Vilette
Illustrations Line Cabanis
Toutes les photos sont de Bruno Cabanis, sauf mention contraire.

ISBN : 979-10-699-4181-6

Sommaire

Avertissement 5

Introduction de François 7

Introduction de Bruno 9

Histoire 11

Settlement et outstation 27

La ville et l'alcool 49

Les six saisons aborigènes 53

Le Nayuhyungi 97

La cérémonie 143

Balang quitte ses terres 163

Post-Scriptum 191

Remerciements 192

Inauguration de la plaque de commémoration

Avertissement

En 2000, deux ans après la mort de Don, puis de Djoli[1], alors que la communauté aborigène était encore sous le coup de la perte de ses deux anciens et qu'elle peinait à retrouver ses repères, mon vieil ami George (Balang Jangawanga) vint me voir pour partager une idée qu'il venait d'avoir : graver les noms de ces deux hommes sur une pierre, et organiser une cérémonie du souvenir à Bodeidei, là où j'avais mon camp[2].

Venant de George[3], la proposition avait de quoi surprendre, lui qui comptait parmi les plus farouches défenseurs d'une culture qui impose qu'on ne prononce plus le nom d'un défunt. Comme je le lui faisais remarquer, il me rétorqua que tout avait changé. Que les enfants n'écoutaient plus les histoires, qu'ils passaient leur temps devant la télé et que comme ça, avec les noms sur la pierre, ils seraient obligés de se rappeler et de poser des questions. Il avait ajouté que si quelqu'un n'était pas content, il n'aurait qu'à venir le voir. La plaque de marbre avait été gravée et la cérémonie d'inauguration fut l'occasion de rassembler au camp toute la communauté de Weemol et les familles de Djoli et de Don.

Depuis, j'y ai tristement ajouté les noms de David Blanasi, de Balang Pamkal et de mon vieil ami George. Puisse ce livre contribuer à perpétuer la mémoire de ces anciens et de toute cette communauté avec qui j'ai passé tant de jours merveilleux.

1 - Don et Djoli étaient deux personnalités importantes de la communauté. Don fut un de mes grands amis et Djoli, auquel un chapitre est consacré, était un ancien qui, avec George, décida de me faire participer à des cérémonies.
2 - On fera davantage connaissance avec ces personnages importants tout au long de ce livre.
3 - George n'en n'était pourtant pas à son coup d'essai. Dix ans auparavant, il avait peint une fresque décrivant le rite funéraire du Ngkorkon, une cérémonie interdite par la loi australienne. Il l'avait dévoilée et expliquée à l'occasion de l'ouverture de mon camp, devant un auditoire composé en partie d'officiels australiens blancs. Le fait de parler de cette cérémonie à des non-initiés était défendu par la loi aborigène, mais il brava cet interdit pour faire connaître cet aspect de sa culture à l'ensemble de l'assemblée, aux Blancs, mais également aux jeunes de la région qui n'auraient jamais l'occasion de la pratiquer. Cette peinture est visible en toute fin de ce livre.

Balang Jangawanga, George
(Photo Francis Latreille)

François

Toute ma vie, je me souviendrai de cette journée de juin 1988, lorsque les roues de mon 4x4 quittèrent le grand ruban noir de la Central Arnhem Land Road, pour le nuage de poudre rouge de la piste qui relie Katherine à la côte est du Territoire du Nord en Australie. Avec Billy, un métis de père allemand et de mère aborigène qui m'accompagnait, nous arrivâmes à Weemol après dix heures de piste. La nuit tombante était sombre, et la dizaine de maisons de béton et de tôle n'était éclairée que par quelques feux de bois.

Ce soir-là, autour d'un feu de camp, j'ai croisé les regards profonds de George (Balang) et de sa femme Maggie (Narridjane), le couple aborigène qui allait changer le cours de ma vie. George était un homme autoritaire; il faisait partie de ces anciens qui organisaient et animaient les cérémonies de la région. Il me prit sous son aile, et à travers une amitié qui allait durer plus de vingt ans, il m'initia à l'histoire de sa lignée et à son mode de pensée.

Nous formions avec George (Balang), Billy le chasseur, Don et Jack, un cercle d'amis inséparables. Nous partions des journées entières sillonner joyeusement leurs terres, chassant un buffle au passage pour leur approvisionnement. Au fur et à mesure que nos relations s'approfondissaient, ils me montrèrent leurs sites, puis les histoires liées à ces endroits mythiques, me faisant découvrir progressivement leur culture. Tout cela ne se fit pas en un jour ! Ils m'observèrent d'abord, me testèrent et, enfin, apprirent à me connaître. C'est notre curiosité mutuelle qui scella notre amitié. George décidait des choses importantes, avec l'accord des anciens et l'approbation discrète de sa femme Maggie, qui me portait une douce bienveillance.

C'est George qui m'aida à trouver l'endroit propice pour l'installation de mon camp, et c'est encore lui qui accepta et participa à mettre en œuvre ce projet fou : faire venir au plus profond du bush, pour découvrir leurs terres et rencontrer leurs habitants, des visiteurs étrangers afin qu'ils comprennent la richesse de ce monde à part et qu'ils en deviennent les ambassadeurs. Au fil des années, des centaines de personnes sont venues à Bodeidei, nom de la source au bord de laquelle le camp a été érigé. George les accueillait durant les trois jours qu'ils passaient au cœur du bush, et acceptait toujours de répondre à toutes les questions qu'on lui posait. Accompagnés par des familles autochtones, les visiteurs eurent le privilège de découvrir, lors de petites expéditions en 4x4, quelques-uns des plus beaux sites de cette région, des lieux longtemps protégés et gardés secrets dont George avait accepté de faire partager la beauté.

Quelques années après mon arrivée, George me surprit une fois de plus, il avait décidé de me faire entrer dans sa famille en me donnant un nom, Balang. Je devins son frère au sens tribal du terme, ainsi que le père, grand-père et oncle des enfants de sa famille, de sa lignée et des membres du système parental classificatoire. Un peu plus tard, il décida de me faire participer aux cérémonies. Usant de son influence auprès des anciens, je fus bientôt invité à découvrir toute une facette de la culture aborigène que je pressentais sans en deviner toute la richesse.

Après qu'il m'eut montré le plus important de son monde, il demanda à connaître le mien. Grâce à la complicité d'amis et de sponsors fidèles, George, David Blanasi, un célèbre joueur de molo et Philip, le gendre de Maggie, sont venus avec moi à Paris, puis à Lodève, le pays où je suis né. Cette histoire, je l'ai racontée comme bien d'autres dans l'ouvrage En terre aborigène : Rencontre avec un monde ancien, *paru en 2007 aux Éditions Albin Michel.*

La même année, Bruno, un photographe venu à Bodeidei quelques années auparavant, me contacta pour me proposer de venir sur les terres et donner une suite à mon ouvrage sous la forme d'un beau livre de photos. J'acceptai, d'autant que la santé de mon ami George s'était détériorée et qu'il était devenu clair que ses jours étaient comptés. Bruno est venu régulièrement sur les terres de 2008 à 2010, et fut témoin de nombreux évènements.

Balang est parti à l'été 2010 et, avec lui, toutes les raisons qui me maintenaient à Bodeidei.

***

François et Bruno

À toutes mes ombres,
celles qui ont disparu et celles qui déambulent
dans les rues des villes blanches australiennes.

Les Philippines, juillet 2017, 22 heures

Assis sur ma terrasse, je contemplais le ciel étoilé de cette nuit sans lune. Je me fis la réflexion que le spectacle était beau, mais qu'il était loin d'égaler ces nuits australiennes en plein bush où, loin de toute pollution lumineuse, la voûte céleste offre un des plus beaux éclairages naturels que j'aie pu connaître.

Ces pensées m'amenèrent à évoquer tous ces moments privilégiés passés avec Balang, et de fil en aiguille, j'en vins à me souvenir d'une des dernières discussions que nous avions eues, assis à même le sol au pied d'un eucalyptus, alors que sa maladie était en train de gagner la bataille.

Redressant le menton, il avait posé une main sur mon genou, et de l'autre avait pointé du doigt les nuages. Il me dit d'une voix douce : « Écoute… Écoute, Balang, si un jour, après ma mort, tu considères qu'il est important de raconter ce que je t'ai fait vivre à mon côté, les histoires du Nayuhyungi, les cérémonies… tu peux. »

Je l'avais regardé, incrédule, avant qu'il ne reprenne : « Oui, tu peux, car aujourd'hui tout est fini, le Nayuhyungi est retourné dormir dans la roche. » Il ajouta que certaines choses devaient rester cachées, et il m'en fit la liste.

J'ai regardé le portrait de Balang Jangawanga qui domine la pièce centrale de ma maison, et tous mes souvenirs étaient là, vivants ! J'allumai mon ordinateur et commençai à écrire. À six heures du matin, j'avais terminé la transcription de ma première cérémonie, celle du Konapipi.

Je sentis que notre livre avait trouvé sa piste.

Bruno

En août 2002, c'est en visiteur et en famille que je vins pour la première fois à Bodeidei. François nous avait donné rendez-vous à la station Greyhound de Katherine, où nous avions patienté quelques heures avant qu'un gros camion 4x4, un Oka de fabrication australienne au look de véhicule blindé, ne stoppe devant les pompes à essence. François en était sorti, pantalon et tee-shirt kaki, ceinture croco et couteau de chasse de 30 centimètres de long, Ray-Ban et chapeau Akubra vissé sur la tête. Premiers regards échangés avec notre hôte, lui cherchant à déterminer à quel type de visiteurs nous appartenions, nous qui nous demandions où nous mettions les pieds.

Ayant apparemment réussi l'examen de passage, nous fûmes invités à nous hisser dans le véhicule où étaient déjà installées plusieurs familles de la communauté. Trois jours plus tard, nous fûmes ramenés à notre point de départ, chargés de souvenirs, d'émotions, de paysages, de rencontres, changés par ce voyage en Terre d'Arnhem que François avait organisé avec la complicité de ses amis aborigènes. Nous restâmes en contact épisodiquement par l'intermédiaire de l'association qu'il avait fondée pour financer un projet d'école traditionnelle, des newsletters qu'il envoyait une ou deux fois par an, et la venue en France de son ami Balang. C'est en 2006 que son livre est enfin paru. À cette occasion, François organisa une signature à l'ambassade d'Australie où je pris quelques photographies, dont un cliché de Philip en costume, qui exprimait par un sourire éclatant le plaisir d'être entouré de deux jolies femmes. Quelques jours plus tard, j'envoyai les tirages à François. Dans la foulée, je lus son ouvrage, et l'idée me vint d'un livre photo qui s'inscrirait comme un prolongement de cette aventure. François étant encore à Paris, je lui proposai de lui en parler de vive voix. L'entente fut immédiate. François, qui avait déjà en tête un projet analogue, résuma l'affaire en disant que c'était un « coup des Mimis[1] », qui voulaient que nous nous rencontrions.

Entre 2008 et 2011, je fus de toutes les saisons, participant à la vie du camp, aux expéditions, aux réunions, témoin des évènements qui s'y déroulèrent, des bons moments comme de ceux plus difficiles qui marquèrent les dernières années de Bodeidei. La relation qui liait François à la communauté me permit de prendre un grand nombre d'images, des moments du quotidien jusqu'à la cérémonie funéraire de George. Je m'attachai à ces lieux et à ces personnes, mesurant au fil de mes séjours tout ce qui nous rapprochait et nous séparait, témoin sur cette courte période des changements notables qui affectèrent les bourgades de Weemol et Bulman.

Restait à donner à notre projet sa forme définitive. Après l'aventure de son livre, François n'était pas pressé de reprendre la plume. De mon côté, il m'apparut essentiel que les photographies soient accompagnées d'un texte, tant le sujet était riche, au-delà de ce qui pouvait être montré. Après avoir édité l'ensemble des photos qui nous semblaient dignes d'intérêt, un long travail a débuté. Je recueillis les témoignages de François à l'occasion de ses rares passages en France, cherchant à compléter ce qu'il n'avait pas dit ou écrit, mais dont je supposais qu'il était porteur. Je travaillai successivement sur plusieurs structures de livre avant d'en figer une et d'écrire les textes nécessaires. Je repris ce qui venait de François et y ajoutai le fruit de mes propres recherches. C'est en 2017 que tout se mit en place. Je transmis mes textes à François et, à ma grande surprise, celui-ci me renvoya peu de temps après un manuscrit relatant sa première cérémonie, dévoilant des évènements qu'il avait tenus rigoureusement secrets jusque-là. Devant la masse de toutes ces informations et la nécessité de valider mes choix, il apparut indispensable que nous nous retrouvions tous les deux pour finaliser le projet.

C'est ainsi qu'en fin d'année 2017, je rejoignis mon ami aux Philippines, dans la belle maison qu'il avait construite au milieu de la campagne tropicale, à l'ombre d'un volcan aussi magnifique que menaçant[2]. La météo des plus orageuses nous cloua à la maison, favorisant notre concentration en nous enlevant toute velléité de balades dans les îles toutes proches. Nos discussions duraient souvent jusqu'au milieu de la nuit, pour reprendre au chant du coq. Après avoir confronté nos textes et nos idées, nous pûmes enfin figer la structure finale de l'ouvrage. Il ne restait plus qu'à réécrire certains passages, relire, corriger et intégrer ce que nous avions écrit séparément, revoir le choix des photos pour aboutir enfin à la forme définitive de ce dont nous voulions témoigner.

1 - Les Mimis sont, dans la croyance aborigène, des esprits qui parcourent le bush et qui peuvent être à l'origine d'évènements affectant les vivants.

2 - Une huitaine après que je sois reparti en France, le Mayon entra en éruption pour plusieurs semaines, recouvrant les campagnes alentour d'une épaisse couche de cendres, entraînant l'évacuation de dizaines de milliers de Philippins et l'arrêt des dessertes aériennes.

Histoire

Les ancêtres des Aborigènes d'Australie seraient les premiers à avoir quitté le berceau africain il y a 70 000 ans, pour occuper le continent australien il y a environ 50 000 ans.

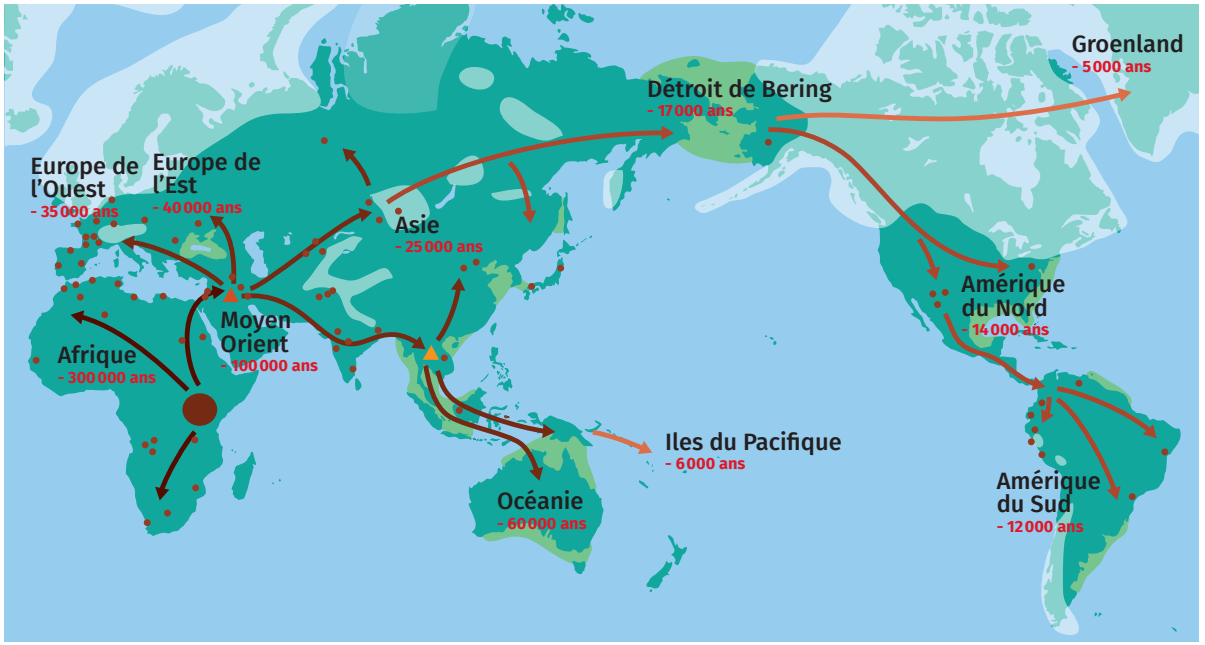
Préhistoire de l'Australie

En étudiant leur génome, Eske Willerslev, un scientifique danois réputé pour ses travaux dans le domaine de la paléontologie, mit en évidence le fait que ce groupe se diversifia de la branche africaine près de 20 000 ans avant que celle-ci ne vienne occuper l'Europe et l'Asie, puis le continent américain.

Cette étude montre que durant leur périple ils croisèrent l'homme de Neandertal, et même l'homme de Denisova, une espèce inconnue jusqu'à très récemment. Il déclara, à propos de ces premiers grands explorateurs : « Pionniers parmi les pionniers, ils se sont aventurés vers un territoire inconnu, dans un monde inconnu, pour finalement atteindre l'Australie. »

Situé dans l'hémisphère Sud, le continent australien s'étend du nord au sud sur plus de 30 parallèles, connaissant de ce fait une grande diversité de régimes climatiques. Au nord, le climat est subtropical, avec une saison sèche et une saison humide. Le Centre, situé sur le tropique du Cancer, est désertique avec des conditions de vie particulièrement difficiles, alors que le Sud bénéficie d'un climat tempéré.

Les Aborigènes marchant dans le bush



Les migrations d'Homo-sapiens
(d'après cyberhistoiregeo-carto.fr)

Chasseurs-cueilleurs, ces familles se répartirent sur ce vaste continent, adoptant une vie semi-nomade adaptée à l'environnement où elles s'installèrent. Elles firent preuve d'une exceptionnelle capacité d'adaptation. Si l'on retrouve de nombreux points communs parmi les différents groupes natifs qui peuplent le continent, la très grande variété de leur environnement – géographie, climat, faune et flore –, a engendré une diversité spectaculaire formée de milliers de langages, d'histoires et de traditions culturelles différentes, qui ne cessa d'évoluer jusqu'à l'arrivée des Blancs.

Les premiers colons

Bien avant de connaître la colonisation anglaise, l'Australie avait été visitée à de nombreuses reprises. Les premiers furent sans doute les Baiini, des gitans des mers qui venaient chercher des huîtres, des perles et des carapaces de tortues. Ce furent ensuite, vraisemblablement à partir du XIII^{e} siècle, les Makassans, venus de petites îles indonésiennes situées à plusieurs semaines de navigation du continent. Puis les Hollandais, au tout début du XVI^{e} siècle, quelques dizaines d'années avant l'arrivée des premiers explorateurs français et britanniques.

En 1770, à l'issue de la mission exploratoire de l'anglais Thomas Cook et du botaniste Banks, l'Angleterre prit officiellement possession de la partie orientale de l'Australie. Sur la foi des déclarations de Banks, le pays fut déclaré *Terra nullius*, c'est-à-dire inhabité, une décision lourde de conséquences, car en niant l'existence des populations originelles, elle leur enlevait tout droit à revendiquer les territoires qu'ils occupaient. Vis-à-vis de la loi anglaise, les Aborigènes étant considérés comme un élément de la faune, au même titre que les insectes, les arbres et les kangourous.

La révolution américaine avait entraîné la perte par l'Angleterre des bagnes où elle envoyait les détenus de droit commun les plus lourdement condamnés. La Couronne vit dans l'Australie une occasion de les remplacer et, en 1788, une flotte de onze bateaux chargés de centaines de convicts et de leur escorte débarqua à Botany Bay pour y fonder les bases de la première colonie de peuplement. Celle-ci se vit renforcée dans les années qui suivirent par de nouveaux convois de bagnards puis, en 1793, des premiers bateaux de colons libres amenant avec eux femmes et enfants. La colonisation menée par les bagnards, leurs descendants et les premiers colons fut extrêmement brutale, marquée en particulier par le massacre de la population de la Tasmanie, qui fut totalement exterminée en moins de cent ans d'occupation.

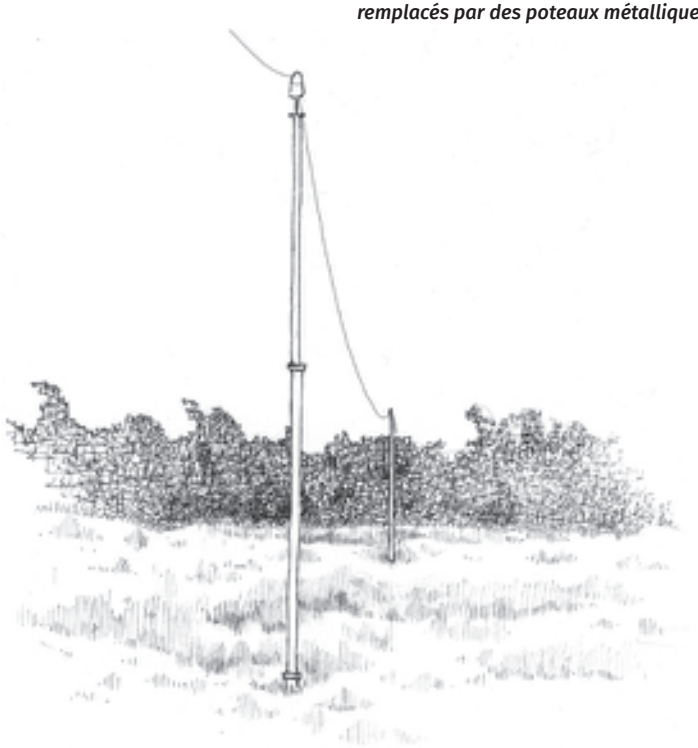
Lorsqu'ils se révoltaient ou causaient des troubles,
les Aborigènes pouvaient être tués, ou comme ici, arrêtés et enchaînés.
(crédit State Library of Western Australia)

La colonisation de l'Australie du Sud

Vers 1800, la couronne britannique attribua à l'Australie la production de coton et de laine dont son industrie avait besoin. D'immenses troupeaux de moutons envahirent les terres. De vastes territoires furent accaparés par de grandes compagnies, qui en cédèrent des parcelles à des colons sélectionnés pour leur aptitude à les mettre en valeur. Petit à petit, la colonisation s'étendit vers l'intérieur des terres.

Habituées à prendre la nourriture là où elle se trouvait, les familles autochtones semèrent la pagaille dans les stations d'élevage, en prélevant quelques animaux pour leur propre consommation. Les colons réagirent par de féroces répressions. Les Aborigènes n'étaient pas des guerriers. De plus, la notion de peuple ou même de tribu dirigée par un chef n'existait pas. Leur mode de vie faisait la part belle à l'indépendance des familles, ce qui était nécessaire au vu de l'étendue des territoires qu'ils occupaient. Cette caractéristique devint une faiblesse lorsque, devant l'arrivée des Blancs, ils connurent des difficultés à s'unir pour défendre leurs terres. Lorsque, en réponse à la violence des Blancs, ou quand ceux-ci violèrent leurs sites sacrés (souvent sans le savoir), les familles natives se révoltèrent, il se révéla très vite que leurs lances ne pouvaient rivaliser avec les armes à feu des colons.

Plus de 36 000 poteaux furent plantés entre Adélaïde et Darwin. La ligne constituée d'un seul câble était supportée par des poteaux en cyprès. Les termites firent tellement de dégâts qu'ils furent progressivement remplacés par des poteaux métalliques.



L'année 1836 marqua la naissance officielle de la province d'Australie du Sud, avec à sa tête un gouverneur installé à Sydney, exerçant l'autorité de la Couronne. L'occupation et la colonisation des autres territoires de l'Australie se poursuivirent avec la même violence tout au long du XVIII^{e} siècle. Au rythme de leur progression, les nouveaux arrivants accaparèrent les terres qui convenaient le mieux au développement des exploitations minières ou agricoles. À l'abri derrière le principe de la *Terra nullius*, les terres étaient spoliées, et les populations qui s'y trouvaient tuées au moindre signe de résistance. Avec l'avancée de la colonisation en Australie méridionale, des États se formèrent à l'est et à l'ouest, avec des velléités d'indépendance.

La progression vers le nord

La colonisation du continent progressait lentement du sud vers le nord, au rythme des découvertes menées par d'intrépides explorateurs. De 1801 à 1803, Finders effectua le tour de l'Australie, réalisant au fur et à mesure de son périple le relevé des cartes de la côte. Il fallut attendre 1869 pour qu'un premier contingent de 135 colons s'installe à Palmerston.

En 1850, personne n'était allé au-delà des Flinders Range, une chaîne montagneuse au nord d'Adélaïde, alors qu'un projet de télégraphe reliant le Sud au Nord était vivement souhaité par la Couronne, dans le but de relier l'Australie au reste du monde. Entre 1858 et 1862, l'explorateur John McDouall Stuart monta six expéditions au cours desquelles il progressa vers le nord, découvrant les points d'eau indispensables à l'ouverture d'une route qui atteignit le centre du continent en 1860. À plusieurs reprises, il affronta l'hostilité de la tribu des Warramunga. En juillet 1862, il atteignit enfin la côte sud à Chambers Bay, à l'est de Darwin.

Un an plus tard, l'Australie du Sud annexa ce Territoire du Nord et lança le gigantesque chantier de l'Overland Telegraph, une ligne télégraphique de 3 200 kilomètres de long, entre Adélaïde et Darwin *via* Alice Spring et Katherine, le long d'une route qui fut bientôt baptisée « Stuart Road ». Les travaux aboutirent en 1872, permettant la jonction avec un câble sous-marin reliant Darwin à l'Indonésie, puis à l'Angleterre à travers le réseau existant. Lors des travaux de construction, on découvrit de l'or à Pine Creek à 200 kilomètres au sud de Palmerston, une découverte qui accéléra la colonisation de la région.

Dès 1864, Boyle Finiss et Frederick Henry Litchfield furent chargés par le gouvernement de l'Australie du Sud de l'exploration du Territoire du Nord. Leur objectif : cartographier la région, recenser les ressources du pays et déterminer les endroits les plus propices à l'agriculture et à l'élevage. Litchfield, qui avait des connaissances géologiques, trouva même de l'or dans la Finiss River. En 1870, le centre désertique n'était pas du tout connu en dehors des environs d'Alice Springs, une ville située sur la Stuart Road. Problème, les chevaux et les mules habituellement utilisés pour les expéditions étaient inadaptés à la rudesse du désert et à la difficulté de se ravitailler en eau. Pragmatiques, les Australiens eurent l'idée d'importer des dromadaires ainsi que des chameliers, afghans pour la plupart. Entre 1870 et 1900, ce furent plus de 2 000 chameliers et 15 000 dromadaires qui participèrent aux missions d'exploration de la région au départ d'Alice Springs, et c'est ainsi qu'en 1873, l'explorateur William Goss découvrit les monts Uluru, qu'il baptisa « Ayers Rock », du nom de l'ancien secrétaire en chef de l'Australie du Sud.

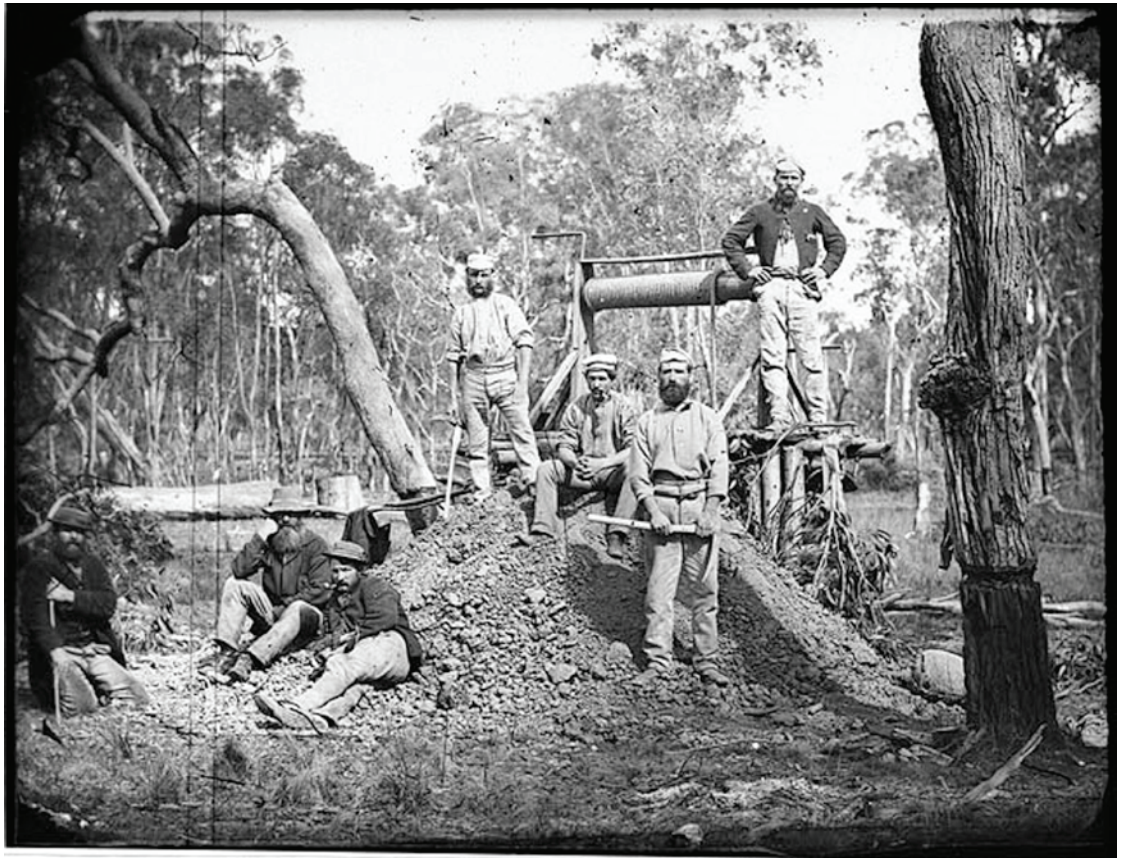
Par la suite, une partie des dromadaires retourna à l'état sauvage et se multiplia. Leur population dépasse aujourd'hui le million d'individus.

Débarquement de chameaux à Port Augusta
(crédit State Library of South Australia)

L'exploitation du sous-sol, la ruée vers l'or et l'opale

Le milieu du XIX^e^ siècle fut marqué par la découverte en Australie méridionale de gisements d'or considérables, comme à Ballarat en 1851. Cela provoqua une ruée vers l'or nécessitant une main-d'œuvre importante qui fut essentiellement fournie par une forte immigration chinoise et malaisienne. Pour travailler dans les champs de canne à sucre du Queensland, on fit même appel aux Black Birds, des trafiquants d'esclaves anglais réputés pour leur cruauté, qui déportèrent des habitants de l'archipel du Vanuatu. Attirés par une promesse d'enrichissement rapide, de nombreux immigrants européens (principalement anglo-saxons) vinrent s'installer dans ce nouvel Éden.

Dans la communauté des mineurs, les Chinois semblaient réussir mieux que les autres. De fait, ils étaient organisés, durs à la peine et opiniâtres, ils travaillaient beaucoup, se contentant de peu pour vivre. Sur fond de racisme et de jalousie, ils furent l'objet d'expéditions punitives de la part des mineurs européens entre 1856 et 1860. Un peu plus tard, on découvrit d'importants gisements d'opale dans la région de Cooberpedy.



Exploitation d'une mine d'or à Gulgong, Nouvelle-Galles de Sud, vers 1872
(crédit Atomic/Alamy Banque d'images)

Le besoin en combustible nécessaire à l'alimentation des machines à vapeur utilisées dans les mines entraîna le déboisement massif des forêts de l'Australie méridionale, une catastrophe écologique dont les effets se font toujours ressentir de nos jours. Aujourd'hui encore, l'exploitation des richesses du sous-sol australien constitue, avec l'agriculture, l'essentiel des exportations australiennes.

La politique d'assimilation
La génération des enfants volés

Dès le début du XIXe siècle, la politique des colons blancs est celle de l'assimilation, cette notion étant à prendre au sens le plus large, depuis la destruction des populations par la force, la dilution des Aborigènes par le métissage, la contamination par des maladies contagieuses (tuberculose, petite vérole, etc.), le prosélytisme des missionnaires ou le déplacement des familles vers des lieux de peuplement créés par les Blancs. Depuis l'arrivée des premiers bagnards (six hommes pour une femme), et malgré l'arrivée de familles de colons, le manque de femmes était criant, en dépit des efforts du gouvernement australien pour favoriser leur venue en subventionnant le prix de leur traversée.

La population native paya le prix fort de ce déséquilibre, le nombre de viols de femmes aborigènes par les Blancs était considérable, tout comme la progression du nombre d'enfants métissés[1]. Au contact

1 - Ces viols étaient commis en toute impunité.

Une nonne mène une marche de jeunes Aborigènes enlevés, dans une mission d'Australie-Occidentale.

des Blancs, la population indigène avait été décimée. Elle était passée de 750 000 individus[2] en 1788 à 90 000 en 1905, et de nombreux documents de l'époque prévoyaient leur extinction prochaine alors que le nombre d'enfants métissés allait grandissant. Pour cette communauté, un enfant métissé créait un gros problème d'intégration, tant la connaissance de la lignée du père était importante – un sujet abordé un peu plus loin. Mon ami Balang (George) disait : « Ils nous enlèvent nos filles et font des enfants qui sont un mauvais mélange, une mauvaise couleur. Nous les appelons *yellow people*[3] (les « hommes jaunes »). Pour le pouvoir blanc, l'accroissement de la population métissée et le risque qu'ils deviennent source de problèmes fut pris très au sérieux[4], au point qu'en 1910, l'administration mit en place sur toute l'Australie une mesure qui autorisait les autorités à enlever les enfants métissés à leurs familles pour les envoyer vers des institutions chargées de leur inculquer la culture des Blancs.

Dans le Territoire du Nord, ce furent les missions qui se chargèrent de ce travail. Elles enseignèrent aux plus jeunes la religion catholique, leur interdisant de parler une autre langue que l'anglais et les préparant à occuper des emplois subalternes. Les enfants furent maltraités, et certaines enquêtes établissent que 17 % des filles et 8 % des garçons y furent abusés sexuellement. Cette politique dura jusque au début des années 1960, donnant naissance à la génération dite « des enfants volés ». Il n'existe pas de chiffre fiable sur le nombre d'enfants concernés, entre un tiers et un dixième des enfants métissés.

2 - En fonction des sources, à l'époque le nombre de métis varie entre 320 000 et 1 500 000 individus.

3 - Je communiquais avec George en anglais kriol des Aborigènes. J'ai préféré transcrire littéralement ce que disait George, plutôt que le traduire en bon français et risquer de perdre une partie du sens de ses paroles.

4 - Les Aborigènes de sang ne posaient guère de problèmes, ce qui était moins le cas des métis, qui se trouvaient déstabilisés entre deux mondes.

Le Commonwealth d'Australie

Le premier janvier 1901 est une date fondatrice dans la construction de la Fédération de l'Australie. Les six États du Queensland, de la Nouvelle-Galles du Sud, de Victoria, de la Tasmanie, l'Australie du Sud et l'Australie de l'Ouest décidèrent de s'unir pour former le Commonwealth d'Australie, régi par une Constitution fédérale. Ces États conservaient le système d'un gouvernement par État, mais acceptaient l'autorité d'un gouvernement fédéral en charge de sujets concernant la nation entière. Dix ans plus tard, en 1911, le Territoire du Nord fut séparé de l'Australie du Sud et placé sous le contrôle du Commonwealth d'Australie.

Le développement du Territoire du Nord

Entre les années 1870 et le début du xx^{e} siècle, la colonisation du Territoire du Nord se fit très progressivement depuis Palmerston et de petites implantations sur les côtes. Après plusieurs catastrophes naturelles, Palmerston fut supplanté par Darwin dont l'emplacement était plus favorable. Le processus s'est répété comme par le passé en Australie du Sud : les fermes d'élevage s'installent dans les endroits les plus propices, les Aborigènes sont chassés, massacrés, puis les rescapés sont sédentarisés à proximité des exploitations ou déportés vers des *settlements* éloignés[1].

Entre 1918 et 1921, de larges portions du territoire furent classifiées « Réserve aborigène » et restèrent préservées. George est né au milieu des années 1920. Sa famille vivait de manière traditionnelle sur des territoires isolés, à quelques dizaines de kilomètres à l'ouest

1 - Le terme *settlement* désigne un lieu de vie créé et organisé par les Blancs pour regrouper les Aborigènes. En Terre d'Arnhem, les premiers settlements furent créés près de Katherine, à Maranboy puis à Beswick et Baranya.

Don en costume de cérémonie.
Il tient une lance traditionnelle avec une pointe en bois de fer,
ainsi qu'un trident (moderne) en fer utilisé pour pêcher.
(Photo Nicolas Reynard)

Lances en bois et propulseur. L'ergot du propulseur est placé au bout de la lance.

de Ramingining, sur la côte nord-est des Terres d'Arnhem. George raconte : « Je me rappelle, enfant, être à l'écoute des anciens, être le petit kangourou à leurs pieds et suivre leurs mouvements et leurs pas dans la forêt. Quand j'étais très jeune, je me rappelle ma mère ou ma grand-mère me portant dans des écorces d'arbre à papier, le melaleuca. En ce temps-là, nous étions nus comme la forêt, la femme portait un nakka, fait de fibres d'écorce de l'arbre put-put tressées et porté au niveau des reins… La forêt était mon école, les anciens, femmes ou hommes, mes enseignants. "Viens vers moi, disait le soleil en se levant…" Nous allions pêcher, chasser et cueillir des fruits ou des tubercules. Nous étions tous très actifs. Libres et forts. »

Il rencontra les Blancs pour la première fois à l'âge de dix ans : « Mon oncle et mon père avaient déjà vu des Blancs, entendu des histoires venant de la mer ou vu des bateaux accoster, des missions catholiques étaient en place. Les Blancs amenaient des animaux étranges sur nos terres… La guerre avec les Japonais bombardant Darwin n'avait pas encore eu lieu. Mon père et mon oncle ont essayé de les approcher, ont même essayé de tuer un de leurs animaux avec leurs lances, mais deux Blancs leur ont tiré dessus. Ils ont eu très peur et se sont cachés dans la forêt. Nous vivions avec ma famille, loin de la mer et de ces corps blancs. Un jour, le premier Blanc apparut sur notre lieu de vie. Nous avons eu très peur. Il était comme nous, mais sa couleur de peau était blanche, il parlait de manière étrange, il n'avait rien de notre bush… Des esprits, nous sommes-nous dit, ils se sont perdus et vont repartir. Et ils sont repartis, mais de plus en plus d'histoires arrivaient à nos oreilles, de drôles d'histoires… Mais ils sont revenus, encore plus nombreux, et les *ambags* ("problèmes") ont commencé. » En termes de développement, ces populations de chasseurs cueilleurs vivaient comme nos ancêtres du paléolithique supérieur (période de -30 000 à -12 000 ans).

La Deuxième Guerre mondiale frappa durement Darwin, bombardé par les Japonais. Un certain nombre d'Aborigènes furent enrôlés dans

Narridge, le frère de June, tient une lance équipée d'un propulseur en bois, le woomera, qui multiplie la force avec laquelle la lance est projetée. La pointe de lance est en silex.

Batterie de dix presses

Détail d'un ensemble de cinq presses, au niveau où le minerai est placé

Matrice et restes d'un agglomérat d'étain

l'armée comme pisteurs ou policiers. Après la guerre, la colonisation progressa rapidement. Dans les années 1950, il restait bien quelques familles aborigènes dans le bush, mais une grande partie de la population du centre de la Terre d'Arnhem avait été déplacée dans des communautés proches de Katherine, comme Beswick et Barunga. George s'était marié sur ses terres. Le couple avait eu six filles. Sa femme mourut lors du dernier de ses accouchements. À 25 ans, lors d'un déplacement vers Katherine, il trouva du travail à Maranboy.

Situées à quelques kilomètres de Barunga, les mines d'étain de Maranboy furent exploitées jusqu'au début des années 1950. Le minerai était extrait de la terre avant d'être placé dans des matrices en métal pour être concassé et aggloméré par une presse à vapeur. La presse que l'on voit ici est constituée d'une batterie de dix presses montées sur un arbre à came, mû par une chaudière à vapeur qui gît quelques mètres plus bas. Une des cases de la matrice contient encore un vestige d'étain concassé. George y travailla quelque temps[1], et c'est là qu'il rencontra sa future femme, Maggie, dont les terres étaient situées dans la région de Weemol.

1 - À cette époque, les Aborigènes n'avaient pas encore acquis le statut de citoyens australiens. Pour son travail à la mine, George était payé avec des boîtes de corned-beef, du tabac et des couvertures. Il n'était bien évidemment pas logé.

Citoyenneté australienne

En 1964, le Social Welfare Ordinance légalisa la consommation d'alcool par les Aborigènes. Trois ans plus tard, en 1967, un référendum accorda la citoyenneté australienne aux Aborigènes, lesquels revendiquèrent alors d'être payés comme des Blancs. Cet évènement, positif à beaucoup d'égards, eut des conséquences qui le furent moins. Devant la perspective d'une telle augmentation de leurs charges, les entreprises minières et les exploitations agricoles qui employaient des Aborigènes en licencièrent une grande partie.

À l'époque, George était employé dans une grande ferme d'élevage située à Manarou, à 200 kilomètres de piste à l'est de Katherine. Il raconte : « Les familles blanches étaient OK. On travaillait beaucoup, juste pour manger, s'habiller un peu et fumer du tabac des Blancs. Les femmes travaillaient à la cuisine et au nettoyage, et les enfants apprenaient la langue des Blancs. Puis on est devenus australiens, les fermiers ne pouvaient plus nous garder, nous étions australiens, mais nous n'avions pas tous les droits[1]. On devenait du jour au lendemain une main-d'œuvre onéreuse, comme le salaire des Blancs... Le *gapman*[2] nous a dit de retourner sur nos terres, ou d'aller dans les settlements. »

Privés de ressources, les métis aborigènes réclamèrent et obtinrent le droit de bénéficier des minimas sociaux. Manquant de formation pour trouver du travail dans la société blanche, coupées de leurs racines culturelles, les populations aborigènes déboussolées et inactives se mirent à consommer sans discernement et à boire de l'alcool sans limite. George n'y échappa pas et s'adonna à la boisson pendant une période de quatre ou cinq ans avant de rejoindre, au début des années 1970, Blue Water, les terres de Maggie, situées à quelques kilomètres de ce qui allait devenir le settlement de Weemol. Là, il cessa complètement de boire.

1 - George veut dire qu'à ce moment-là, les Aborigènes n'avaient pas récupéré l'usage de leurs terres, et qu'en devenant australiens, ils devaient renoncer à certains droits, comme celui d'enterrer leurs morts selon leurs traditions.

2 - Le *gapman* désigne un représentant du gouvernement.

La politique de retour sur les terres

Pour « organiser et canaliser » le retour des Aborigènes sur leurs terres, le gouvernement décida de construire de nouveaux settlements sur les terres traditionnelles et d'améliorer ceux qui existaient déjà.

Les Land Councils

En 1973, le pouvoir fédéral vota la création des Land Councils. Dans chaque État, un organisme représentatif de la communauté aborigène fut créé selon le même modèle. Dans le Territoire du Nord, ce fut le Northern Land Council (NLC). En 1976, le parlement australien vota l'Aboriginal Land Rights Act (Territoire du Nord) qui reconnaissait à 11 000 Aborigènes leurs droits sur leurs terres traditionnelles, et ouvrait la possibilité légale que tout Aborigène puisse ester en justice pour demander à récupérer ses terres ancestrales.

Le NLC – Northern Land Council

Il est basé à Darwin. Son exécutif est composé d'un conseil (board), d'un président (chairman) et d'un service administratif : avocats, juristes, anthropologues, contrôleurs financiers, etc. Le board et son chairman sont aborigènes (principalement métissés), alors que le service administratif est majoritairement blanc. Dans chaque settlement, un représentant du NLC est élu par la population locale. Il participe périodiquement à des réunions générales où il remonte les informations de la base et donne un avis consultatif sur les décisions en cours de discussion.

C'est le NLC qui négocie[3] pour le compte des communautés les contrats en rapport avec les activités installées sur les terres : mines, tourisme, chasse, etc. Une grosse partie des royalties rapportées par ces contrats est gérée par le NLC, des rentrées financières qui sont

3 - Préalablement à la signature d'un contrat, le NLC aura organisé sur les terres des réunions avec les propriétaires terriens aborigènes, de manière à obtenir leur accord formel. À Weemol, il est arrivé plus d'une fois à François d'être présent au côté de George à certaines de ces réunions, et de donner son avis, lequel fut diversement apprécié par les représentants du NLC.

complétées en proportion par des subventions de l'État. Ces sommes sont ensuite redistribuées en partie aux familles aborigènes concernées[4], le reste venant financer le fonctionnement de l'organisation.

Arrivée de François sur les terres

« Je suis arrivé à Weemol en 1988, raconte François, avec Billy Knox, mon compagnon du bush, un métis enfant de la génération volée qui était cousin avec Don, un propriétaire terrien de la région. À compter de cette année-là, j'ai été le témoin de tous les évènements qui se sont déroulés sur les terres. »

Les Aborigènes recouvrent la propriété d'une partie de leurs terres

En 1992, les revendications territoriales d'un groupe d'habitants des îles Torres donnèrent lieu à un procès qui établit la présence immémoriale des Aborigènes sur ces territoires. Ce jugement, connu sous le nom d'« Acte Mabo », et la jurisprudence qui en découla mirent un terme définitif à la notion de *Terra nullius* qui n'avait pas jusque-là été légalement abrogée.

En 1993, le jugement Mabo donna naissance au Native Title Act, qui précisait et facilitait les formalités de demande de restitution des terres. En application de cet acte, les Land Councils acquirent le droit de représenter les Aborigènes dans leurs démarches. Dans la foulée, les avocats du NLC introduisirent plusieurs centaines de demandes de restitution de terres, dont la moitié reçut une suite positive. Les propriétés privées – exploitation agricoles, mines en activité, etc. – ne pouvant pas faire partie des terres susceptibles d'être revendiquées. En 1998, le gouvernement restreindra la portée du Native Title Act, ce qui n'empêchera pas le mouvement de se poursuivre.

4 - Par exemple, les familles aborigènes dont les terres sont exploitées par une société minière.

Tobbie, François et Yohann, qui fut son bras droit durant les huit dernières années du camp.

Le campement de Bodeidei, autour d'un feu de camp. Au fond le Oka, le fameux 4x4 australien.

Settlement et outstation

En Australie, il y a une différence importante entre le *settlement* et l'*outstation*. Le settlement est un lieu de vie complètement aménagé par les Blancs, regroupant des Aborigènes de toutes origines[1], alors qu'une outstation accueille une ou plusieurs familles de propriétaires à un endroit situé sur leurs terres traditionnelles[2]. Bulman est un settlement, alors que Weemol est une outstation, les deux endroits n'étant pourtant séparés que de quelques kilomètres. Ce sont deux exemples parfaitement représentatifs de tout ce qui s'est fait à l'échelle entière de l'Australie.

Le settlement de Bulman

Bulman et Weemol sont situés dans le Central Arnhem Land, à 310 kilomètres à l'est de Katherine, au milieu de la piste qui traverse la Terre d'Arnhem, de la banlieue de Katherine jusqu'à atteindre l'océan à Nhulunbuy (Gove, en australien) et Ramingining. Ces communautés sont « terres aborigènes », et une autorisation préalable est nécessaire pour pouvoir s'y rendre.

Bulman, comme tous les settlements, possède un centre administratif. Il regroupe tous les services, école, clinique, construction, *shop* (petite supérette), entretien des réseaux (électricité, eau, tout à l'égout) et station d'essence (une des rares de la piste).

1 - Comme cela a été dit précédemment, le *settlement* a tout d'abord été un lieu où l'administration blanche déplaçait les populations aborigènes situées sur des terres où les Blancs avaient des intérêts : stations d'élevage, mines, etc.

2 - L'Aboriginal Land Rights Act avait reconnu le droit des Aborigènes de la Terre d'Arnhem à recouvrer leurs terres traditionnelles. C'est le NLC qui s'était vu confier la responsabilité d'enquêter et de déterminer quelles familles étaient légitimées pour revendiquer telle ou telle terre. Pour autant, une famille ne devenait pas propriétaire de ses terres au sens australien du terme, elle pouvait en jouir, accepter ou non qu'elle soit exploitée (mine, chasse, etc.) mais ne pouvait pas la revendre. D'autres propriétaires se virent reconnaître leurs droits à la suite d'une demande en justice.

Photo satellite Google Earth de Bulman, de Weemol et de l'aérodrome qui, avec sa piste en dur, est la seule possibilité d'accès à Katherine pendant la saison des pluies.

Un kangourou traverse la Central Arnhem Land Road au niveau d'un gué.

À Bulman, un réfrigérateur hors d'usage est transformé en cabane par la fille de Loclan.

Toujours à Bulman, une petite fille prend son bain dans une glacière déclassée.

BUL MAN
COMM UNITY SCH OOL

À l'école

L'éducation représente la seule alternative positive proposée à la population locale.

La petite école de Bulman devrait accueillir tous les enfants de la communauté, mais dans les faits elle est loin de faire le plein. La faute à l'absence de ramassage scolaire et à un calendrier scolaire inadapté à la région : il y a cours pendant la saison sèche, et congés durant la saison humide.

C'est à Bulman que l'on trouve la shop. Cette petite supérette vend nourriture et électroménager aux familles aborigènes, qui y dépensent une bonne partie de leurs revenus. La présence de la shop a radicalement modifié le régime alimentaire des familles.

La shop ne propose quasiment pas de légumes frais, l'essentiel de ses rayonnages est constitué de produits manufacturés, de soupes, de chips aromatisées, de friandises et de sodas riches en sucre. Cela entraîne de désastreux problèmes de santé publique en favorisant les maladies cardio-vasculaires, le surpoids, le diabète et l'hypertension artérielle. Si on y ajoute les gros problèmes d'alcoolisme de la population adulte (les boissons alcoolisées ne sont interdites que dans les terres), on obtient un cocktail détonnant ayant pour effet de diminuer l'espérance de vie des Aborigènes, qui affiche en moyenne dix-sept années de moins que celle des autres Australiens.

Le haut des rayons présente un assortiment de petit électroménager. La shop réalise un chiffre d'affaires important en petit et moyen électroménager. Les familles n'ayant pas (jusqu'ici) intégré la notion de gestion de leur budget, il n'est pas rare qu'elles dépensent tout leur argent dans des achats compulsifs et se retrouvent obligées de « faire disette » en attendant la rentrée d'argent suivante.

La Roper Gulf est une entité gouvernementale en charge de l'entretien des infrastructures de Bulman et Weemol : voierie, aérodrome, déchets, etc. Elle est dirigée par Dave qui est un Australien blanc, ce qui est le cas de l'ensemble des responsables des services publics de Bulman. La Maison de la Femme, par exemple, est animée par une Australienne blanche.

Devanture de la shop de Bulman

Loclan, Dave et François. Loclan et Dave portent l'uniforme de la Roper Gulf.

La Maison de la Femme.
Les femmes décorent des vêtements dont la vente finance des paniers repas qui seront distribués aux plus défavorisés.

La shop, avec ses étagères de plats tout prêts.
Ce jour là, Narridjane (Natacha) repartira avec une bouilloire électrique, un cuiseur à riz et une poêle électrique.

Spree
Spree
Spree
Spree
Spree
Spree
1.7L Corded Kettle
1 Litre Rice Cooker

Un gros camion tout-terrain de la Gulin-Gulin Buffalo Company et son chargement de buffles

Dans les années 1970, un élevage de bétail vit le jour à Bulman, financé par des fonds gouvernementaux. Plusieurs millions de dollars furent investis dans du matériel lourd : bulldozer, grader (pour aplanir les pistes), tracteurs, véhicules 4x4, etc. Des centaines d'hectares de terrain furent clôturés et équipés de paddocks pour accueillir un grand nombre de têtes de bétails. On construisit un abattoir, une chambre froide et l'ensemble des infrastructures nécessaires. Le projet, qui employait des membres de la communauté de Bulman sous la direction d'un Australien blanc, fonctionna quelques années avant de capoter[18]. Au final, une grande partie du matériel et des engins fut mise hors d'usage par manque d'entretien, accidents ou encore enlisement plusieurs mois dans une boue collante. Les vaches et les chevaux des vachers s'échappèrent et retournèrent à l'état sauvage. Les bovins, qui représentaient une source de viande de qualité, furent chassés. Quant aux chevaux, ils firent le régal de mes visiteurs en faisant la course avec mon 4x4.

Dans les années 1980, un Australien blanc, Markus Rathsmann, fonda avec les propriétaires terriens de la région la Gulin-Gulin Buffalo Company, une entreprise de capture et d'exportation de buffles vivants, à destination d'États asiatiques voisins (Indonésie, Timor). Elle hérita de ce qui restait du matériel de l'ancienne station d'élevage. À ce jour, la société, qui emploie sept personnes pendant la saison sèche depuis vingt ans, constitue l'unique activité économique de Bulman.

18 - Nous ne connaissons pas précisément les raisons de cet échec, mais on peut s'en faire une idée en lisant sur Internet une passionnante étude de Steven Thiele, un chercheur de l'université de l'Australie du Nord, qui suivit un projet du même type. Sous le titre Yugul, an Arnhem Land Cattle Station, l'auteur décrit la naissance, la vie et la disparition d'une station d'élevage à Ngukurr, un settlement situé à 100 kilomètres au nord de Weemol. Notons l'introduction historique, qui est édifiante.

Une horde de chevaux revenus à l'état sauvage : les descendants des chevaux de vachers qui s'étaient échappés dans les années 1980.

Des jeunes de Weemol changent le moteur d'un Toyota en panne. Il y a peu de chance que le véhicule passe les tests d'homologation.

Loclan est un bon mécanicien du bush. Il était capable de dépanner la boîte de vitesse de son 4x4, qu'il avait éclatée en s'aventurant dans un pierrier à 40 kilomètres de pistes de Weemol. François lui confiait souvent son Toyota pour qu'il le ressoude, lorsqu'une pièce métallique cassait ou menaçait de le faire.

En 2008, à la suite d'évènements qui se déroulèrent quelque part en Australie, le gouvernement décida de placer ce type de panneau à l'entrée de tous les settlements du continent. L'alcool étant déjà strictement interdit sur les terres, la première partie n'était pas une surprise, en revanche, la seconde, relative à l'interdiction de la pornographie, plongea la population dans un abîme de perplexité. Dans le même temps, des instructions furent données aux postes d'infirmerie, leur demandant d'enquêter dans les familles à la recherche de comportement déviants. Alors que la très grande majorité de ces personnels est admirable, il se trouva un infirmier pour faire preuve d'un zèle particulier et suspect, dont les dénonciations calomnieuses furent à l'origine d'évènements dramatiques pour la communauté.

Les ressortissants de la communauté locale ne disposent que d'un très petit nombre de véhicules tout terrain. La faute au coût d'achat, au manque d'entretien, alors que les voitures souffrent beaucoup sur les pistes, et à la nécessité de leur faire passer un contrôle technique[1].

À la même époque, un poste de police fut installé à Bulman. Quatre containers d'acier équipés d'air conditionné et entourés d'une clôture de grillage et de barbelés, où se succédaient des fonctionnaires qui ne connaissaient rien, ou au mieux pas grand-chose de la société aborigène[2]. Ils repartaient six mois plus tard, pour être remplacés par de nouveaux policiers aussi peu formés que les précédents[3]. Dans ces communautés peu peuplées, il faut imaginer le quotidien de ces fonctionnaires désœuvrés, traquant les véhicules non conformes et sanctionnant sans réel discernement les entorses aux lois australiennes. S'il faut souligner le rôle positif de la police dans la chasse aux boissons alcoolisées, force est de constater que la présence de ce poste ne fit qu'accentuer la défiance de la population aborigène vis-à-vis de l'autorité blanche.

1 - En Australie, pour avoir le droit de rouler, les automobiles doivent être enregistrées : c'est le Rego, une vignette que l'on colle sur son pare-brise. Pour les véhicules de plus de 10 ans, son renouvellement est soumis à un contrôle technique obligatoire. La police fait la chasse aux véhicules non enregistrés (et incapables de passer au contrôle technique), ce qui contribue à diminuer le nombre de véhicules utilisables par les populations les moins fortunées dont font partie les Aborigènes.

2 - Le Territoire du Nord manquant de personnel, une grande partie des policiers viennent des États du sud de l'Australie.

3 - Auparavant, le poste de police le plus proche se trouvait à Maranboy, à 300 kilomètres de Weemol. Il était constitué d'une équipe de policiers chevronnés qui connaissaient bien la population.

Panneau placé à l'entrée d'une communauté aborigène

Poste de police de Bulman

Weemol
(vue Google Earth)

Page de droite
La maison de Philip et June n'est pas entretenue davantage que ne l'était un habitat du bush. C'est moins le cas avec les générations suivantes. La télévision est allumée en permanence.

Entrée du village. La première maison à droite est celle de Philip et June.

L'outstation de Weemol

Weemol est une grosse outstation d'une dizaine de familles, qui profite des infrastructures de Bulman – eau et électricité. Dans la région, il existe également des petites outstations d'une ou deux familles éparpillées sur tout le territoire, comme Gorpulyul, Momob et Blue Water. Ces petites outstations, aujourd'hui à l'abandon, étaient autonomes : équipées d'un générateur électrique, d'une pompe, du téléphone satellite, d'une centrale frigorifique, et même d'un *strip* – une piste permettant une évacuation sanitaire par voie aérienne. Ces installations fonctionnèrent un temps, avant de tomber en panne par manque d'entretien.

À Weemol, la plupart des habitants dorment par terre, enveloppés dans une couverture. Ils prennent généralement leur nourriture assis sur le sol, dans la maison ou à l'extérieur.

Auparavant, les Aborigènes transportaient le peu qu'ils possédaient quand ils changeaient d'endroit. Aujourd'hui, il est encore courant d'en voir arriver à Weemol pour quelques semaines, n'apportant avec eux qu'une couverture et quelques effets personnels.

Ils ne connaissaient pas l'accumulation de biens. Pour la génération de George et Maggie et la suivante, celle de Philip et June, tout était fourni par la nature et retournait à la nature. Aujourd'hui, l'essentiel de la nourriture provient de la shop sous forme d'aliments manufacturés protégés par des emballages non biodégradables.

En Australie, le sujet des outstations est devenu très politique depuis que, en 2015, un rapport de l'Australie-Occidentale, repris par l'ancien Premier ministre libéral Tony Abott, préconisa la fermeture des 150 plus petites communautés. Les arguments invoqués étaient de deux ordres : économique, jugeant l'entretien de ces collectivités trop coûteux, et idéologique, avançant « qu'il n'était pas possible de subventionner des choix de vie qui ne permettent pas aux Aborigènes de participer pleinement à la vie sociale australienne ». Quand on sait que la plupart de ces outstations ne sont plus entretenues depuis bien longtemps, on comprend l'objectif de ce genre de déclaration provocatrice : stigmatiser encore et toujours cette société-là, pour justifier une certaine forme de politique dont le but est toujours le même – l'assimilation.

Page de droite
June sur le pas de sa porte. Elle fume discrètement une cigarette en profitant de l'instant.

Weemol, la maison zen de James, le fils de Billy le chasseur.

Jeune joueur de billard.
Au fond, des impositions de (petites) mains.

Weemol : Les enfants reviennent d'avoir été jouer.
Tobie, le fils d'Angela et petit-fils de June, a trouvé un jouet qui intéresse au plus haut point l'un des chiens.

POWER

Ingrid, la fille de June et Philip

Cuisson d'un crocodile.
Pour cuire ce beau crocodile d'eau douce, on a creusé un trou dans lequel un feu a été allumé et recouvert d'une tôle. On a posé le crocodile sur la tôle, puis on l'a recouvert de terre, reproduisant ainsi la méthode ancestrale de la cuisson à l'étouffée.

Philip dans son jardin

Au cœur de la nuit, seuls les chiens veillent encore. Un an plus tard, l'administration édifiera des grilles autour de toutes les maisons, en application d'une directive décidée à Sydney.

Les petits-enfants de Philip et June s'amusent dans le jardin en poussant une poubelle.

La ville et l'alcool

Située sur la Stuart Road, entre Darwin et Alice Spring, Katherine est la seule ville d'importance de la région avec une offre de services étendue : administrations, écoles, hôpital, gare, stations de bus, etc. Ces quinze dernières années, une grande partie des hommes et des jeunes adultes ont déserté les settlements et outstations du bush, pour s'installer dans la ville ou dans des settlements proches qui sont desservis par les transports publics. Des familles aborigènes déracinées, surnommées *Long Grass People*, se sont installées aux alentours de Katherine, dans des campements de fortune.

Après l'âge de 14 ou 15 ans, la plupart des jeunes préfèrent se rapprocher de Katherine, à la recherche d'animation et de la compagnie d'autres jeunes adultes de leur âge. Une des principales raisons de l'attractivité de Katherine, c'est la possibilité de consommer de l'alcool au centre-ville dès lors que l'on peut prouver être adulte. L'alcool est un véritable fléau pour eux. Il touche 80 % de toutes les couches de la population, hommes, femmes, jeunes, et indirectement les enfants nés de parents alcooliques.

La ville compte plusieurs bars à bière, immenses hangars où hommes et femmes passent une partie de la journée à écluser des pintes de VB et autres bières australiennes.

Au milieu de la ville, le grand supermarché Wolly offre la possibilité de refaire le plein de nourriture.
On y trouve également la boutique de vente d'alcool qui ouvre ses portes en début d'après-midi.

Intérieur d'un bar à bière, grand hangar pouvant accueillir des dizaines de clients

Le Last Chance Saloon, un des bars de Katherine
(Photo Hauke Dressler)

Il est interdit d'apporter et de consommer de l'alcool dans les settlements et outstations proches de Katherine. Des pancartes de ce type ont été érigées à proximité des communautés. La consommation de boissons alcoolisées se déroule… quelques mètres avant la pancarte, en toute légalité.

Souvent, la seule image des Aborigènes d'Arnhem Land qu'aura le touriste de passage sera celle de petits groupes d'adultes jouant aux cartes sur les pelouses de la ville, s'enfilant des rasades d'alcool, titubant et s'invectivant au milieu de l'après-midi et jusque tard dans la nuit.

Quelques mètres avant la pancarte…

Groupe en train de boire

Termitières dans la brume

Les six saisons aborigènes

Au cours des siècles, la Terre d'Arnhem a connu des variations climatiques importantes. Les indigènes ont su s'adapter à tous ces changements, et à en reconnaître les signes précurseurs. Ils ont établi un calendrier comportant six saisons, qui sert de base à leur système social et culturel.

Tout au long des 50 000 dernières années, les natifs ont survécu en exploitant tout ce que la nature leur offrait : nourriture, abris temporaires, ustensiles, instruments de musique et outils. Ils conservaient un lien avec le temps passé en lisant l'empreinte dans le roc et les reliefs. En symbiose totale avec la nature, ils ne faisaient qu'un avec elle.

Yegge, de mai à juin

Pour les familles, cette période marquait le début du parcours circulaire qu'elles allaient effectuer sur leurs terres tout au long de la saison sèche. C'est la période des nuits froides et des journées tempérées.

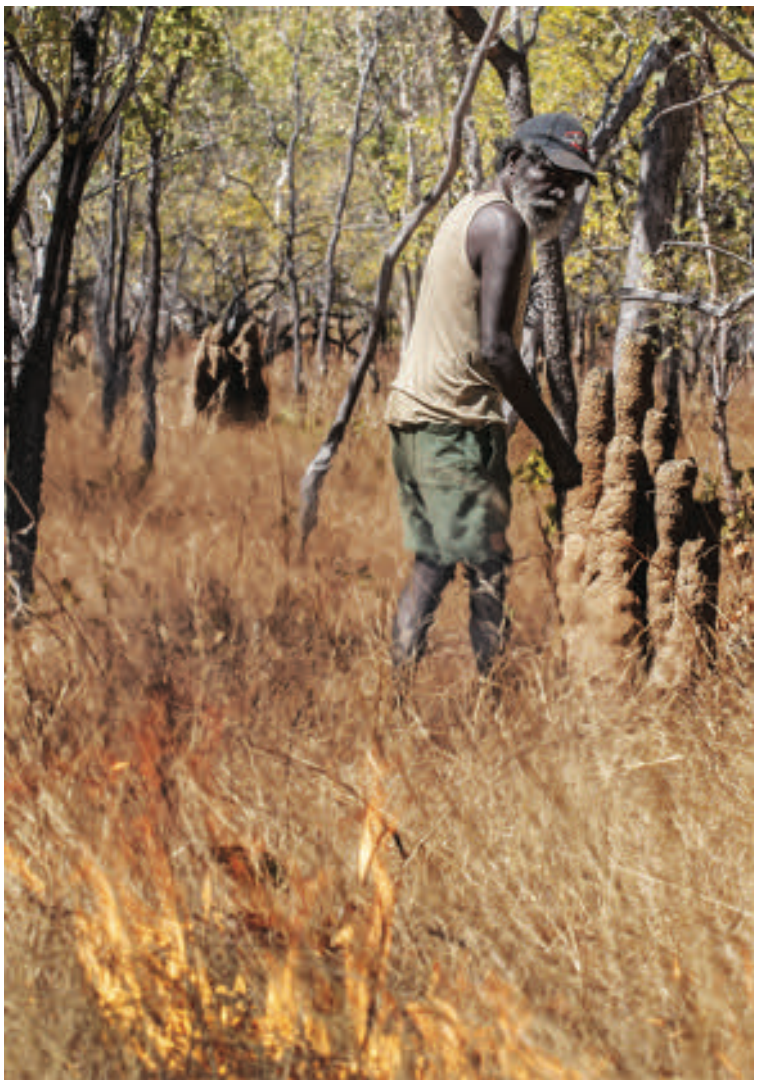
Dans le bush, l'alternance d'une journée ensoleillée qui chauffe les terres, suivie d'une nuit froide, favorise l'apparition de brumes matinales.

Les étendues d'eau se recouvrent de nénuphars à petite feuilles. Les femmes se mettent à la recherche des petites pommes de terre, de la canne à sucre et des ignames sauvages. C'est le début des brûlis. Ceux-ci vont faciliter le passage sur les terres, écarter les serpents et les insectes venimeux qui se dissimulent dans les grandes herbes, et permettre la régénération de la végétation en favorisant la pousse de jeunes plantes qui attireront le gibier pour la chasse.

Début mai, les nénuphars en fleur de la source de Bodeidei

Un spécimen de scolopendre d'une douzaine de centimètres

Ce brûlis, que l'on voit courir sur les sommets des collines environnantes, se consume depuis plusieurs jours.



Dans une végétation typique du bush, faite d'une forêt peu dense plantée d'eucalyptus et de gum trees aux troncs blancs, Philip déclenche un brûlis.

Le brûlis est pratiqué par étapes en fonction du sens du vent, des obstacles naturels comme les rivières ou les terres qui avaient brûlé auparavant. Après le passage du feu, les cendres servent d'engrais, les arbres sont à peine roussis par les flammes et les termitières sont comme neuves. Les rangers du bush sont aborigènes, encadrés par un Blanc venu de l'extérieur. Ils sont chargés de différentes missions d'entretien des terres, dont le brûlis. Comme les territoires sont immenses, il est courant que l'on allume des feux depuis un hélicoptère, en jetant des mini bombes incendiaires qui déclenchent de vastes incendies détruisant indistinctement la faune et la flore.

Wamud, dit « Junior », est un des fils de June et Philip. Il fait partie du corps des rangers de Bulman, les Mimal rangers. Il vient de mettre le feu à un grand pandanus, dont les bouquets de feuilles mortes sont extrêmement inflammables.

Terre brûlée et termitières

À la nuit tombée,
nous avons allumé une série de brûlis,
pour nous assurer un bivouac paisible en
faisant fuir les reptiles et insectes rampants.
Ne perdant aucune occasion de se distraire,
Tobie s'amuse avec les flammes.

Wurrgeng, de juin à août

C'est le début de la saison sèche. Un vent chaud dessèche les herbes lances hautes de 2,50 m. Leurs épis acérés plongent vers le sol, où ils vont s'enfouir. Plus tard, la chaleur des brûlis fera éclater l'écorce dure de leurs graines, qui ensemenceront la terre. Les petits ruisseaux s'assèchent et les billabongs réduisent de surface. Ils sont envahis par les pélicans, les grues cendrées et argentées, les ibis, les oiseaux spatules.

Le niveau d'eau du billabong de Gorpulyul a bien baissé. Il offre le spectacle de sa grande biodiversité. Deux crocodiles attendent qu'une proie passe à leur portée, le premier est bien visible, le second ne laisse deviner que son museau et ses yeux. C'est une saison importante pour la pêche facile, la chasse (kangourous, émeus, varans) et la cueillette (prunes, fleurs à miel, figues). Le nectar des floraisons de grevilias a un délicieux goût de miel.

Angela et le honey gem, la fleur de grevilia

Le billabong de Gorpulyul à la saison sèche

Nid d'abeilles sauvages

La hache de cérémonie qui m'a été offerte par George.
La pierre est solidarisée au manche en bois par de la cire d'abeille
et de la fibre de put-put.

Acacia savon

Écorce de l'arbre de fer, utilisée pour pêcher

Résine de l'arbre de sang

La coquille du woolly butt[1] tree s'ouvre pour libérer sa fleur, les paperback trees sont recouverts de perles de fleurs blanches, les acacias savon lancent leurs longues tiges vertes et l'iris du bush dévoile sa rose rouge. Humidifié et frotté entre les paumes, l'acacia savon produit un savon mousseux qui permet de se laver les mains.

Les garçons suivent les hommes

Les jeunes vont apprendre à pêcher, chasser et s'orienter dans la forêt. C'est le meilleur moment pour rechercher l'eucalyptus stringybark, qu'on coupera pour en faire des molos ou des ngkorkons[2].

L'écorce de l'arbre de fer est utilisée pour pêcher. Elle est réduite en poudre et répandue à la surface d'eaux dormantes. La réaction chimique qui en résulte absorbe l'oxygène de l'eau et asphyxie les poissons, qui vont remonter à la surface.

La sève rouge et gluante de l'arbre de sang est utilisée sur les blessures. On la dépose sur les bords d'une plaie ouverte, qu'elle va maintenir fermée en durcissant.

Les Aborigènes recherchent les nids des minuscules abeilles natives pour leur miel savoureux. Ils récupéreront la cire marron dont ils enduiront l'embout des molos, et qu'ils utiliseront mélangée avec des brindilles d'herbes pour réparer les écorces, fixer les pointe des lances (bois, silex) et l'ergot du propulseur, faire tenir la hache de pierre sur son manche et, de manière générale, réaliser tous les collages et assemblages tels que celui des éléments des habits de cérémonie.

Les fourmis vertes sont recherchées pour le suc acidulé que contient leur abdomen.

1 - Le woolly butt est une variété d'eucalyptus dont le tronc en partie basse est recouvert d'écorce pour se protéger du feu, la partie supérieure étant blanche et très fine.

2 - Voir le chapitre sur le molo (didgeridoo).

Photo de l'époque montrant George pêchant poissons et tortues à la lance qu'il maniait avec une précision redoutable.
(Photo François Giner)

Nid de fourmis vertes, quelques instants après que l'on a bousculé (un peu) leur habitat.

Chasse au cochon sauvage avec Billy Knox et son fils
(Photo François Giner)

Digging stick,
le bâton à creuser

Belle tortue long neck

La chasse

En 1988, lorsque François est arrivé sur les terres, la chasse traditionnelle était encore pratiquée par les anciens. Ils chassaient et pêchaient à la lance avec son propulseur, le woomera. Fabriqué en bois d'acacia, le woomera amplifie la force de jet du javelot, permettant au chasseur d'atteindre des gibiers situés à plus d'une vingtaine de mètres de distance. Cela nécessite néanmoins d'approcher l'animal sans se faire repérer, des techniques de chasse qui faisaient partie de l'enseignement traditionnel des adolescents.

Sur cette photo des années 1990, Billy Knox et son fils viennent de tirer un cochon sauvage avec des fusils qui tiennent, c'est le cas de le dire, avec des bouts de ficelle. À cette époque, les Aborigènes utilisaient encore des fusils en plus ou moins bon état datant de stocks de la Première Guerre mondiale. Ces armes à feux nécessitaient de tirer de près, mais n'en restaient pas moins très efficaces, comparé aux lances traditionnelles. Dans la région, leur utilisation provoqua une raréfaction de la population d'émeus et de kangourous. En 1996, à la suite d'une tuerie commise à Port-Arthur, dans une communauté très métissée située à l'ouest de Darwin, les autorités australiennes rendirent les armes à feu illégales, sauf à obtenir un permis de chasse – une mesure qui accentua la tendance à s'alimenter à la shop. De temps en temps, à l'occasion d'un évènement familial ou d'une cérémonie, les familles demandaient à François d'aller chasser un buffle, ce dont il s'acquittait avec plaisir.

Les jeunes filles suivent les femmes
La petite chasse

La petite chasse était traditionnellement le domaine des femmes. Elles utilisaient le *digging stick*, ou « bâton fouisseur », pour déterrer des racines comestibles ou creuser des trous, pour élargir le terrier ou le trou de petits gibiers comme le lézard, le varan et la tortue *long neck* (« à long cou »).

La pêche

Pour les Aborigènes de la région, le fait de revenir dans le bush et de consommer de la nourriture tirée de la nature (*bush daga*) est un moyen de renouer avec leurs racines et de se remettre en forme. Les 4x4 en état de marche étant rares, et les bons lieux de pêche éloignés de Weemol, les femmes et les enfants étaient toujours partants pour m'accompagner en balade et profiter de la journée pour organiser une partie de pêche. Le matériel utilisé est des plus simples : un rouleau de fil de Nylon, un hameçon et un appât. Si l'essentiel des prises est constitué de poisson, il n'est pas rare de les voir capturer des tortues au cou long ou court, des écrevisses, ou même des crocodiles d'eau douce dont la taille peut être conséquente.

June a pris une tortue short neck.

Un varan, un animal tellement chassé qu'il est devenu rare dans la région, tout comme le kangourou.

Pino et sa pêche

Terena a attrapé une tortue.

Pêche en famille sur les bords d'un affluent de la Wilton River à Kliklimara, face à des arbres déracinés par une saison des pluies particulièrement violente.

Le crocodile d'eau douce est une espèce très courante dans la région. Il ne s'attaque pas à l'homme (ou alors tout à fait accidentellement), et nous n'avions aucune appréhension à nous baigner dans des eaux où nous savions qu'il vivait. Il en est tout autrement des crocodiles d'eau de mer, que l'on trouve près des côtes et dans les cours d'eau qui s'y jettent.

Après la pêche, le repas s'organise autour d'un feu de bois. Le pain, ou *damper*, constitué de crêpes de farine humidifiées, est cuit directement sur le feu, tout comme le poisson et les tortues.

Un crocodile d'eau douce entre deux eaux

Lors d'une pêche de nuit autour d'un billabong, capture d'une écrevisse

Page de droite

Les enfants fouillent la vase, utilisant leurs pieds pour trouver ces moules d'eau douce qui peuvent être cuisinées pour être mangées ou, comme ici, servir d'appât pour la pêche de l'après-midi.

Le damper est une petite galette de farine enrichie de levain, qui sera utilisée comme contenant pour manger le poisson.

Les enfants apprennent à se méfier de la nageoire dorsale de certains poissons.

L'œuf de tortue est une friandise très appréciée.

La tortue est cuite dans les braises,
puis ouverte avec un caillou avant d'être posée sur du paperbark
(l'écorce du melaleuca) pour être partagée en famille.

Tobie boit.
Les Aborigènes n'hésitent pas à boire l'eau des rivières,
en la prélevant directement à une dizaine de centimètres du rivage.

La pêche est toujours un moment ludique, et Tobie prolonge le plaisir de la capture en jouant à rester en équilibre sur les poissons.

La vannerie

C'est en observant leurs aînées que les jeunes filles apprennent les techniques traditionnelles de tressage, en utilisant deux types de fibres, le put-put et le pandanus.

Le put-put (nom local donné à cette fibre) est tiré de l'écorce de l'eucalyptus. C'est une sorte de raphia très solide utilisé pour assembler des objets en association avec la cire d'abeille, ou pour confectionner des vêtements.

La fibre de pandanus, une plante tropicale qui se développe à proximité des points d'eau, est utilisée en vannerie pour la confection des paniers, dont l'indispensable dilly-bag, qui recevait le produit de la collecte. Certains dilly-bags tressés très serré pouvaient recevoir des produits liquides comme le miel et l'eau.

Recherche des meilleurs arbres dans la forêt de pandanus située à proximité du point d'eau de Weemol

Sélection des feuilles les plus belles. June utilise une fourche en bois pour sélectionner une feuille sans se blesser avec les épines acérées de leur pourtour.

On arrache la feuille en la pliant pour se protéger des épines.

Après s'être installés à l'ombre, femmes et enfants commencent par scinder les feuilles de pandanus en deux en les incisant avec leurs ongles. Ensuite, ils ôtent la couche superficielle de la feuille en la pelant, une opération qui nécessite une bonne technique. Le dépiautage se poursuit jusqu'à obtenir des brassées de fibres fines que l'on mettra à sécher au soleil. Les enfants reproduisent les gestes de Maggie et June et apprennent en jouant. À Weemol, plusieurs femmes sont expertes dans l'art de la vannerie, mais la meilleure de toutes, c'est Maggie, la femme de George.

Pour donner des couleurs à leurs paniers, les femmes teignent certaines des fibres en jaune ou en rouge-brun, en les trempant dans des décoctions bouillantes de racines tinctoriales. La couleur jaune, le gumurruk, est tirée des racines broyées d'une plante que l'on repère facilement à son feuillage doré.

La racine, une fois broyée, révèle sa pulpe jaune. Les mains de June, comme celles de toutes les femmes de sa génération, possèdent des ongles solides, véritables outils adaptés à la vie du bush.

La racine de murluputi, qui fournit la couleur rouge, est une plante plus discrète. Les femmes aborigènes en replantent systématiquement une partie. Grâce à cette technique de « prélèvement durable », elles préservent la ressource et s'assurent de toujours retrouver facilement les plantes dont elles ont besoin.

Différentes étapes de préparation de la feuille de pandanus

Racine de murluputi, de couleur rouge, et de gumurruk, de couleur jaune

Séchage du pandanus

Teinture des fibres de pandanus. Le mélange du rouge et du jaune permet d'obtenir des teintes intermédiaires.

Dans la véranda de Maggie attendent des paniers en cours de tressage, une production qui complétera les revenus de la famille.

Maggie en train de confectionner le fameux dilly bag, et un panier multicolore.

Gurrung, de septembre à octobre

Alors que la saison sèche s'achève et que le niveau des billabongs est au plus bas, gurrung annonce la prochaine mousson avec l'arrivée des premières pluies orageuses. Les graines de l'herbe lance germent, et le sol va se couvrir d'un gazon verdoyant. Les eaux sont à leur niveau le plus bas. La lumière du soleil levant crée des reflets dorés très surprenants.

Plus tard dans la journée, une concentration de trois crocodiles et d'une tortue patientent dans les eaux peu profondes du billabong. La partie noire des troncs d'arbres est immergée au plus fort de la saison des pluies, ce qui donne une indication sur la profondeur du lac à cette époque-là.

Le grand billabong au petit matin

Gum salmon tree

Plante légumineuse

Un bower bird mâle à la recherche de coquillages

Gurrung est une saison importante pour les cérémonies d'initiation, qui commencent et finissent à la pleine lune.

Le gum salmon tree, qui arbore un rose magnifique, va revêtir sa livrée blanche de la saison gunumeleng. L'arbre de sang, le stringy bark, les figuiers (arbres de pluie) et les banians fleurissent.

Les fleurs de cette plante légumineuse poussent curieusement à l'extrémité des feuilles. C'est le moment où les premières oies et canards siffleurs se rassemblent au point d'eau, et où les crocodiles pondent leurs œufs. Le bower bird, architecte amoureux, construit son nid et, dans le but d'attirer une femelle, le garnit de coquillages et de tous autres éléments décoratifs blancs ou argentés. Il avance par petits sauts nerveux. Les enfants pillent son nid sans scrupules à la recherche de matière première pour leurs colliers. Les jeunes filles trouvent dans la nature tout ce dont elles ont besoin pour confectionner les parures qu'elles revendront à Katherine.

Nid du bowerbird

Petits haricots qui rentrent dans la constitution de colliers.

Colliers faits de graines séchées et de coquillages peints (nous savons désormais d'où proviennent ces coquillages).

Les chauves-souris pendues dans les hautes branches. C'est l'époque où les chauves-souris envahissent le sommet des arbres à pluie.

Philip et sa famille, de retour d'une chasse aux chauves-souris où la carabine de calibre 12 a fait merveille. C'était dans les années 1990, alors que l'utilisation des armes à feu était tolérée. *(Photo Francis Latreille)*

À l'heure actuelle, lorsque les chauves-souris sont arrivées, il n'y a plus que les enfants, armés de lance-pierres et de lampes de poche, pour tenter de les atteindre pendant qu'elles dorment.

Gunumeleng, d'octobre à décembre

Les gros cumulus noirs prennent place dans le ciel, remplaçant les nuages cotonneux de la fin de la saison sèche, c'est l'avant-mousson.

Les animaux s'accouplent et se dispersent. Les ruisseaux asséchés sont à nouveau alimentés, les billabongs se remplissent et des liaisons s'établissent jusqu'aux estuaires, permettant aux barramundis de s'échapper et de remonter jusqu'à la mer pour se reproduire. Les oiseaux aquatiques comme les jacanas, les aigrettes, les jabirus, les pélicans, les oies et canards émigrent et colonisent de nouveaux points d'eau.

Les crocodiles élargissent leurs territoires de chasse, tandis que les habitants des termitières travaillent à réparer les failles de leurs édifices et assurer leur imperméabilité. Elles sont orientées nord-sud, avec la partie la plus large orientée au sud, ce qui permet de réguler la température tout au long de la journée.

Le bush est en fête, les prunes sont abondantes,
les pluies lavent la végétation de leur fine couche de terre rouge.

Un barramundi entre deux eaux remonte le courant.

LOOK FOR
PEOPLE

Une termitière magnétique,
qui doit son nom
à son orientation Nord-Sud

Page de droite
Vol de gallas,
une variété de superbes cacatoès

Le billabong proche de Gorpulyul
s'est déjà bien rempli.

Gudjewg, de décembre à mars

Le déluge, chaud, humide, pluies torrentielles – vent, tonnerre et éclair rugissent. L'herbe lance et la canne à sucre sauvage poussent à une vitesse vertigineuse sur une grande partie du territoire. La vie est grouillante. Pour les dingos, la nourriture devient plus abondante et plus facile, les animaux importés, buffles, cochons noirs asiatiques, vaches, chevaux et ânes sauvages se replient sur des points de terre élevés, pour éviter de s'ensevelir dans la terre glaise noire et collante des plaines.

Les reptiles – varan, king brown, black snake, dead header ou taïpan – recherchent de nouveaux territoires pour éviter les zones inondables, les lézards à collerette trouvent refuge au cœur d'une branche d'arbre morte.

Un dingo surpris à se nourrir au détour d'un ruisseau

Famille de buffles au soleil couchant

Des ânes sauvages

Les familles aborigènes se retranchaient dans les grottes et les escarpements, comme ici à Kliklimara.

Banggerreng, avril

Les gros nuages noirs disparaissent, pour laisser la place à nouveau aux voiles blancs de la saison sèche. Les grandes plaines commencent à sécher, ouvrant l'accès aux outstations isolées durant de longs mois. C'est le meilleur moment pour détacher l'écorce des gros eucalyptus qui servira de support à la peinture[1] traditionnelle.

C'est le temps de la cueillette, la plupart des plantes sont en fruits, pommes, canne à sucre, ignames. L'eau des rivières devient claire et la plupart des animaux sont très attentifs à leur nouvelle progéniture.

1- Voir le chapitre sur la peinture sur écorce.

Exposées au soleil, les fragiles feuilles d'une pousse de gum salmon tree changent de couleur.

Ici, les enfants collectent des branches pleines de petites baies marron au goût de chocolat.

Un beau dilly-bag,
tressé et décoré par Maggie,
qui permet de stocker les fruits
et baies collectés lors des cueillettes.

Le tronc du gum salmon tree
perd son écorce blanche
pour retrouver sa couleur orangée.

Les prunes sauvages
sont également des friandises
très appréciées.

Tamara a repéré dans un acacia
une boule de gomme, une friandise
qu'elle va suçoter.
En gros plan à droite

Balang-George
(Photo Hauke Dressler)

Le Nayuhyungi

En me regardant, Balang avait levé son doigt et m'avait dit : « Écoute, c'est important ! »

Le feu créateur du Nayuhyungi, raconté par Balang

« Au commencement, tout était noir, le jour n'existait pas, il n'y avait rien autour de nous, nous étions dans le noir complet. Nous étions dans l'eau, on était crus, on ne voyait pas, on n'entendait pas, on ne respirait pas. Tout ce qu'on mangeait était mouillé. Cela a duré longtemps, très longtemps. Seul le crocodile (Modjaki) qui nous contrôlait, dans ses eaux noires, nous empêchait de sortir. Le berrep-berrep, l'oiseau qui chasse près de l'eau... Lui, savait, il savait que le crocodile avait deux bâtons cachés dans le noir.

L'oiseau[1] a réussi à voler les deux bâtons du crocodile et il les a frottés très fort, tellement fort que de la lumière couleur de pierre d'hématite est sortie, puis de grandes flammes. Nos mains et nos pieds étaient finis, nous sommes devenus cuits, on voyait, on entendait, on pouvait parler, et l'eau est partie, le jour est arrivé. Les premiers Nayuhyungi nous ont créés, c'est ainsi que tout a commencé. Et puis le Nakorrkko, ces deux hommes, et deux femmes, Yirridja et Duwa. Ils se sont mis à marcher jour et nuit sans s'arrêter, et notre vie a commencé à pousser, comme tout ce que l'on voit autour de nous.

Le Nayuhyungi a continué, il a créé le moologolou (le wallaby des roches), le Yokyok (la Mimi enfant), la Mimi Nardomi qui a peint les roches avec son sang, la Mimi des eaux douces Kuwalaki. Puis le Nayuhyungi s'est fondu dans les reliefs de notre terre, et seuls ses descendants, les Mimis, ont continué à nous guider... »

1 - Une étude récente (2017), parue dans *The Journal of Ethnobiology*, rapporte les témoignages de douze groupes d'Aborigènes, qui disent avoir vu des rapaces mettre le feu à la forêt en récupérant des brindilles enflammées dans une zone en feu pour les lâcher dans des parcelles intactes, puis chasser les animaux affolés ou se repaître de leurs restes carbonisés.

Couple de berrep-berreps, ou guêpiers, l'oiseau qui vola le feu au crocodile.

Dream Time et Dreaming – Nayuhyungi

Tous les peuples de notre planète ont leur interprétation de l'origine du monde, des histoires qui s'inspirent de l'observation de la nature et décrivent la place de l'homme à travers un ou plusieurs récits fondateurs.

La création du monde

Avec le temps et le recul qu'apporte l'évolution des sciences et des mœurs, ces genèses sont généralement[1] considérées pour ce qu'elles sont : des mythologies qui prennent place dans la grande histoire de l'évolution humaine. Pour les représentants de la génération de Balang, ces mythes restaient tout aussi vivaces que 40 000 ans auparavant.

Les populations natives n'ayant pas développé d'écriture, leur tradition se transmettait oralement[2]. Au milieu du XIX^{e} siècle, un ethnologue anglais du nom de Francis Gillen baptisa *Dream Time* (« Temps du rêve ») l'ensemble de leurs mythes fondateurs. Ce terme fut rapidement adopté par la communauté des ethnologues, et par la suite par le grand public, sa popularité étant sans doute à rechercher dans la puissance évocatrice et mystérieuse du mot « rêve », qui peut donner corps à tous les fantasmes. Pour qui s'intéresse à cette culture, il apparaît rapidement que le terme est réducteur, tant il englobe de domaines de la tradition aborigène, et tellement ces mythes diffèrent d'une région à l'autre. Le Nayuhyungi, dans son sens premier, fait référence à la création du monde par des créatures mi-humaines, mi-animales qui parcoururent les terres en les façonnant.

Ces histoires diffèrent d'une région à l'autre, même si elles partagent des éléments comme le mythe du serpent arc-en-ciel, dont les ondulations ont creusé les rivières, troué les roches et façonné

1 - À l'exception notable des courants créationnistes qui font encore florès chez les fondamentalistes de tous bords.

2 - Même si les peintures rupestres pourraient être considérées comme une forme d'écriture.

Fresque de Neil Manyta mettant en scène la faune d'Arnhem Land, serpents, crocodiles d'eau douce, écrevisses, barramundis, tortues, chauves-souris, goanas, kangourous, etc. On y voit un homme accompagné de son fils qui chasse le kangourou armé d'une lance et de son propulseur. À droite, une famille vit dans un habitat traditionnel : une cabane de branchages. L'homme rapporte une chauve-souris, un des nombreux spécimens peuplant l'arbre qui surmonte le campement. Tous ces détails ne sont pas innocents, ils datent cette scène d'une période qui précède la sédentarisation, l'époque dorée où les Blancs n'avaient pas encore fait irruption dans leur vie.

Panneau signalant un site de cérémonie

Rare bâton de message portant des signes

les montagnes. Ces lieux gardent la trace de ces évènements témoignant de l'existence du Nayuhyungi. Certains de ces sites exceptionnels resteront à jamais inconnus des Blancs, et le secret de leur emplacement s'est perdu en même temps que disparaissaient des Aborigènes comme Balang Jangawanga et la partie du savoir traditionnel qu'il était le dernier à détenir.

D'autres lieux devenus officiellement « terres de cérémonie » sont mieux connus. Ils peuvent même être localisés par des panneaux du NLC précisant « Site de cérémonie », « Arbres sacrés », ou encore signalant une « Cérémonie en cours ».

La mémoire d'un peuple

Mais le Nayuhyungi, c'est aussi la mémoire collective du groupe linguistique, enrichie au fil des siècles par des évènements importants qui sont arrivés dans la région ou à l'autre bout du continent. George m'a raconté ainsi une histoire qui faisait référence à l'arrivée de Cook à Botany Bay, et une autre qui relatait des incidents anciens avec des commerçants venus des îles indonésiennes les plus proches. Il parlait souvent d'un kangourou géant très ancien, une espèce disparue depuis des milliers d'années et dont les paléontologues ont récemment retrouvé la trace. Dans nos sociétés occidentales, le temps est une notion centrale qui s'impose à tous. Dans les dialectes indigènes, il n'y a pas vraiment de mot pour désigner le temps qui passe. Celui-ci est circulaire, rythmé par les saisons. Ce qui s'est passé avant, le Nayuhyungi, est susceptible d'être à nouveau présent en le revivant à l'occasion d'une cérémonie.

George me disait que marcher dans la forêt, c'était comme le livre des Blancs. Il me faisait sourire, car il pointait son doigt vers sa tête et me disait : « Mon livre est là. » Il ajoutait : « L'histoire est liée au chemin, elle se déroule à chaque pas. Je peux vivre le temps passé au présent, il se chante, se raconte, se danse et s'écrit. » Les histoires de ce temps lointain témoignent que leur monde est un tout, que le sort de chaque espèce est lié aux autres, et que la place de l'homme dans cet ensemble n'est pas centrale, une manière de dire que si un jour l'homme disparaissait de la surface de la Terre, celle-ci lui survivrait[1].

1 - Ce qui est également l'avis de toute la communauté scientifique, en ces temps où l'activité de l'homme met en péril la biodiversité en général et l'espèce humaine en particulier.

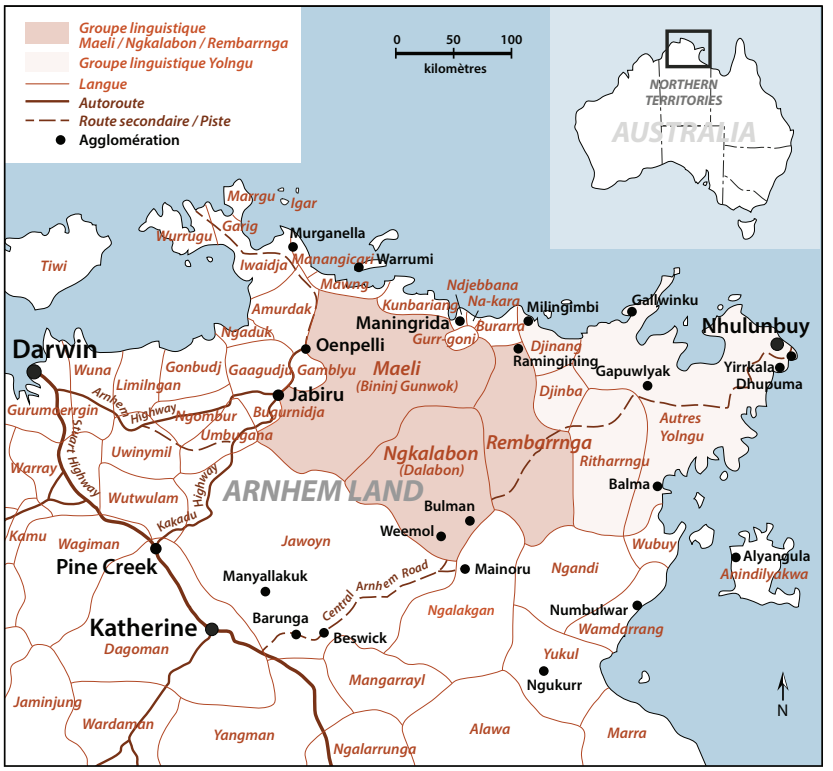
Le groupe linguistique
Les Maeli, les Ngkalabon, les Rembarrnga

Le territoire des Maeli, des Ngkalabon[2] et des Rembarrnga représente environ 6 millions d'hectares de terres, dans le centre de la Terre d'Arnhem, pour une population estimée à environ 20 000 personnes.

Ils forment un groupe très structuré, dans lequel chacun parle la langue de l'autre, partageant la même loi et les mêmes règles de nommage classificatoire[3]. Ce type d'organisation en groupes linguistiques se retrouve sous une forme ou une autre dans toute l'Australie. À ce propos, Balang disait : « Je sais maintenant qu'il y a d'autres Aborigènes qui vivent en Australie. Je ne connais pas leurs systèmes, je ne parle pas leurs langues et je ne connais pas leur Nayuhyungi. Je sais qu'ils sont noirs comme nous, et aussi aborigènes. »

La cellule familiale
et la loi du Nayuhyungi

L'élément de base de la société aborigène était la cellule familiale de sang. Les familles étaient très individuelles, isolées sur un vaste territoire, et n'avaient aucun droit de regard les unes sur les autres. Les histoires rattachées aux terres de la lignée du père et de la mère étaient tenues secrètes, elles représentaient une force qui réunissait et protégeait le noyau familial. Les cérémonies d'initiation étaient le complément et la finalisation de l'éducation familiale. Sans l'éducation familiale, les cérémonies n'auraient pu exister. La famille était extrêmement vigilante et protectrice : elle veillait à ce que tous ses membres respectent la loi, car y déroger, c'était s'exposer à des sanctions très sévères pouvant aller jusqu'à la mort. Malgré ces précautions, un litige important pouvait opposer deux familles, notamment quand le membre d'une famille était responsable de la mort d'un



Carte des langages parlés dans la région du top end de l'Australie
(d'après la carte de Mark Harvey, de l'université de Newcastle)

membre d'une autre famille. La loi traditionnelle s'appliquait. Dans un premier temps, la famille endeuillée se retirait au cœur de ses terres, le temps de retrouver un peu de sérénité. Puis, en présence du Gudang, un grand initié dont le savoir et l'autorité étaient reconnus, les deux familles se retrouvaient face à face, entamant des discussions à voix basse[4]. La famille endeuillée expliquait à l'autre qu'elle comprenait la souffrance qu'elle allait vivre, car elle était passée par là. Elle demandait que le coupable reçoive le châtiment prévu par la loi. Ce dernier s'avançait, acceptant une peine de mort qui lui était infligée par jet de lances. Les deux familles retournaient alors sur leurs terres pour faire leur deuil. Après le temps nécessaire à ce que les passions s'apaisent, les familles pouvaient à nouveau se côtoyer, le conflit était éteint.

2 - Nous avons conservé ici les noms des différentes composantes du groupe linguistique tels qu'ils apparaissent dans le livre *En terre aborigène*. On emploie également les termes « Dalabon » pour « Ngkalabon » et « Mayali » (Bininj Gun-wok) pour « Maeli ».

3 - Un système de nommage est dit classificatoire quand ses règles déterminent des liens de parenté entre des individus sans tenir compte de leur éloignement parental.

4 - Parler à voix basse témoignait de l'importance de ce qui était dit.

La loi du Nayuhyungi
relative aux erreurs humaines

Les Aborigènes n'admettent pas le caractère accidentel d'un décès, pas plus que le suicide. La cause de la mort est recherchée dans le manquement à une règle du Nayuhyungi, comme une erreur commise pendant une cérémonie. La punition est appliquée par des esprits comme le Rakalk, qui hante le bush, ou le Marmoorrto, qui tue les enfants dans leur sommeil lorsqu'ils dorment sur le dos, ou leur enlève leur esprit en en faisant des simples d'esprit.

L'histoire de la disparition de David Blanasi Bengadi[1] en est un exemple frappant. En août 2001, ce légendaire joueur de didgeridoo s'enfonça dans le bush, disant qu'il allait couper des molos, et ne revint pas. Les anciens s'associèrent au gouvernement pour mener des recherches qui ne donnèrent rien. Des murmures circulaient dans la forêt, et souvent le mot Marmoorrto était prononcé à voix basse, accompagnant l'évocation d'une cérémonie passée au cours de laquelle David Blanasi aurait commis une erreur. Ceux qui restaient des anciens du groupe linguistique[2] se retrouvèrent à Weemol, chez Balang, pour une réunion à laquelle on me demanda d'assister. Il y avait l'homme au totem du serpent tranquille, le Gudang, celui qui avait le pouvoir de négocier avec le Marmoorrto. La réunion fut très animée, les anciens échangeant de longs palabres en parlant très doucement, pendant que le Gudang traçait sur le sable des lignes partant dans tous les sens, et Balang me confia : « Ils vont ramener Bengadi, il est dans les griffes du Marmoorrto, prisonnier dans une cave sur la Wilton River. »

Les mois passèrent, mais David ne revint pas. Le Gudang avait échoué dans sa mission, laissant la Mimi de Blanasi Bengadi errer dans le bush. Dans l'année qui suivit, la mort étrange de plusieurs membres de sa famille lui fut attribuée, des décès que pour ma part j'attribue autant à des coïncidences qu'aux conséquences de peurs autodestructrices. Malgré l'évidence, le suicide n'est pas accepté. Il est souvent expliqué par une punition infligée par le Rakalk, aidé par des

1 - Un chapitre est consacré un peu plus loin à ce joueur de molo légendaire.

2 - En 2001, une grande partie des anciens, détenteurs de la culture traditionnelle, s'étaient éteints sans qu'il n'y ait eu de relève dans les générations qui suivaient.

ombres à moitié humaines chargées d'effacer ses traces. La croyance en l'existence de ces esprits vengeurs reste très vive, comme en témoigne l'histoire récente de cette jeune fille de 16 ans qui fut découverte par son père, pendue dans une pièce de la maison familiale. Il raconta qu'au moment où il ouvrit la porte, quatre ombres s'échappèrent de la pièce, un témoignage corroboré par d'autres villageois qui remarquèrent les mêmes ombres rôdant autour de la maison.

Le rôle de la femme

Au quotidien, les femmes avaient un rôle bien déterminé, partageant avec les hommes des tâches et des responsabilités comme l'éducation des enfants, la recherche de nourriture, etc. Au sein de la vie traditionnelle, il en était tout autrement. La séparation était telle que, malgré tout ce qui m'a été dévoilé lorsque je participais aux cérémonies des hommes, je ne connaissais rien, ou si peu des pratiques cérémonielles féminines. Un jour, je découvris accidentellement une peinture rupestre sur ce qui m'apparut être un site de femmes. On y voyait une femme en train d'accoucher, pénétrée par le Yokyok, l'esprit enfant.

Je fis part de ma découverte à Narridjane (Maggie, la femme de Balang). Sur le coup, elle ne voulut rien m'en dire. Plusieurs mois après, en présence de trois autres femmes, elle accepta finalement de m'en parler en ces termes : « Le Nayuhyungi a créé le Yokyok, qui vit caché dans les roches, à l'écart des hommes et de leurs sites de cérémonie. Il attend le passage des femmes à proximité de ce site qui est exclusivement réservé à l'enfantement. » Tout en me regardant avec intensité, elle poursuivit, entrouvrant une porte sur un domaine où tout tournait autour de la vie, du passage de l'adolescence à l'âge adulte, de l'accouchement. Un monde dans lequel l'enfantement était lié à la rencontre avec le Yokyok[3], plutôt que le résultat d'un accouplement, accordant à la femme le pouvoir exclusif de donner la vie.

3 - Souvent appelé « esprit-enfant ».

Site de cérémonie féminin

Page de gauche
Peinture sur écorce représentant le Rakalk

Les moitiés, les noms de peau,
une structure familiale parallèle qui unifie le groupe linguistique

George : « Le Nayuhyungi réunit toutes les familles individuelles du groupe linguistique. En premier, il a créé une structure parentale classificatoire[1], ensuite, comme une toile d'araignée, cette structure parentale s'est étendue à la faune, la flore, l'eau salée ou l'eau douce, le vent, la pluie, le tonnerre, les étoiles, la lune et à tous les autres éléments, créant ainsi des liens de parenté avec tous les éléments de notre environnement. »

1 - Nous avons traduit ici le sens de ce que disait Balang, qui n'utilisait évidemment pas les termes de « système de parenté classificatoire ».

Les clans Yirridja et Duwa

Tout a commencé avec le Nakorrkko, ces deux hommes Burlain et Kodjock, et ces deux femmes Galidjane et Kamagn dont les descendants formèrent les lignées des deux clans, Yirridja et Duwa.

Ce mythe fondateur du Nayuhyungi fait référence à un système de parenté classificatoire commun à l'ensemble du groupe linguistique. Il est dit classificatoire, parce qu'il établit des liens de parenté entre des individus de familles de sang différentes. Basées sur un système de noms de peau (huit pour les femmes et autant pour les hommes), ses règles définissent les combinaisons de noms de peau qui sont autorisés à s'unir, une contrainte qui va finalement faciliter les unions entre les Maeli, les Ngkalabon et les Rembarrnga. Chez les hommes comme chez les femmes, quatre noms de peau sont duwa, et quatre sont yirridja. Les unions se font entre Duwa et Yirridja. Si l'homme est un Duwa, ses enfants seront des Duwa, et de même s'il est un Yirridja.

Pour chaque nom de peau, deux unions sont possibles, indiquées par les flèches :

Duwa (homme)	**Yirridja (femme)**	**Duwa (enfant)**
Balang	Narridjane	Wamut / Wamutdjane
Gala	Burlaindjane	Kamarrang / Kamagn
Wamut	Bengane	Gala / Galidjane
Kamarrang	Kodjane	Balang / Beline

Yirridja (homme)	**Duwa (femme)**	**Yirridja (enfant)**
Narridj	Beline	Kodjock / Kodjane
Burlain	Galidjane	Bengadi / Bengane
Kodjock	Kamagn	Burlain / Boulandjane
Bengadi	Wamutdjane	Narridj / Narridjane

Une écorce peinte par George. En haut à droite, une section relative à George (Balang) qui est duwa, pêcheur et chasseur ; les autres parties sont yrridja, et liées à Maggie (Narridjane). On y retrouve les animaux totems de Maggie (serpent) et de sa famille (tortue au long cou, grand varan), ainsi qu'une histoire qui lui est liée. Au centre, la Terre.

Une écorce traditionnelle représentant les unions et interactions entre Duwa et Yirridja. Au centre, la terre, Marporro, le Nayuhyungi.

Cette division en moitiés Duwa et Yrridja s'étend aux terres, aux chants, aux cérémonies, aux plantes, aux animaux, et de manière générale à tout ce qui forme le Nayuhyungi.

Noms de lignées et prénoms européens

En complément de leurs noms de peau, garçons et filles ont un nom de lignée. Ces noms sont transmis du père vers les garçons et de la mère vers les filles. Comme ces noms sont confidentiels et que les Aborigènes étaient réticents à communiquer leurs noms de peau aux Blancs, ceux-ci les affublèrent de prénoms occidentaux.

Philip et June, l'union d'un Balang et d'une Narridjane

Voici comment Philip et June[2], un couple de Weemol, se sont rencontrés. Wamut, le père de Philip, et Kodjane, sa mère eurent trois enfants ; deux fils Balang (Philip notre héros, et Ron) et une fille Beline (Ann). Comme Wamut était duwa, ses enfants furent duwa. June était née de l'union de Bengadi Laiwanga (Djoli[3]) et d'une Wamutdjane. Le tableau plus haut nous indique que June est une Narridjane de la moitié yrridja.

À la fin de leur adolescence, Balang (Philip) et son frère Balang (Ron) suivirent les cérémonies d'initiation. Après celles-ci, ils étaient devenus adulte : ils connaissaient la loi, ses règles et leur place dans le système. Il était temps pour eux de trouver une compagne. Après en avoir discuté avec leurs parents, il fut décidé que les deux Balang (Philip et Ron) allaient quitter leurs terres de Baghetti[4] et traverser le territoire ngkalabon en direction du Sud. La règle veut qu'un Duwa ne puisse se déplacer sur les terres yirridja du groupe linguistique qu'à la condition d'être accompagné d'un Yirridja. Philip et Ron trouvèrent donc chacun un homme célibataire, un Narridj, avec lesquels ils

2 - Comme je le raconte dans mon livre *En terre aborigène*, j'ai eu une relation très particulière avec June, que j'avais appelée à l'époque « Princesse du bush », autant pour sa beauté que pour son côté sauvage. Nous étions très liés, et nous avions une relation de confiance mutuelle.

3 - Voir plus loin le paragraphe dédié à Djoli et David Blanasi.

4 - Baghetti est situé à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Weemol, en territoire Ngkalabon.

Philip et June à l'époque où François les a rencontrés
(Photos François Giner)

formèrent deux couples. La moitié yirridja veillerait à ce que la moitié duwa ne commette pas d'erreur en traversant une terre duwa, et réciproquement[1]. Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent dans un lieu où habitaient plusieurs familles, dont celle de Narridjane (June). Ils s'installèrent dans un coin du bush avec d'autres hommes.

1 - À l'issue des cérémonies d'initiation, Duwa et Yirridja sont informés de tout ce qui relève de leurs clans, et ils sont donc capables d'éviter que des erreurs soient commises sur les terres, grâce à la connaissance qu'ils ont des sites sacrés du clan, des animaux et des plantes qui peuvent être consommées, etc.

Philip raconte : « Arrivés là, nous nous sommes présentés, qui nous étions et d'où nous venions. C'est là que j'ai vu Narridjane pour la première fois. Nos noms de peau étaient compatibles. J'ai rencontré Bengadi, son père. Il connaissait le mien pour l'avoir rencontré lors d'une cérémonie. Il avait donné sa fille Narridjane à un ancien très âgé. Elle le nourrissait et s'occupait de lui. En parlant à Bengadi, j'ai eu l'impression que mes parents n'étaient pas étrangers à cette rencontre. Bengadi m'a dit d'un ton autoritaire : "Tu dois attendre la fin du vieil homme, et je dois parler à ma femme, Kamagn. " Avec

Narridj, je suis retourné sur mes terres pour parler de Narridjane à ma mère. Mon frère et sa moitié yirridja ont pris un autre chemin. Je les ai revus très longtemps après, ils avaient trouvé leurs conjointes. Un jour j'ai appris la mort du vieil homme. Accompagné d'un autre Narridj, j'ai rejoint ma future famille. J'ai eu une discussion avec la mère de Narridjane (June). Comme la loi m'interdisait de lui parler directement, elle se tenait éloignée de moi de plusieurs mètres, me tournant le dos. Je parlais avec sa sœur qui relayait nos paroles. On s'installa sous les branchages à l'écart du centre de la famille. Je savais que j'allais vivre sur les terres de Narridjane[2]. »

Pour faciliter l'insertion sociale de Philip dans sa nouvelle famille, Narridjane (June) va déléguer ses responsabilités et ses devoirs à son mari. Philip aura le même niveau et le même rang que les frères et les sœurs de June, ce qui lui permettra d'intervenir dans les discussions familiales. En tant qu'oncle, il tiendra un rôle important dans l'éducation des enfants des frères et sœurs de June. Ron, le frère de Philip, s'est également installé sur les terres de sa femme, alors que leur sœur Beline (Ann) est restée à Baghetti où, un jour, elle a accueilli un Narridj.

2 - Dans le groupe linguistique, la propriété de la terre est liée à la femme : système matriarcal.

Le signe que se font deux Bundji qui se rencontrent signifie : « Je suis sur tes terres, tu es sur mes terres, je fais respecter la loi et je te représente. »

Les Bundji

Les beaux-frères de Philip – les frères de June (des Narridj) et le mari de sa sœur (encore un Narridj) ont un statut particulier dans la communauté, un lien très fort : ils sont bundji.

Cousins poison

Les enfants des deux frères Balang Philip et Ron seront tous frères et sœurs. Les enfants des sœurs de Balang et de Narridj (son beau-frère) seront cousins ou cousines poison. Les cousins poison ne devront jamais se toucher, se parler ou même se retrouver côte à côte, toute relation sexuelle entre eux étant susceptible d'être punie de mort.

Le problème du métissage

Parce que la lignée du père n'était pas connue, un enfant métissé ne pouvait être intégré dans le système classificatoire, et par conséquent était exclu des cérémonies d'initiation. Je me rappelle avoir souvent entendu ces métis, ces Yellow People, comme ils étaient surnommés, me dire : « Nous ne sommes pas aborigènes, nous sommes blancs », témoignant ainsi de la difficulté qu'ils avaient à trouver une place dans leur société. C'est pourtant[3] une population métissée qui se retrouve aux commandes dans les organisations représentatives des Aborigènes telles que le NLC, l'OAA (Office of Aboriginal Affairs) et autres. À ce propos, George disait : « Je ne comprends pas pourquoi, aujourd'hui, les Yellow People décident et nous représentent. »

3 - En fait, le paradoxe est tout relatif, il s'explique bien par le fait que les populations métissées sont aujourd'hui bien mieux intégrées dans le système australien blanc que ne le sont les populations de souche.

Les peintures rupestres

Le site de Bangy

Mon ami Gala (nom de peau de Don) m'avait souvent parlé de Bangy, les terres traditionnelles de sa lignée Bununjoa. Elles sont situées à une bonne cinquantaine de kilomètres au nord-est de Weemol, un endroit où il n'était pas allé depuis de très nombreuses années. En 1989, Gala, Balang (George) et Narridj (Billy le chasseur) décidèrent de me les faire découvrir. Nous avons marché de nombreuses heures dans un environnement enchanteur, fait d'étendues de sable et de forêts de melaleucas, un eucalyptus géant au feuillage argenté. Après avoir traversé une grande plaine noire ou s'ébattaient buffles et cochons sauvages, nous avons progressé en file aborigène par une succession de montées et de descentes abruptes et sablonneuses, avant d'entendre un bruit de cascade.

Nous avons débouché sur une étendue de sable dominant une vaste série d'escarpements formant un amphithéâtre grandiose clos par une suite de cascades. Mes amis me racontèrent que c'était la Mimi Nardomi qui, au temps du Nayuhyungi, avait choisi ce site rocheux à l'abri de l'humidité, du soleil et de la pluie.

Des dizaines d'excavations creusées dans ces roches de sable, de quartz et de sédiments calcaires abritent des peintures rupestres, vieilles pour certaines de plusieurs milliers d'années. Le mélange

Arrivée à Bangy

d'hématite et de sang a imprégné la roche et gardé la trace des mains de la Mimi, des mains non humaines, reconnaissables à ce qu'elles ont quatre ou six doigts.

Des scènes de chasse et de danse montrent des créatures mi-humaines mi-animales empruntant leurs visages à un grand kangourou blanc. Plus loin, on trouve d'autres traces de la Mimi Nardomi. Un chapelet de silhouettes étranges, de formes humaines longilignes dont les corps incomplets portent une tête toute ronde démunie d'oreilles, d'yeux, de bouches et de nez.

Sur le plateau solitaire, un grand éperon en partie effondré présente une avancée, un toit à l'abri des intempéries. C'est un site de femmes. Le toit est orné de plusieurs peintures représentant une Mimi Yokyok et une femme. Une des jambes de la mimi est normale

Page de gauche

Mimi à quatre et six doigts

Le site de Bangy

Grand rocher éperon

Scène de chasse

Mimi Nardomi

Une Mimi Yokyok de forme humaine

Femme allongée

Mimis peintes sur le pourtour de l'éperon

Grand toit surplombant la rivière d'une dizaine de mètres

mais l'autre a la forme d'une patte de kangourou. La tête est vide, transparente et recouverte de fibre végétale. La main droite a cinq doigts. Elle est reliée par un doigt qui passe au-dessus de la tête, rejoignant la main gauche qui n'en a que quatre. À côté, une femme est allongée, une jambe en l'air avec le pied comme en connexion avec la Mimi Yokyok, l'autre pied au sol. Les pieds sont humains. La femme a deux bras sans mains. Un des bras semble soutenir le corps alors que l'autre s'enfonce vers le bas du ventre, comme pour aider à recevoir le Yokyok. La tête est quasi inexistante.

Sur le côté du rocher, deux séries de peintures se juxtaposent ; au-dessus, une série de Mimis Yokyok à trois doigts, en dessous une ribambelle de petits êtres incomplets.

Il y a beaucoup de sites rupestres à Bangy : au détour d'un escarpement, au sommet d'un chaos de rochers ou, comme ici, sous un grand toit surplombant la rivière.

Par la suite, je suis retourné plusieurs fois à Bangy, où j'ai poursuivi mes explorations. Un jour, après avoir longuement remonté la rivière, je découvris une peinture rupestre évoquant le Nakorrkko, ce mythe fondateur évoqué plus haut. La peinture était relativement récente, et je soupçonnais un des anciens que j'avais côtoyés d'en être l'auteur. Intrigué, je racontai ce que j'avais découvert à Narridjane (June), la fille de Djoli. Elle me confia une histoire particulière, un secret bien gardé. Dans les années 1970, quand les Blancs regroupèrent les Aborigènes dans les settlements de Beswick, de Barunga et de Gulin-Gulin (Bulman), son père Djoli[1], accompagné d'un Balang (un Duwa),

1 - Bengadi Jaiwanga, dit Djoli, père de June, disparu en 1998, fut la personnalité traditionnelle la plus importante de la région. Il n'y avait pas de décision importante qui n'ait été prise sans son accord, pas de cérémonie à laquelle il ne participât. Grand chanteur, il forma avec David Blanasi un duo célèbre, dont nous dirons un mot plus loin.

entreprit un voyage sur les terres, visitant tous les sites de cérémonie dont il était le propriétaire culturel. Ils en revinrent longtemps après, maigres et très affaiblis. Djoli révéla à sa famille de sang les motifs de voyage qui lui avaient été édictés par la Mimi Nakorrkko. Ils avaient suivi le chemin parcouru par les ancêtres Duwa et Yirridja. Arrivés à Bangy où ils étaient restés un long moment, il avait représenté le Nakorrkko sur une paroi, « pour qu'un jour les personnages du Nayuhyungi se réveillent et provoquent un nouveau commencement. » Depuis lors, à sa connaissance, personne n'était retourné sur le site.

En 2010, alors que mon ami Balang (George) venait de décéder, mais que la cérémonie funéraire n'avait pas encore eu lieu[1], j'ai décidé de retourner à Bangy, accompagné de mon ami Bruno, de Yoann, mon fidèle compagnon du bush, et de plusieurs personnes qui m'étaient proches : Junior (Wamut) le fils de Narridjane et Balang (Philip et June), et deux de leurs petites-filles, Terena et Serina, des Belines, filles de leur autre fils Adrien (Wamut).

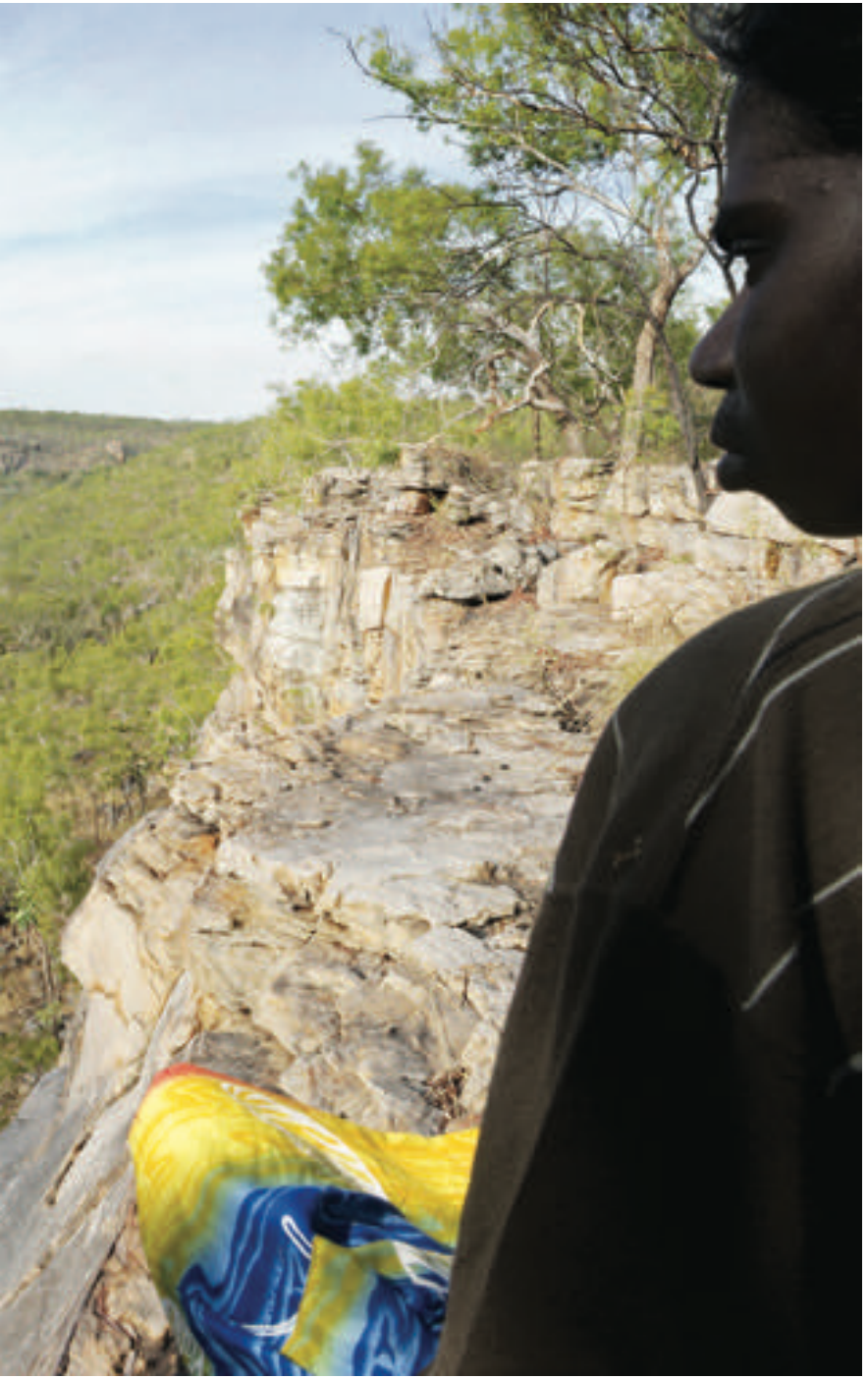
Nous sommes partis un matin de très bonne heure, après avoir laissé le 4x4 à proximité des berges de la rivière, qui étaient devenues infranchissables après une saison des pluies très violente. Nous avons entamé une longue marche à travers une forêt que je ne reconnaissais plus, tellement les intempéries avaient modifié le relief du terrain. Même le cours de la rivière n'était plus le même. Arrivé sur le site, je constatai qu'une importante peinture rupestre représentant un grand kangourou blanc avait disparu, la roche avait été submergée et la peinture millénaire emportée par les eaux... Nous avons parcouru le site, passant d'un site rupestre à l'autre, certains perdus au milieu des chaos de rochers, au sommet d'une falaise ou encore à proximité de la rivière. Bruno collectait les images, allant de surprise en découverte. J'étais loin d'imaginer que ce serait la dernière fois que je viendrais sur les lieux.

Avant d'entamer notre retour, j'ai emmené ces enfants aborigènes qui me sont très chers jusqu'à la peinture du Nakorrkko peinte par leur aïeul Djoli. Je ne saurais dire au juste ce que j'attendais de leur part, mais le fait est que je ne vis aucune trace d'émotion sur leurs visages. Ils souriaient, conscients de ce que leur ancêtre avait été un homme important, mais incapables de donner un sens au message qu'il leur avait laissé.

1 - Deux mois passèrent entre ces deux évènements.

Marche dans la forêt

Page de droite
Grande peinture du Nakorrkko peinte par Djoli



Le site de Kotpela

L'outstation de Gorpulyul (Dalangarr) est bâtie sur les rives de la branche ouest de la Wilton River[1]. De Bodeidei, on y accède en une heure et demie de 4x4, après avoir passé un grand billabong où nous avions l'habitude de piqueniquer.

Au moment de l'attribution par le NLC des titres de propriétés, ces terres furent l'objet de rivalités entre familles de souche et métissées. Finalement, deux familles s'y établirent. Trois maisons, une chambre frigorifique, un groupe électrogène, une pompe à eau, une cabine téléphonique et une piste d'atterrissage furent construites, tous ces équipements étant aujourd'hui hors d'usage par manque d'entretien[2]. Situé à une heure de marche de Dalangarr, le site de Kotpela s'étend sur un grand banc de sable abrité par de grands

1 - Localement appelée Dalangarr River.

2 - Seule la cabine téléphonique (à carte) est encore en état de marche, alimentée par énergie solaire et raccordée par satellite, c'est une bonne publicité pour l'opérateur Telstra.

Vue de la vallée depuis l'escarpement rocheux de Kotpela

Outarde

Outardes, kangourous et dingos peints à l'ocre rouge sur la falaise de Kotpela

acacias, les arbres de pluie. Du temps du père de Bengadi (Djoli), Kotpela était utilisé pour les cérémonies d'initiation. À sa mort, c'est Djoli qui en reprit la responsabilité culturelle.

À quelques encablures de là, un escarpement rocheux domine la vallée où serpente la rivière. Ce site spécial a été sculpté par le Nayuhyungi et les deux grands rochers côte à côte représentent les bâtons à faire le feu. À flanc de roche, sous une voûte de pierre aux couleurs ferreuses, une série de peintures rupestres millénaires, des impositions de mains côtoient un bestiaire d'animaux du bush : outardes, kangourous et dingos.

Je me souviens d'un jour où nous étions à Kotpela, assis sous la voûte. Le vieux Balang parlait, parlait, et soudain il dirigea sa main vers une faille de la roche. Il la ressortit pleine d'un assortiment de silex taillés qu'il m'offrit il y a quelques années, en même temps que sa hache de la Préhistoire.

Pointes de lances et différents outils en silex taillé trouvés sur le site de Kotpela

Les couleurs utilisées durant les cérémonies

La couleur blanche

Le blanc est très utilisé, tant pour les peintures sur roche, que sur écorce ou corporelles. C'est une peinture fragile qui ne tient pas très longtemps à l'air libre. Elle est tirée du kaolin, une argile blanche pulvérulente qui se dilue très bien dans l'eau.

Un jour que nous étions à Gorpulyul, Philip, après s'être enduit de blanc, a décidé de nous montrer comment réaliser une imposition des mains. Après avoir mis le kaolin dilué dans sa bouche, il a pulvérisé le mélange sur ses mains, bientôt imité par Pino, sa petite-fille.

Philip peint.

Philip récolte du kaolin dans une couche d'argile située à une dizaine de kilomètres de Weemol.

Le blanc est particulièrement utilisé lors des cérémonies funéraires, y compris par les femmes et les enfants. À cette occasion, les participants se badigeonnent le corps comme bon leur semble, en ne respectant qu'une règle : un bandeau blanc et uniforme sur le front qui indique à la Mimi du défunt qu'elle est acceptée, et qui permet dans le même temps de s'en protéger.

La couleur rouge

L'hématite est un oxyde de fer dont on tire l'ocre rouge, la teinte du feu. Cette couleur est très importante, car c'est un rempart contre les forces malveillantes. Utilisée pour les peintures rupestres, elle est très résistante, car elle imprègne la roche. On a réalisé ces peintures en pulvérisant une dilution d'hématite, puis de limonite.

L'hématite est également utilisée comme peinture corporelle. Lors des cérémonies funéraires, elle est disposée sur le visage. Pendant celle du Ngkorkon, on enduit d'hématite la partie inférieure des bras et des jambes pour se protéger de la Mimi du défunt, lors du déplacement de ses ossements.

Un gisement d'hématite, le plus important de la région, se trouve à quelques pas des falaises de Kotpela, en redescendant vers la rivière. Dans cette carrière à ciel ouvert, un bloc d'hématite très usé par les prélèvements est le témoin de cette pratique ancienne.

Les couleurs jaune et noir

La couleur jaune vient de la limonite, un oxyde de fer hydrogéné. Elle est utilisée pour les peintures rupestres, ainsi qu'à l'occasion de l'ouverture et de la fermeture de certaines cérémonies... En Terre d'Arnhem, le noir est tiré du manganèse (alors que dans le désert, il vient du charbon de bois). Cette couleur, qui symbolise le brûlis, est fort peu utilisée, excepté dans les peintures rupestres, où elle est superposée avec le rouge et le jaune. Ce n'est pas le cas des peintures acryliques, où le noir est omniprésent.

On retrouve ici les principales couleurs utilisées : ocre rouge, ocre jaune, blanc et noir ainsi que les pinceaux faits avec des cheveux ou des tiges de papyrus mâchées et lissées.

La couleur blanche : la trace des mains de Pino.

La couleur rouge :
Peintures au pochoir de mains apposées sur les roches de Kotpela.

Palette d'oxydes : hématite, limonites...

Bloc d'hématite

Danseurs le jour de l'enterrement de George.
Ils portent la couleur rouge pour repousser les Mimis maléfiques.

Une des empreinte de main incomplète les plus spectaculaires de la grotte de Gargas : la main à la niche.
(Photo Yoan Rumeau)

George découvrant les peintures rupestres de Gargas
(Photo Nicolas Reynard)

Les grottes de Gargas

Lors de notre périple en France en 1997, je fis découvrir à Balang (George), Bengadi (David) et Balang (Philip) les grottes préhistoriques de Gargas, situées dans les contreforts pyrénéens. Ces cavernes sont décorées de plus de 200 empreintes de mains négatives d'hommes, de femmes et d'enfants. Ces peintures sont très particulières, car il manque des phalanges à la plupart des empreintes, une particularité que les archéologues n'ont jamais complètement expliquée : pathologies, engelures, doigts repliés ?

Quand il les vit, le visage de George changea, ces peintures rupestres lui parlaient, elles étaient semblables aux siennes. Sans hésitation, il déclara *Mala, mala mops*, ce qui signifie « les gens aux doigts à moitié mangés » (par la lèpre). À la vue des vestiges, George déclara que mes terres partageaient la même histoire du commencement que les siennes, ce en quoi il n'avait pas foncièrement tort. Ces instants, qui restent gravés dans ma mémoire, scellèrent notre alliance. Ils constitueraient le sésame qui m'ouvrirait encore plus complètement l'accès à la culture traditionnelle aborigène.

La peinture sur écorce en Arnhem Land

L'écriture n'ayant pas été développée, la conservation du savoir traditionnel aborigène est basée sur la mémoire individuelle.

La peinture comme élément de transmission du savoir traditionnel

Si la transmission était orale, le dessin et la peinture étaient utilisés pour la narration, tant lors des cérémonies que dans le cadre d'un enseignement traditionnel… Ils utilisaient les mêmes pigments de couleur que ceux employés pour les peintures rupestres. À l'occasion des cérémonies, les natifs de la Terre d'Arnhem écrivaient sur des écorces ou sur leur peau des motifs en relation avec ce qui était célébré.

Des styles et des histoires différents en fonction des régions

La manière de peindre est très différente d'une région à l'autre. Dans le désert central, les peintures sont de type pointilliste, représentant des trous d'eaux (cercles), des animaux ou leurs traces (mythiques ou non), des sentiers à suivre, des végétaux (comestibles ou non), des lieux cérémoniels...

En Terre d'Arnhem, le style est à base de maillages, de quadrillages, de diamants, de figures géométriques et d'éléments figuratifs : hommes, animaux, etc. Quel que soit l'endroit où elles sont réalisées, ces œuvres racontent des histoires mythologiques propres au groupe linguistique. L'artiste va écrire le temps du Nayuhyungi, les rêves qu'il est en droit de raconter ou de chanter. Ces droits sont héréditaires ou liés à son totem, ou encore transmis, comme les chants que Djoli a transmis à Balang (George) peu de temps avant de décéder.

Le support, l'écorce de stringybark

Le support en lui-même est fourni par l'écorce d'une variété d'eucalyptus, le stringybark. Un rectangle est découpé sur la seule moitié du tronc afin de ne pas tuer l'arbre. Cette opération est menée pendant la saison des pluies, l'écorce mouillée et souple se détachant alors facilement[1].

George vient de découper un morceau d'écorce sur un eucalyptus. Le dessus de l'écorce, qui présente un aspect fibreux, est gratté, formant une petite couche de débris qui va être enflammée et se consumer

1 - Les Aborigènes sont passés maîtres dans l'art d'utiliser l'écorce, comme le montre le très beau film de Rolf De Heer et Peter Djigirr : *10 canoës, 150 lances et 3 épouses*. Cette fiction constitue un témoignage rare sur le mode de vie aborigène avant la colonisation. Elle a été tournée dans les marais d'Arafura, dans l'est de la Terre d'Arnhem, proche des terres natales de George et du narrateur, le célèbre acteur aborigène David Gulpilil. À travers l'intrigue, on découvre la vie (passée) d'une communauté de Yolngu. Les Yolngu forment un groupe ethnique assez proche des Dalabon, qui partagent avec eux un certain nombre de traditions et de lois comme celle du talion, que l'on voit spectaculairement s'appliquer dans le film lorsqu'une vie humaine est perdue. À noter que ce film fut inspiré par une photographie prise dans les années 1930 par Donald Thomson, un ethnologue photographe et cinéaste qui fit beaucoup pour la cause aborigène.

Une peinture traditionnelle peinte dans la région de Weemol

lentement. L'écorce y est placée côté lisse vers le haut. Une fois bien chaude, elle est posée sur un endroit plat et recouverte de pierres pendant un long moment. Elle en ressort aplanie. Le haut et le bas de l'écorce sont alors percés de plusieurs trous à l'aide d'un morceau de bois de fer ou d'un os de kangourou très pointu, de manière à fixer avec du put-put deux baguettes de bois qui maintiendront le support à plat. Pendant toute les années que j'ai passées à Weemol, j'ai acquis de nombreuses peintures sur écorce provenant de différents artistes locaux, parmi lesquelles celles de mon ami George.

Dans les années 1950, la peinture sur écorce n'était guère connue, en dehors de quelques collections ethnographiques rassemblées dans des musées du Sud australien par des précurseurs comme Karel Kupka et Tony Tuckson. Les années 1950 avaient connu le mouvement surréaliste pour lequel les arts premiers furent une source d'inspiration. L'art abstrait avait gagné ses lettres de noblesse autant en Europe qu'aux États-Unis, et le marché de l'art et les esprits étaient donc préparés à accueillir une forme d'art nouvelle telle que celle produite par les Aborigènes. Mais il manquait une étincelle pour que cette culture vienne à être connue du plus grand nombre, et elle interviendra vingt ans plus tard.

George découpe une écorce.
(Photo Nicolas Reynard)

Une belle peinture sur écorce représentant un crocodile et un ensemble d'éléments plus cachés

Une écorce peinte par un artiste à qui il manquait un membre, et dont le totem était un crocodile.
Remarquez le système utilisé pour maintenir l'écorce à plat.

Papunya, Geoffrey Bardon, la naissance de la peinture aborigène sur toile
et la reconnaissance de cet art par la communauté internationale

Début 1971, Geoffrey Bardon, un instituteur de Sydney, demanda à être muté dans l'Outback australien pour enseigner l'art à de jeunes élèves. Il fut affecté à Papunya, un settlement situé dans le désert central australien, à 250 kilomètres à l'ouest d'Alice Springs, regroupant un millier de personnes issues de plusieurs groupes ethniques différents. Ayant remarqué que ses élèves dessinaient dans le sable des motifs traditionnels, il les poussa à les reproduire en classe. Ayant gagné leur confiance, il en vint à leur faire peindre de petites fresques sur les murs de l'école, aidés par quelques Aborigènes adultes employés par l'établissement. Il fut bientôt contacté par un groupe d'anciens du groupe linguistique, qui lui proposa de peindre le mythe de la fourmi à miel sur un des grands murs de l'école, ce qui donna naissance à une fresque splendide. Geoffrey Bardon eut l'idée géniale de fournir des pinceaux, de la peinture acrylique, des supports et un local ouvert à tous ceux qui voulaient peindre, et rapidement il y eut affluence. Il présenta une des peintures du groupe à un concours d'art à Alice Springs. Elle termina première, ex-æquo avec l'œuvre d'un artiste européen, et ce succès éveilla l'intérêt de galeries d'art locales. La production du groupe de Papunya trouva là un débouché, une source de revenus, de motivation et de fierté à voir leur culture enfin reconnue par la communauté blanche. En juin 1972, Geoffrey et les membres du groupe fondèrent une coopérative, Papunya Tula, du nom d'une petite colline à proximité du settlement, un nom signifiant « Point de rassemblement pour les frères et les cousins ».

D'abord méprisante et indifférente à cette initiative, l'administration blanche jugea bientôt qu'elle créait du désordre[1]. Elle fit en sorte de saboter le travail de Bardon, sapant son travail et son moral, au point qu'il tomba malade et démissionna de son poste fin 1972. Après le départ de Bardon, cette même administration dispersa les œuvres

Peinture pointilliste des deux serpents de Kunia réalisée par Tikou et Cassidy

1 - Il faut dire que nombre des membres du groupe exerçaient des petits boulots mal payés dans les entreprises locales (élevage, scierie, etc.), emplois qu'ils abandonnèrent pour peindre.

entreposées dans l'atelier de peinture et fit repeindre en blanc les murs de l'école[1]. Mais il était trop tard pour stopper le mouvement. Au moment où Bardon quitta la communauté, il avait aidé à diffuser plus de 1 000 toiles, une production que l'on jugea a posteriori d'une qualité et d'une diversité exceptionnelles. La puissance évocatrice de ces œuvres, le caractère inédit de ce mode d'expression à la fois figuratif et abstrait, leur richesse et leur diversité suscitèrent un intérêt considérable qui dépassa bientôt les frontières de l'Australie[2].

J'ai vécu deux ans à Ayers Rock (Uluru) où j'ai connu Tikou et Cassidy, un couple du groupe Pitjantjatjara Anangu, propriétaires terriens d'une partie du site. Un jour, Tikou m'offrit cette toile représentant les deux serpents kunia. Elle m'expliqua que certains pointillés figuraient le reflet du ciel et de ses étoiles sur les reliefs de la Terre.

La cote des artistes les plus doués augmenta fortement, participant à installer durablement un marché de l'art local. Les peintres de Papunya essaimèrent dans d'autres communautés, et on vit bientôt les femmes prendre toute leur place dans un domaine réservé jusque-là aux hommes[3]. En 2000, à l'occasion des jeux Olympiques organisés à Sydney, les autorités australiennes exploitèrent l'image positive véhiculée par cet art. Des Boeings de la Quantas furent décorés de motifs aborigènes, Cathy Freeman alluma la flamme olympique, tous symboles pouvant donner l'impression aux touristes de passage que l'administration australienne avait beaucoup œuvré à rapprocher les deux mondes.

1 - Pour plus de détails sur ces évènements, voir le livre de Geoffrey Bardon, *Papunya Tula, Art of the Western Desert*. Il en existe plusieurs éditions chez J. B. Books Australia et Penguin Australia.

2 - La production de Papunya fit l'objet de plusieurs expositions en France dès 1983, à l'occasion du Festival d'automne de Paris, et plus récemment en 2012 au musée du Quai Branly, un évènement très médiatisé qui consacra encore un peu plus la production de ce mouvement.

3 - Précisons que si les premières productions montraient des éléments sacrés tirés du Dream Time, la peinture évolua vers des représentations où ces éléments étaient cachés ou absents.

La peinture acrylique dans la région de Weemol

À Bodeidei, j'avais proposé à Balang (George) d'utiliser les surfaces du camp de Bodeidei pour peindre les histoires et les signes propres à la communauté. Je ne m'attendais pas qu'il réagisse avec autant d'enthousiasme. Accompagné de Billy (Kamaran), Neil Manyta (Wamut) et d'autres jeunes de la région, ils réalisèrent toute une série de peintures, recouvrant tous les endroits où l'œil venait à se poser, des panneaux de la salle à manger aux cloisons des douches, jusqu'aux poteaux du camp. Trois de ces fresques sont exceptionnelles : ce panneau, peint par Kamaran Layawanga pour la salle à manger, un autre de Neil Manyta, et la cérémonie du Ngkorkon que peignit mon ami Balang[4].

À Weemol, le couple formé par Ron Balang Manyta (George le droitier) et Narridjane (la sœur de Maggie) avait eu trois fils (trois Wamut) : Neil, Brian et Ron. Neil et Ron se révélèrent des peintres talentueux. Neil disparut en 1990, noyé au point d'eau de Weemol[5], et j'avais perdu de vue Ron depuis longtemps. En 2005, je le croisai dans une galerie marchande de Darwin. Il était méconnaissable, mais à l'instant où il me vit, quelque chose se réveilla de son ancienne vie, et fit qu'il se jeta dans mes bras en disant : « Mon père, mon père Balang ! » Il me demanda de l'aider. Il s'était mis en ménage avec Lucie, une femme originaire de la région d'Alice Springs qu'il avait rencontrée un soir de beuverie. Il cherchait à s'installer à Katherine pour se rapprocher de son frère Brian, trouver une source de revenus et mener une vie saine. Je conclus un marché avec lui : je lui fournissais des toiles et des peintures, et il peignait des toiles que je vendrais en lui reversant 50 % de la transaction. Je l'aidai à trouver une petite maison gouvernementale à Katherine, et lui fis ouvrir un compte en banque où il pourrait placer ses économies. Il n'avait rien perdu de son talent, et pendant quelques années, il peignit de superbes toiles. En 2010, il disparut à nouveau. Après quelques recherches, je le retrouvai emprisonné dans la banlieue de

4 - L'autre peinture de Neil Manyta est présentée au début du chapitre sur le Nayuhyungi. Quant à la peinture funéraire décrivant la cérémonie du Ngkorkon, elle est montrée un peu plus bas dans le paragraphe qui lui est consacré.

5 - La disparition de Neil fut attribuée par plusieurs au Nakorrkko.

Une des deux fresques de la salle à manger, signée Kamaran Layawanga

Katherine, condamné pour conduite sans permis et en état d'ébriété. Cette histoire, comme des dizaines d'autres que j'ai en mémoire, est tristement représentative de la tragédie qui touche une très grande partie de la communauté.

Le fond sur lequel Ron a placé l'ensemble des éléments de la toile sous forme d'aplats noir est peint en orange. Ron trace les motifs décoratifs du fond, un quadrillage de traits blancs peints à l'aide d'un papyrus effilé. La position de Ron est caractéristique de la manière de peindre des Aborigènes, héritée de celle qu'ils adoptaient en dessinant sur le sol, le visage plongeant dans l'œuvre en construction.

Kamaran Layawanga décorant les panneaux du restaurant du camp dans les années 1990
(Photos François Giner)

Ron au travail dans la position traditionnelle, le corps plongeant vers le tableau

Ron Manyta en 2009

Quadrillage rouge et blanc traditionnel

Tableau terminé : Mimi mâle femelle

L'histoire de la tortue au long cou et du porc-épic

Cette histoire du Nayuhyungi est particulièrement populaire dans la région d'Arnhem Land. Elle a donné lieu à de nombreuses peintures, et même à une chanson souvent diffusée sur les ondes des radios régionales. L'histoire : La tortue au long cou (long neck turtle) et le porc-épic (echnidna) étaient de bons amis. Ils vivaient et chassaient ensemble près d'un billabong (lac). Le porc-épic avait un enfant. Un jour, alors que les deux amis manquaient de nourriture, le porc-épic demanda à son ami de le garder pendant qu'il irait chasser. Il s'écoula un très long moment pendant lequel la tortue se demanda ce que son ami était devenu. La tortue eut tellement faim qu'elle ne put attendre davantage et dévora l'enfant du porc-épic. Le porc-épic finit par revenir avec de la nourriture et demanda à la tortue où était son petit. Celle-ci lui avoua l'avoir mangé. Le porc-épic lui demanda d'attendre et il alla chercher des cailloux. La tortue de son côté coupa des herbes-lances. À son retour, le porc-épic lança les pierres sur le dos de la tortue où elles restèrent collées. La tortue projeta les herbes lances sur le dos du porc-épic où elles restèrent plantées. Les pierres formèrent la carapace de la tortue et les lances devinrent les

épines du porc-épic. La tortue déclara qu'elle allait s'installer dans le billabong et ne plus jamais revoir le porc-épic, qui lui répondit qu'il allait habiter dans les escarpements rocheux pour ne plus jamais la côtoyer. C'est l'origine de la carapace des tortues et des épines du porc-épic, et la raison pour laquelle ces deux animaux vivent dans des endroits différents.

Ron a illustré cette histoire par cette peinture très expressive. Les protagonistes sont représentés au début du récit, au moment où la carapace de la tortue était exempte d'écailles et quand le porc-épic n'avait pas de piquants. Comme dans la chanson *Little Boy*, l'enfant du porc-épic termine dans l'estomac de la tortue. Comme souvent, cette histoire du Dream Time s'appuie sur un élément naturel existant dont il explique la genèse : ici, cette partie du cartilage de la tortue qui évoque le squelette d'un petit enfant.

Les peintures de Ron et les écorces de Balang ont été vendues au travers de mon réseau d'amis et aux fidèles du camp de Bodeidei. Je sais où elles sont toutes parties, et j'ai plaisir à les imaginer accrochées au mur de maisons situées aux quatre coins du monde. Elles sont le lien que j'entretiens avec ceux qui les détiennent, et pour certains, le souvenir de leur rencontre avec Balang Jangawanga sur la terre Marporro.

Une grande toile de Ron fraîchement terminée.
Elle raconte l'histoire d'un jeune homme trop pressé de retrouver sa mère et ses sœurs. Alors même qu'il avait été prévenu de la présence du crocodile, il fut dévoré malgré la présence bienveillante des Mimis d'eau et l'intervention d'un chasseur.

***Cartilage de tortue évoquant* Little Boy**

La toile de la tortue et du porc-épic

Les instruments de musique
Le molo et les clap-sticks

Le molo est né en Terre d'Arnhem il y a plus de 20 000 ans comme en témoignent de nombreuses peintures rupestres. On l'appelle ainsi dans le groupe linguistique, et « yidaki » chez les voisins des Rembarrnga. Il a été appelé « didgeridoo » par les Blancs, en référence aux sons émis. C'est David Bengadi Blanasi qui me raconta l'histoire de son origine.

Origine mythologique

« C'était au temps de la création, alors que les nuits étaient encore noires et froides et que Kodjock et Burlain, accompagnés de Galidjane et Wamutdjane, parcouraient le territoire. Ils s'étaient installés dans une grotte et les deux hommes, utilisant les bâtons volés par l'oiseau, mirent le feu à du bois mort qu'ils avaient rassemblé. La chaleur du feu s'éleva, réconfortant le groupe tout en éloignant les esprits malveillants. Burlain remarqua dans le feu une bûche dont le cœur était en train d'être dévoré par une famille de termites. Ne voulant pas qu'il leur arrive du mal, Burlain porta la bûche à ses lèvres et souffla dans le tronc pour les expulser. Les termites furent projetées dans le ciel nocturne et formèrent les étoiles qui scintillent dans le ciel noir, et pour la première fois, le son du molo s'éleva au cœur de la nuit, projetant des vibrations qui protégèrent les créateurs du Nayuhyungi. Les femmes surent qu'elles ne devaient pas jouer du molo, sous peine que les vibrations ne les détruisent de l'intérieur. »

Brian parcourt le bush
à la recherche d'un eucalyptus ad hoc.

Le tronc a été coupé :
on voit bien la sciure de bois, vestige du festin des insectes.

Avant de l'abattre, Brian entame le creux pour vérifier la qualité du travail des termites. Ici, c'est OK !

Brian enlève toute l'écorce, jusqu'à atteindre la partie la plus claire. L'embouchure du molo, l'endroit où le joueur pose ses lèvres, sera recouverte de cire d'abeilles noires natives et sauvages, une cire très brune et odorante.

Le molo est tout d'abord entièrement recouvert de couleur rouge, tirée de l'hématite. *(Photo Hauke Dressler)*

George en train de peindre l'extrémité de son molo, en préalable à la décoration du reste de l'instrument. *(Photo Hauke Dressler)*

Fabrication

Cet instrument est né de l'appétit des termites pour le stringybark, un eucalyptus à l'écorce fibreuse qui est dévoré de l'intérieur par ces féroces insectes[1]. Accompagnés par Bruno, nous sommes partis en forêt avec Brian (Wamut Manyta), cueillir des molos dans une forêt de stringybarks. Le savoir-faire de Brian est loin d'être au niveau de celui de Balang (George). Ce dernier savait repérer d'un coup d'œil un tronc susceptible de faire un bon instrument. Concentré, il confirmait son impression en frappant le tronc de son index. Si le son obtenu ne lui plaisait pas, il s'en détournait pour rechercher un autre arbre. Sinon, il ne lui fallait que trois coups de hache pour mettre le tronc à terre. Il évacuait la terre, la sciure et les termites en frappant fortement les extrémités au sol, puis, muni d'une pierre tranchante, il s'asseyait dans la forêt, nettoyait l'embout de l'extrémité la plus étroite et faisait résonner le nouvel instrument... Brian, quant à lui, détruisait trois arbres avant de trouver le bon. Balang était musicien, alors que pour Brian, le molo était une source de revenus.

1 - Quand le tronc est jeune et son diamètre raisonnable, on pourra en tirer un molo. S'il est plus important, on en fera un ngkorkon, une urne funéraire qui servait de sépulture aux os du défunt, un rite aujourd'hui interdit par la loi australienne.

Le jeu du molo

Il y a deux types de molos : le petit, d'une taille de l'ordre du mètre cinquante et dont le son est assez aigu, et le grand qui peut dépasser deux mètres de long et dont le son est plus grave. Avec les clap-sticks il accompagne les chants et les danses des cérémonies privées ou publiques. Lors des cérémonies, il n'était généralement pas décoré, et quand il l'était, c'était avec des traces blanches apposées avec les mains... Pour un usage personnel ou lorsqu'ils sont destinés à être vendus, les molos sont peints de motifs en relation avec le totem de l'artiste.

Il n'y a pas, chez les Aborigènes, d'occasions au cours desquelles un adolescent serait initié au jeu du molo. Les enfants, les adolescents qui entendaient leurs parents jouer du molo étaient libres de les imiter et de demander des conseils. Ce n'était qu'en prouvant leur détermination à jouer de cet instrument qu'ils pouvaient espérer être aidés.

Bengadi Laiwanga (Djoli), Bengadi Blanasi (David), Balang Gulpilil (David)

Djoli Laiwanga, David Blanasi et David Gulpilil sont trois personnalités qui m'ont marqué, et dont les vies et les carrières ont contribué à faire connaître leur culture bien au-delà des frontières de l'Australie.

Djoli fut tout à la fois un des hommes de tradition les plus importants du groupe linguistique de la Terre d'Arnhem, et un chanteur-compositeur très réputé. David Blanasi est une référence dans le monde des joueurs de didgeridoos. Il a été le premier à faire connaître le jeu du molo à travers le monde. David Gulpilil est un danseur de premier ordre, et sa carrière cinématographique en a fait le représentant emblématique des Aborigènes d'Australie. Un jour de 1997, alors que je préparais le voyage en France où j'allais emmener George, Philip et David Blanasi, je retrouvai ce dernier à Beswick. Alors que je lui demandais s'il avait un sac pour voyager, il sortit de dessous son lit ce qui pouvait ressembler à une valise et l'ouvrit. Elle contenait un livre souple en noir et blanc intitulé *Australian Aboriginal Music*[1]. La photographie de couverture montrait Djoli aux chants et clap-sticks accompagné par David au molo. Ils avaient une quarantaine d'année, l'époque où leur carrière était en train de décoller.

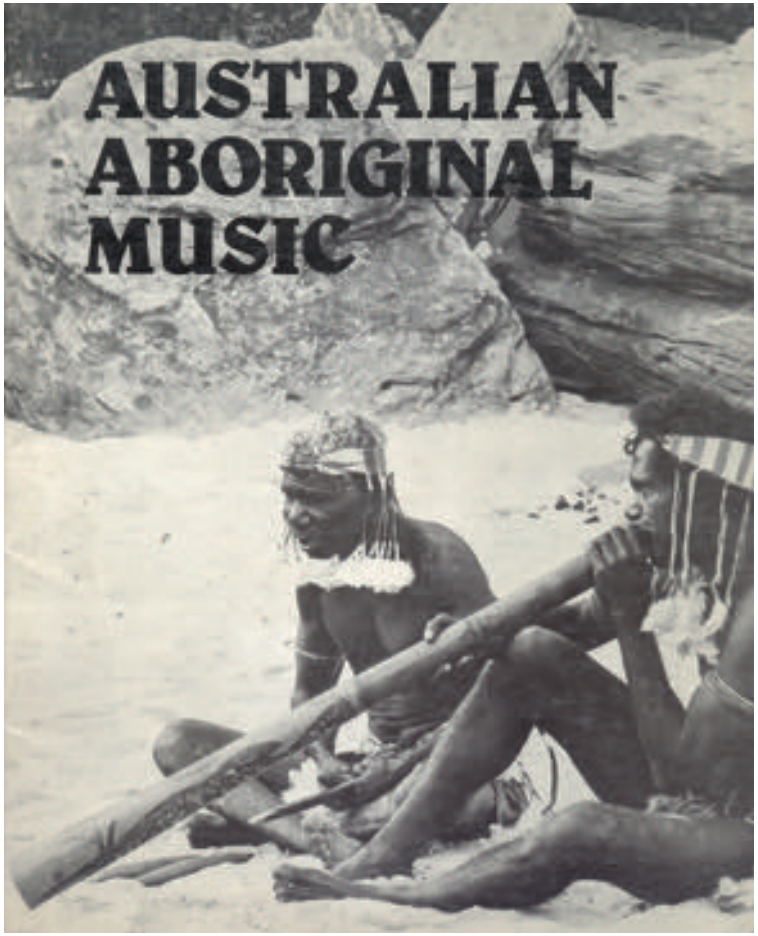
En feuilletant le livre, David Bengadi Blanasi évoqua cette époque : « Djoli est un Ngkalabon de Bamyili (connu également sous le nom de Beswick), quant à moi je suis un Maeli et j'ai trouvé une femme kamagn, une Ngkalabon également originaire de Bamyili. Avec mon frère Djoli[2], nous étions inséparables depuis la fin de notre initiation.

1 - *Australian Aboriginal Music* est un livre de 64 pages édité en 1979 par Jennifer Isaacs. La photo de couverture est signée Jennifer Steele.

2 - Djoli et David sont tous deux des Bengadi.

Page de gauche
George jouait souvent de son molo ici, au camp. *(Photo Francis Latreille)*

Même diminué par la maladie, George s'évadait quelques minutes en chantant, s'accompagnant de ses clap-sticks.



La couverture d'*Australian Aboriginal Music*, édité par Jennifer Isaacs en 1979. Djoli Laiwanga au chant et clap-sticks, David Blanasi au molo.
(Photo Jennifer Steele)

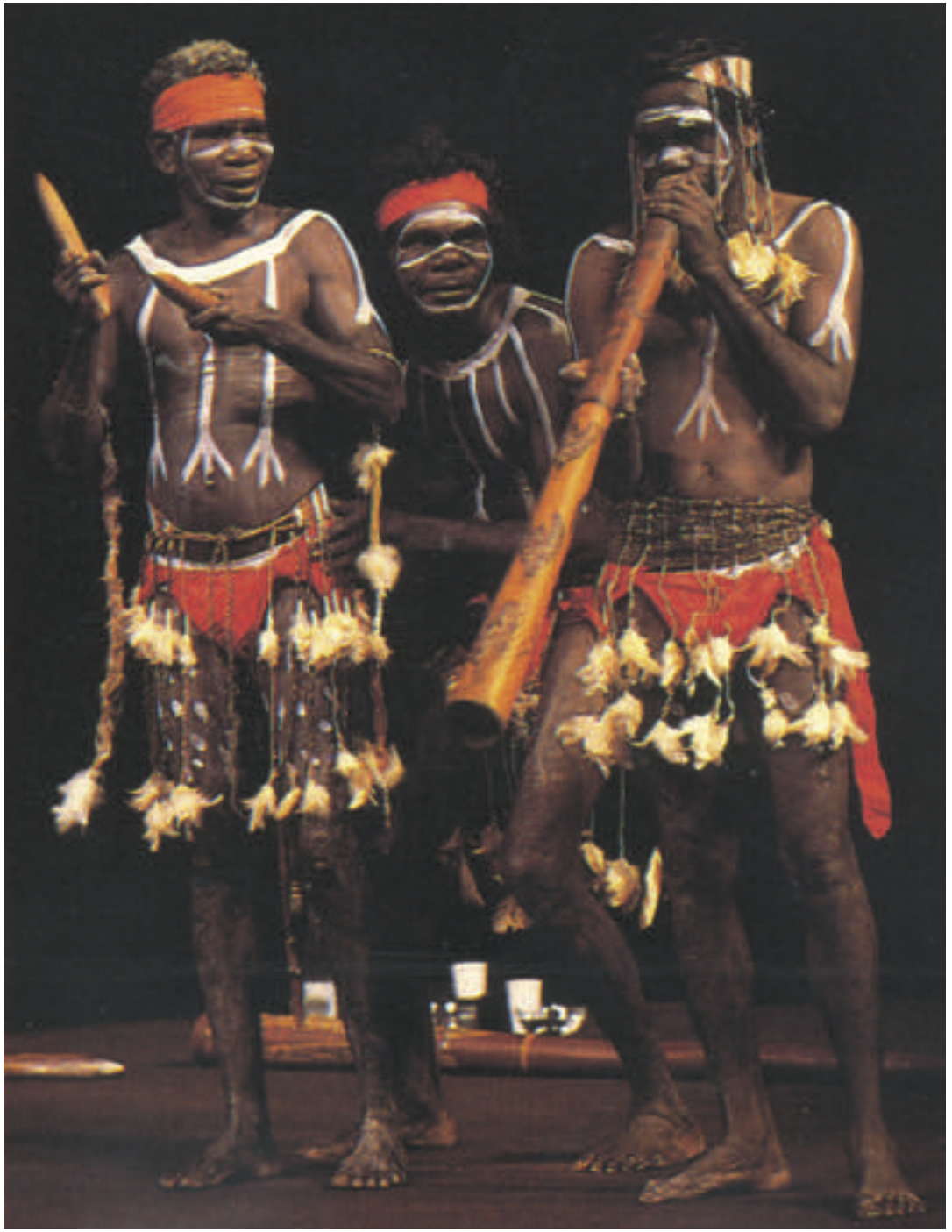
Djoli avait hérité de son père des histoires et des chants, et très jeune il était devenu une personnalité de premier plan lors des cérémonies. Moi-même, j'avais été remarqué en tant que joueur de molo, et comme chaque chanteur a besoin d'un molo man, nous sommes devenus indissociables et avons participé pendant plus de dix ans à toutes les cérémonies importantes du groupe linguistique. Lors de nos déplacements, nous avons rencontré Balang Gulpilil (David), un danseur exceptionnel. »

David Gulpilil a connu (et connaît encore) une carrière d'acteur hors du commun. Il fut remarqué à 16 ans (en 1969) pour ses talents de danseur, et le cinéaste britannique Nicolas Roeg le fit tourner dans un film qui rencontra un beau succès : *Walkabout*. Dès lors, il joua dans plus de vingt films, alternant films d'auteurs, documentaires et blockbusters. Par sa présence à l'écran, ses talents de danseur, de conteur, David Gulpilil incarne pour le plus grand nombre le visage de l'Aborigène australien.

C'est David Blanasi qui va le premier faire son apparition sur une scène internationale en 1967, en participant au Rolf Harris Show, une émission musicale de télévision très populaire en Grande-Bretagne… Le trio formé par Djoli Laiwanga, chanteur à la voix aiguë qui s'accompagne de ses clap-sticks en bois de fer, de David Blanasi, véritable virtuose du didgeridoo, et de David Gulpilil avec ses danses mythiques, va parcourir le monde et faire découvrir la musique aborigène en Europe et aux États-Unis. Un des derniers concerts publics donnés par le trio, au festival des Arts traditionnels en 1979 et organisé à la maison de la culture de Rennes, sera à l'origine d'un CD. Après que David Gulpilil fut mobilisé par ses autres occupations et que Djoli Laiwanga eut décidé de se consacrer à ses activités traditionnelles, David Blanasi fut le seul à continuer ses tournées accompagné d'autres artistes, dont Balang Jagawanga (George), ou au sein du White Cockatoo Performing Group avec Darryl Dikarrna et Tom Kelly.

En plus de ses talents d'artiste, David était connu pour fabriquer des molos présentant une très grande qualité musicale, des instruments aujourd'hui très recherchés par les connaisseurs.

Lorsque je suis arrivé dans la région en 1987, je ne mesurais pas la chance que j'avais de rencontrer et partager des moments de ma vie avec ces personnalités riches de leurs traditions et talents artistiques. Djoli était le leader du groupe linguistique, et lorsque George



Pochette du CD du concert de 1979. De gauche à droite, Djoli Laiwanga, Balang Pampkal et David Blanasi.
(Photo Alain Dugas)

Photo du livret accompagnant le CD. David Gulpilil dansant.
(Photo Alain Dugas)

prit l'initiative de me faire participer aux cérémonies, ce fut après en avoir discuté avec Djoli et avoir reçu son aval. Comme je l'écris dans mon livre, Djoli me fit partager un évènement de première importante en m'invitant à assister à la passation de son patrimoine de chants traditionnels à mon ami et frère Balang (George). J'ai croisé plusieurs fois Balang Gulpilil (David), sur les terres de Maggie à Darwin, et à l'occasion de cérémonies funéraires. Nos relations se firent sur la base d'un respect mutuel, et grâce au lien particulier que j'avais avec son frère de peau, Balang (George).

David Bengadi Blanasi était un gentleman, toujours souriant et calme. J'ai passé beaucoup de temps avec lui et nous étions très proches. Le succès de ses concerts, l'argent qu'il en tirait et qu'il partageait avec sa famille était une source permanente de soucis et de tristesse. En rentrant de notre périple en France, il me déclara que cela avait été le plus beau voyage de sa vie, un moment de partage, de compréhension et d'échange. Djoli Bengadi Laiwanga disparut en 1998. Sa disparition fut une perte immense pour le groupe linguistique et donna lieu à un deuil de six lunes. Pour les anciens, elle fut d'autant plus mal vécue qu'il ne put être enterré selon les traditions. David Blanasi, qui voyait là disparaître son ami de toujours, sombra dans la mélancolie. Il passait le plus clair de son temps sur le perron de sa maison, où j'avais l'habitude de le retrouver une fois par semaine. Je vins le voir une journée d'août 2001 et le trouvai assis sur une chaise en plastique, la tête entre les mains, en proie à de sombres pensées. Je lui proposai de venir avec moi passer quelque temps avec Balang (George) sur les terres de Moban. Il me répondit par la négative, me précisant avec un sourire inquiétant qu'il avait quelque chose d'important à faire. Ce fut la dernière fois que je le vis. Il disparut peu après, dans les circonstances relatées au chapitre « La loi du Nayuhyungi relative aux erreurs humaines ». Avec le recul, j'ai interprété cette volonté de disparaître sans laisser de traces comme un refus de se voir inhumer selon les lois australiennes, un désir de partir à la rencontre de Djoli Bengadi Laiwanga.

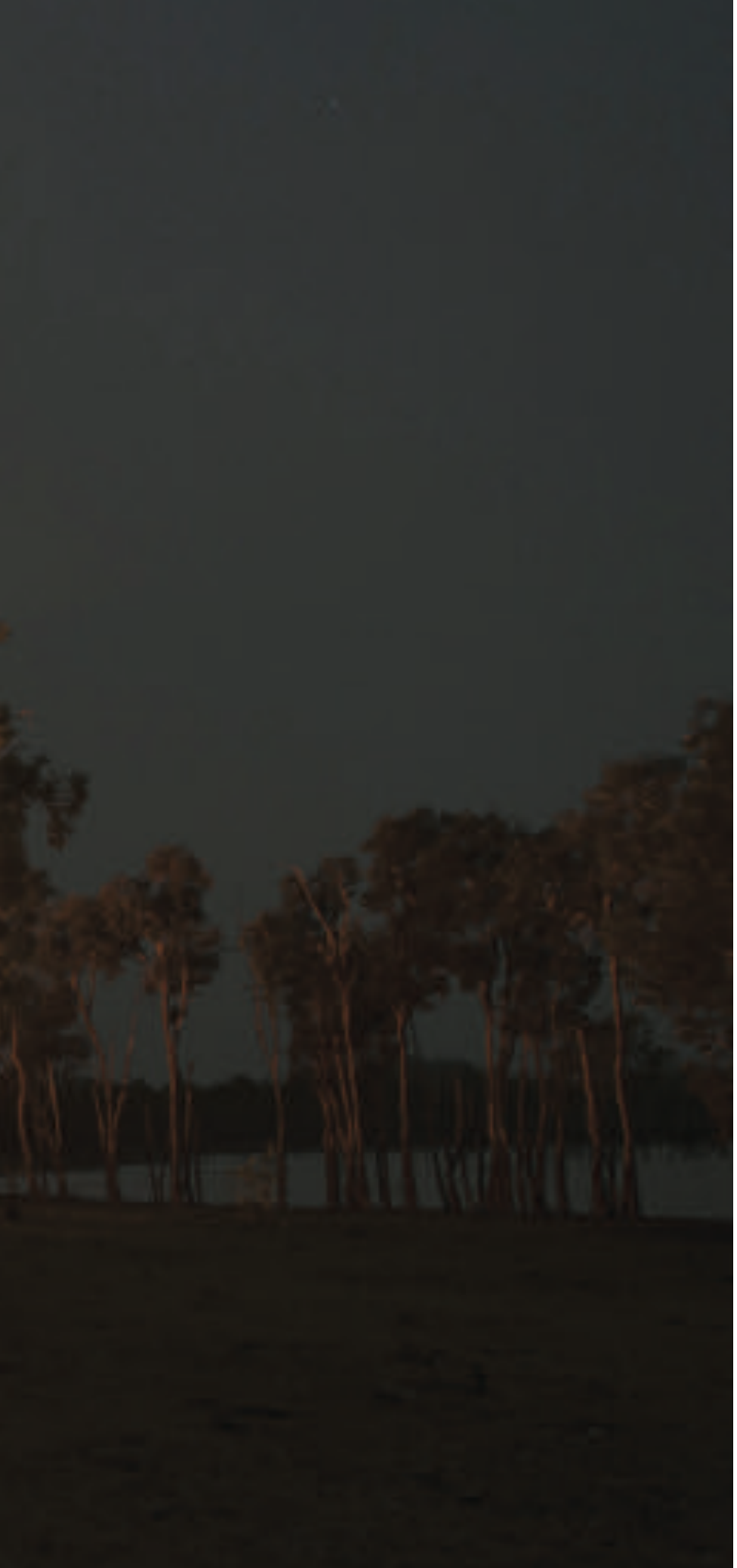
David Blanasi en train de décorer un molo qu'il a fabriqué.
(Photo Jean-Pierre David)

David Blanasi à Lodève, pendant le voyage que j'avais organisé avec George et Philip en 1997, un an avant la mort de Djoli.
(Photo Jean-Pierre David)

Le molo de cérémonie de David Blanasi

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Un matin de l'été 2007, Wamut (Junior), le fils de Balang Mildiwi (Philip), fit irruption à Bodeidei, me disant que Balang (George) voulait me voir. Je le retrouvai dans cette maison ou je m'étais rendu mille fois. Balang, affaibli et amaigri par la maladie, m'attendait allongé dans sa chambre. D'un mouvement de menton, il m'indiqua l'armoire, la caverne secrète de mon ami Balang. Je l'ouvris et, suivant ses indications muettes, me saisis d'un objet enveloppé dans un tissu. Balang me déclara d'une voix affaiblie : « Avant de disparaître, David est venu me voir. C'est pour toi. Regarde ! » Très ému, je retirai le tissu sous le regard attentif de mon ami, et découvris un molo décoré des peintures caractéristiques de David Blanasi. Je reconnus le molo utilisé par mon ami disparu lors de toutes les cérémonies, et en particulier lors de ma première participation.

Balang me dit : « Il a un son unique, le meilleur que je connaisse », après quoi il me tendit son woomera de cérémonie, m'élevant symboliquement au même rang que les anciens.



La cérémonie

Sur la place de Weemol

Ce jour-là, Weemol connaît une effervescence qui contraste avec le silence ambiant. Une grande partie des anciens de la région est là, rassemblée comme un essaim d'abeilles à l'ombre d'un grand acacia. Je connais la plupart d'entre eux : Bengali Laiwanga (Djoli), Balang Jangawanga (George), Bengali Blanasi (David), Balang Mildiwi (Philip), Kamaran Layawanga (Billy), Gala Bununjawa (Don), Narridge (Jimmy), Boulain Chapman (Jack), Narridge (Billy le chasseur), Balang Manyta (bras droit de George) Kamaran Wilikuria (Less), Kodjock de Momop (Peter un œil), Balang Pamkal. Cela faisait déjà plusieurs fois qu'ils se rassemblaient depuis le début de la saison[1]. Chaque fois, j'étais invité à m'asseoir auprès d'eux. Je savais qu'il s'agissait de réunions traditionnelles destinées à discuter d'une cérémonie à venir. Les propriétaires Yrridja de cette cérémonie s'étaient entourés d'anciens du clan Duwa pour surveiller que tout serait fait dans les règles du Nayuhyungi.

Spectateur silencieux, je scrutais leurs expressions, j'écoutais sans comprendre leurs voix qui se faisaient changeantes et vibrantes. Des femmes étaient assises un peu plus loin, sous les bambous. Il y avait Narridjane Chikipa (Maggie), Narridjane Dadley (Elisabeth),

1 - Les cérémonies se déroulent entre juillet et fin novembre, à cheval sur wurrgeng et gurrung, durant la période où la nourriture est la plus abondante et le climat le plus clément. Elles débutent et finissent sur une pleine lune.

Narridjane (June) fille de Laiwanga, Kamagn (Sandra), sœur de Betty, Kamagn (Flora), Kodjane Benet (Lily) et Narridjane Chikipa (Rona), sœur de Maggie. Les enfants, silencieux pour une fois, jouaient assis sur le sol sous la surveillance des adolescents.

George m'avait expliqué que c'était Djoli qui était propriétaire des chants, des danses et des histoires relatives aux cérémonies initiatiques destinées aux adolescents de plus de 14 ans. J'avais, quatre ans auparavant, assisté au retour de ce type de cérémonie, et je savais que leurs discussions portaient sur l'organisation de cet évènement. La dernière de ces réunions eut lieu deux mois plus tard, et c'est Djoli qui la conclut. Après avoir consulté les anciens de tout le groupe linguistique, Djoli se retourna vers moi, me fixa et me dit : « Cette cérémonie, tu y participeras. » Ce fut comme si la foudre me tombait sur la tête. Non seulement je ne m'attendais pas qu'il me fasse cette proposition, mais en plus, j'étais à cet instant-là incapable de comprendre les raisons de cette décision. Lorsque je suis arrivé en 1988, les cérémonies étaient célébrées régulièrement. Elles pouvaient rassembler plus d'une centaine d'acteurs venus de Bulman, de Weemol et des outstations alentours.

Vu de l'extérieur, tout semblait bien se passer, mais la pression exercée par le monde des Blancs faisait peser un lourd danger sur l'avenir de leur culture, ce dont les anciens avaient une conscience aiguë[1]. J'avais souvent discuté de ces sujets avec George, et je savais qu'il tenait Djoli au courant de nos conversations. Je me souviens particulièrement de George me disant en retroussant sa lèvre inférieure : « Sans les règles et sans les lois, le Nayuhyungi disparaît. » Avec le recul, j'ai compris que les deux anciens voulaient que je découvre pleinement la richesse de leurs traditions, afin que je puisse partager avec eux l'étendue de leurs craintes.

Mise en place de la cérémonie

Comme une pièce de théâtre, une cérémonie d'initiation se déroule en trois actes consécutifs, chacun d'entre eux durant le temps d'une lunaison. Elle a pour décor la forêt millénaire, et son texte est gravé dans la mémoire des anciens. Des mois avant qu'elle ne débute, les anciens auront déployé une énergie gigantesque dans sa préparation et son organisation.

Le rassemblement du premier cycle lunaire

Nous nous retrouvons près d'un plan d'eau, situé entre Weemol et Moban, sur les terres Yirridja de Narridjane Chikipa (femme de George). Je suis assis sur un sol noir au milieu de deux groupes d'anciens : les Duwa, avec leurs clap-sticks, les Yirridja, avec les joueurs de molo et les chanteurs. En face de nous, une soixantaine d'adolescents encadrés par une vingtaine d'adultes[2] sont en train de s'enduire le corps de kaolin, utilisant leurs doigts pour tracer des signes blancs sur leur peau. Pour seul vêtement, ils portent un morceau d'étoffe attaché autour de la taille. À ma gauche, un groupe de femmes aux corps ornés de lignes blanches. À leurs pieds, des jeunes filles et des garçons qui n'ont pas encore atteint l'âge d'être circoncis (vers 7 ans). Quatre feux de bois de stringybark sont allumés. Tout le monde se tait et ce silence remplit la clairière d'une émotion palpable. Un homme se lève, un Yirridja. Il prend la parole en rappelant aux adolescents les règles essentielles à respecter dans la forêt. Il s'adresse ensuite aux femmes qui vont être séparées de leurs enfants pour de longues semaines. Après qu'il s'est tu, un son aigu déchire l'espace en provenance de la forêt. En réponse, les femmes font rouler leur langue contre leur palais, renvoyant un son tout aussi strident. Elles se frappent la poitrine et claquent dans leurs mains, en remuant la tête de gauche à droite. Les enfants sont surpris et apeurés. Certains cherchent à trouver du réconfort dans le groupe, alors que d'autres regardent du côté de leurs parents, qui les rassurent de quelques signes de la main. Les cris en provenance de la forêt s'amplifient en force et en nombre. Maintenant, c'est le chant des Yirridja qui vient renforcer celui des femmes, rejoint par le son du molo et le claquement des bâtons de fer. Balang arrête un instant de jouer de ses clap sticks. Il pose sa main sur mon genou et me souffle : « Les jeunes vont bientôt être prêts, la forêt va les conduire jusqu'à leur site d'initiation. »

1 - Nous ne reviendrons pas ici en détail sur l'énumération de ces dangers : alcool, tentatives d'assimilation, déplacement des populations, oisiveté, télévision, etc.

2 - Âgés d'environ 25 ans, ces jeunes hommes, déjà initiés, avaient été choisis par les anciens pour les assister.

Plan de la cérémonie :

1 - Lieu de parking,
au bout de la piste de Moban

2 - Lieu où débute la cérémonie.
Les jeunes rassemblés près du trou d'eau disparaissent. Un chemin mène directement à l'arène.

3 - Arène.
Elle n'est franchie qu'une fois par les futurs initiés, et c'est le point de passage entre le lieu de cérémonie et l'extérieur pour les anciens.

4 - Endroit où l'on cuisine

5 - Lieu où les femmes résident les 15 premiers jours, et d'où elles accompagnent leurs enfants par des youyous.

6 - Premiers abris des futur initiés

7 - Place de cérémonie et lieu d'enseignement du Nayuhyungi

8 - Abris des anciens

9 - Abris finaux pour les jeunes, avec accès direct au site final de cérémonie

10 - Clairière aux deux poteaux

11 - Place de la douche de sang animal

12 - Lieu où se termine la cérémonie.
Marche des femmes vers les enfants (qui sont devenus des hommes).

J'ai le souffle coupé. Je suis saisi par la succession de tous ces évènements. Tout est nouveau, les cris, les chants, tous ces sons qui envahissent mes sens et imprègnent ma mémoire. Balang me lance un regard conquérant. Le message est clair, il a décidé d'ouvrir pour moi le pan le plus profond de son monde, et il a de la suite dans les idées ! Le silence revient subitement. La petite clairière bordée de pandanus est éclairée par la lumière du soleil couchant que filtrent de grands paperbarks. Le calme n'est que de courte durée. Il est brisé par les femmes, qui se mettent à pousser des cris, bientôt imitées par les adolescents qui suivent les directives des adultes qui sont auprès d'eux. Puis, c'est toute la forêt qui donne l'impression de hurler. L'air est saturé de sons sifflants, de chants et de musiques formant un chaos sonore qui donne curieusement la sensation d'être sous contrôle.

En un éclair, des dizaines d'ombres surgissent de nulle part, leurs visages sont masqués par des plumes, leurs corps sont peints en blanc. Ils entourent les adolescents. Ils dansent en gesticulant et en hurlant, soulevant une poussière noirâtre qui retombe sur les enfants prostrés et forme un nuage qui atténue la lumière ambiante. Le concert des femmes se fait de plus en plus fort. À leur manière, elles soutiennent leurs enfants en leur disant : « Nous sommes là ! Nous sommes là ! » C'est alors que les ombres absorbent les adolescents. Tout s'est déroulé en un instant, ne laissant pour seules traces que des sons qui s'éloignent. Le groupe des femmes chante encore, et je lis sur leurs visages les sentiments de fierté et de force qu'elles éprouvent à voir leurs enfants partir à la rencontre du Nayuhyungi. Les anciens se rassemblent le long du trou d'eau autour des feux de bois.

Balang se lève et m'installe auprès de Narridge, Kamaran et Boulane. J'imite leurs mouvements en prenant une brindille incandescente que je fais pivoter dans mes doigts, et que je jette le plus loin possible en direction de la forêt. Le soleil se couche, laissant la place à la première pleine lune de ce mois d'août. Alors que le silence est retombé sur la forêt, deux voix retentissent, tellement fortes qu'elles en sont insupportables. Elles proviennent de deux hommes, deux Yirridja qui se font face. Puis à nouveau le silence, dans la pénombre de la première lune naissante.

Un lac de la région de Weemol qui fut un site de cérémonie important

Billy le chasseur jouant lors d'une cérémonie
(Photo François Giner)

La marche vers le lieu de la cérémonie

Voilà deux nuits que le groupe de jeunes a été englouti par la forêt. J'arrête mon 4x4 au bord de la piste de Moban, le soleil est déjà bas sur l'horizon, il fera nuit dans deux heures. Je suis accompagné par mes amis Philip, Don et Billy. C'est Philip qui prend la tête de notre petit groupe, Don et Billy ferment la marche. En file aborigène[1], nous empruntons une trace de buffle et le lit d'un ruisseau qui serpente entre les arbres. Nous marchons en silence sur la piste sablonneuse qui garde la trace de nombreuses empreintes de pas. Je connais bien l'endroit, mais je n'arrive pas à imaginer qu'un lieu de cérémonie puisse se trouver quelque part par là. J'aperçois des traces de véhicule que je montre à Don. Il me dit que ce sont celles du vieux Toyota de Balang, utilisé pour transporter de la nourriture. Au bout d'une demi-heure de marche, Billy s'arrête et lance un appel.

Quelques instants plus tard, un cri lui répond dans le lointain, et je vois un sourire apparaître sur tous les visages : nous pouvons poursuivre, la voie est libre de tout mauvais esprit, signe que la cérémonie se passe bien et qu'aucune règle n'a été enfreinte. Nous marchons encore quinze minutes avant qu'un nouveau cri, beaucoup plus proche, ne retentisse. J'entends mes compagnons murmurer des phrases courtes et ondoyantes, comme des psaumes secrets qui ouvriraient le passage.

Sortis de nulle-part, six jeunes adultes nous entourent. Ils sont couverts de blanc avec quelques traces de rouge, et portent un woomera passé dans leur ceinture de put-put. Je les connais tous, sauf un qui me regarde avec insistance. Il s'approche de moi, pose sa main sur mon épaule et me demande : « C'est toi, Balang ? » Comme je lui réponds par l'affirmative, il enchaîne : « Je suis aussi Balang, le petit-fils de George. » Balang prend la tête du groupe, et nous reprenons notre route tous ensemble, mes amis bavardant doucement avec le reste de la troupe.

1 - Et pourquoi pas ?

L'heure a tourné, le soleil bas dans le ciel illumine les troncs orangés des gum salmon trees. Les kookaburras[2] saluent la fin de la journée de leur ricanement si particulier, repris par un chœur de kakatoès. Quelques wallabies curieux nous regardent nous enfoncer dans la forêt, et nous croisons à distance des buffles en route vers le point d'eau. À un moment, Balang pousse un cri auquel d'autres répondent, notre arrivée a été annoncée. Au croisement de la piste, nous rencontrons un groupe d'Aborigènes qui m'est complètement inconnu, alors que de leur côté ils savent qui je suis. Plus tard, j'apprendrai que ce sont des danseurs duwa et yirridja de la famille de Philip. Nous continuons notre chemin alors qu'ils prennent une autre piste. Le paysage change, la végétation du bush laisse place à une grande étendue de terre à l'ombre de grands arbres. Bientôt, je distingue plusieurs abris faits de branchages et de feuillages, ainsi qu'un coin cuisine où brûlent plusieurs feux de bois. Certains sont surmontés de tripodes en fer qui permettent de suspendre des récipients métalliques utilisés pour cuire la nourriture, le damper[3], ou faire bouillir de l'eau[4]. Je comprends que nous sommes arrivés à proximité de l'entrée du site. Mes amis me quittent et je me retrouve dans un abri à demi ouvert, envahi par des mouches attirées par une odeur persistante de nourriture. Je découvre la chasse de la journée : du kangourou et du varan, et accessoirement quelques boîtes de conserve. Je tourne le dos à cette cantine improvisée et regarde autour de moi. La nuit tombe, la forêt est pleine de murmures et de mouvements.

Balang, le petit-fils de George, se plante devant moi pour me dire : « Bientôt, tu vas voir ton frère Balang ! » Il disparaît aussi vite qu'il est arrivé, sans que j'aie eu le temps de lui poser des questions. De toute manière, je sais que je n'aurais pas eu de réponse. La seule manière d'en avoir est d'être observateur et patient. Un jour, les choses se mettent en place, il y a un déclic et il devient possible de poser une question pour confirmer ce qu'on a déjà compris.

Burlain (Jack) s'assoit à mon côté, un grand sourire sur le visage. Jack est un gentleman, toujours prêt à rendre service. Durant la construction du camp, il a toujours été présent, surtout le mois où il m'a aidé à transporter chaque jour une tonne de pierres plates entre une carrière naturelle située à quatre-vingts kilomètres et mon camp. Comme avec tous les autres anciens qui me sont proches, nous avons construit notre Nayuhyungi fait d'aventures communes et de souvenirs partagés. Il se lève, me regarde : *Didje !* (« We go ! ») Notre petit groupe se met en route, deux hommes que je ne connais pas ouvrent la marche sur une piste étroite, mais bien tracée. L'homme de tête lance par moments un cri mystérieux.

2 - Sorte de martin-chasseur géant dont le chant ressemble à un rire rauque très caractéristique. Au camp, il faisait office de réveille-matin en chantant pour saluer le lever du soleil.

3 - Le damper c'est le pain du bush, un mélange de farine et de levure que l'on dilue avec un peu d'eau, et que l'on cuit dans un pot en fonte enfoui sous la braise, lorsque ce n'est pas directement sur le feu.

4 - En Australie, le récipient utilisé pour faire bouillir de l'eau est très populaire, on l'appelle le billy.

Le passage

Après trente minutes de marche, la piste s'élargit et débouche sur une petite clairière. On ne peut passer sans traverser un cercle d'environ 5 mètres de diamètre sur 50 centimètres de profondeur, creusé dans un sol de sable dur. Le centre est occupé par un cylindre de sable de 1 mètre de diamètre et de 50 centimètres de haut, qui fait

Le billy, compagnon indispensable de toutes les cuisines du bush

ressembler l'ensemble à une petite arène. De petits feux sont disposés tout autour, éclairant l'intérieur de la bande périphérique. Celle-ci est entièrement sculptée. On y trouve un ensemble d'animaux et d'éléments qui font partie du Nayuhyungi : des reptiles, des wallabies, des formes ondulantes symbolisant l'eau et le vent. Jack et les autres Aborigènes qui m'accompagnent traversent le cercle en murmurant des phrases. En sortant du rond, ils vont cracher sur le sol avant d'être eux-mêmes aspergés d'eau et de poursuivre leur chemin.

Mon ami Balang surgit devant moi. Il est vêtu d'une ceinture de putput où il a attaché son woomera, son corps et son visage sont ornés de kaolin, et une branchette d'eucalyptus est accrochée à son bras droit. Ses yeux brillent dans la nuit, son visage est serein. Il prend son woomera et l'utilise pour me guider. Il me fait entrer dans le cercle et en faire le tour. Des chants s'élèvent. Balang utilise la branchette d'eucalyptus pour me fouetter le corps. Il absorbe de l'eau dans sa bouche qu'il recrache sur moi avant de me blanchir avec du kaolin. Après plusieurs tours, Balang me fait sortir de la petite arène. Je comprends que je viens de naître, et que mon corps et mon esprit sont maintenant prêts à entrer dans le monde du Nayuhyungi. Le cercle est un lieu de passage. C'est une porte qui permet d'aller du présent vers le passé, et de revenir.

Mes yeux enregistrent tous les détails, mon cerveau est en ébullition. Je mets en relation l'instant présent avec toutes les histoires que Balang m'a racontées, et je réalise que mon ami me prépare depuis longtemps à ces évènements.

Premier contact sur le site cérémoniel

Voilà que Balang est devenu mon initiateur. Je vois qu'il est heureux de ressentir la confiance que je lui porte, et de mon côté je réalise à quel point je suis privilégié. Balang m'indique que nous devons partir. La lune est levée et sa lumière argentée éclaire les différentes pistes qui partent de l'arène. D'un côté, j'entends des chuchotements et j'aperçois des petits feux qui scintillent. Balang part dans la direction opposée, et après une courte marche, me conduit jusqu'à un abri de branchages où je retrouve les anciens : Djoli, David, Jimmy, Don, Kamaran, Kodjock et Peter. Ils me saluent d'un signe de tête et repartent dans leurs discussions. Balang m'offre un mug de thé, me montre une place où dormir sur le sol et va rejoindre les autres.

Je m'allonge. Le temps passe sans que je puisse en apprécier la durée. Le temps n'a plus d'importance. À un moment, les anciens se lèvent et disparaissent, laissant Jack qui se couche à proximité. Je reste éveillé, mes sens en alerte. Je perçois tout ce qui se passe alentour : les bruits de la forêt, le glissement des pieds sur le sable, le murmure de lointains chuchotements. Un vent léger fait vibrer le toit en feuillages et caresse mon visage, mes pensées s'envolent et je finis par m'endormir. Au petit jour, les anciens sont là. Jack a mis le billy plein d'eau à chauffer. Il me propose du thé. En mon for intérieur, je me dis que j'aurais préféré du café.

Balang vient s'assoir à côté de moi pour me parler en aparté. « Tu as passé la première étape, tu peux partir et revenir tout seul, tu connais le chemin et tu sais où crier. » Je le regarde sans rien dire, j'attends qu'il continue de parler. « Djoli et certains anciens vont être très occupés avec les jeunes, car c'est leur rituel. Moi, je suis un peu plus libre. La journée, les jeunes se reposent pour être prêts pour la nuit. » Je continue à le regarder sans parler. « Ce soir, il y aura trop de gens qui palabreront de problèmes familiaux en rapport avec l'initiation. Reviens demain soir ! » Balang me trace sur le sable un plan avec des ronds et des pistes, où je reconnais les endroits par lesquels nous sommes passés. Il me demande de le mémoriser, puis me raccompagne à la petite arène.

Je la traverse dans l'autre sens. Au passage, les gardiens du lieu m'aspergent le dos d'un mélange d'eau et de feuilles d'eucalyptus. Jack m'attend. Il va me raccompagner au camp. Nous empruntons un sentier différent que celui que nous avions pris à l'aller, et deux heures de marche plus tard, nous rejoignons mon Toyota et repartons pour Bodeidei. Au camp, presque tout est rangé en prévision de la saison des pluies. J'allume le générateur, mets le frigo en route, dépose mes gourdes d'eau, et nous partons chasser notre dîner. Une heure plus tard et une belle outarde dans la gibecière, nous sommes de retour pour un succulent dîner à la belle étoile.

Ma deuxième visite sur le site

J'ai laissé Jack à Weemol, il doit se rendre à Beswick pour des raisons familiales. Le village est calme. Je m'arrête à la maison de Narridjane, elle est vide… De retour au camp, je prépare un peu d'équipement. J'ai décidé de repartir en fin d'après-midi. Je me sens apaisé, vraiment bien.

Deux heures avant le coucher du soleil, je retrouve l'endroit où j'avais précédemment laissé mon Toyota, et je le stationne sous les branches d'un grand arbre. Équipé de mon sac à dos et de ma réserve d'eau, je prends la piste qui mène à la cuisine du bush. J'ai toujours adoré marcher seul en forêt. Cela me donne la sensation de faire partie de ce qui m'entoure, d'avoir ma place dans cet environnement plein de vie. Alors que j'arrive au premier endroit où je sais devoir m'annoncer, je tombe sur Kodjock (Richard Chapman), qui m'attend assis, adossé à un arbre de fer. Richard est le fils de mon vieil ami Jack de Weemol. Nous sommes contents de nous revoir. Nous avons passé plusieurs mois ensemble pendant la construction du camp. Il m'a aidé à creuser les fondations, une bonne centaine de trous de 90 cm de profondeur et de 20 cm de diamètre, creusés dans la roche avec une barre à mine… Cela ne s'oublie pas !

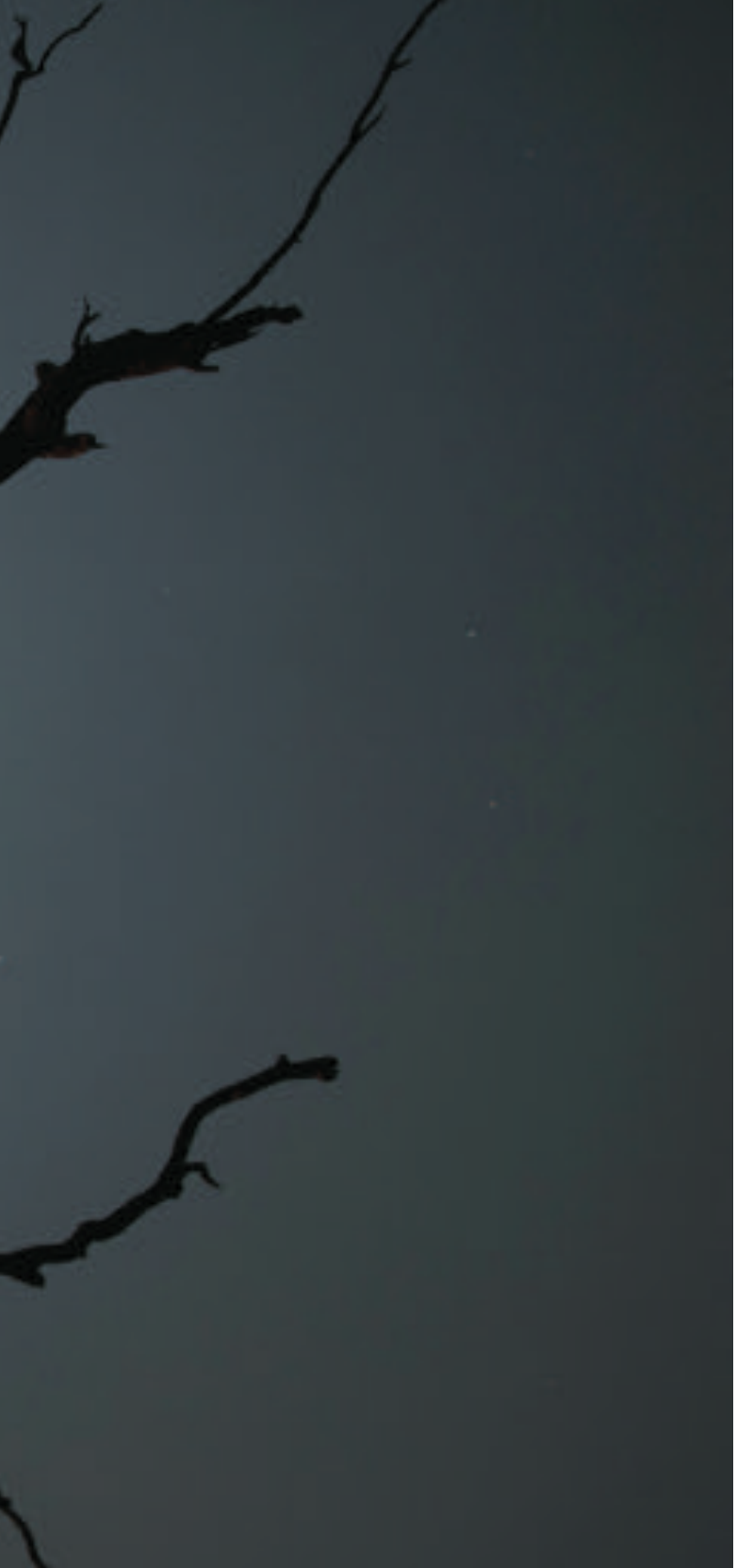
« Le vieux Balang m'a envoyé, il savait que tu arriverais à ce moment-là. » Richard est un vrai bavard, et il passe son temps à plaisanter, mais après avoir pris la tête de la marche, il ne plus dit un mot, sauf pour s'annoncer par un cri, au moment d'arriver à la grande clairière qui sert de cantine… Un cri nous répond, et nous débouchons sur une grande place ombragée où se tiennent plusieurs hommes. L'odeur du damper en train de cuire parfume l'air. Nous continuons notre marche, ponctuée de cris de loin en loin. Un dernier échange de cris, la voie est ouverte et nous arrivons à l'arène où je dépose mon sac. Un petit groupe s'y trouve, branche d'eucalyptus et petit récipient d'eau à la main. Nous traversons l'arène : crachat, aspersion d'eau et gentil fouettage.

Nous rejoignons l'abri des anciens, qui sont en plein palabre. Richard disparaît, mission accomplie. La nuit tombe, George me rejoint alors que les anciens s'en vont, le corps barbouillé de blanc. Suivant ses instructions je me mets torse nu, en short et pieds nus, et j'enduis

Un ancien enduit de terre et de limonite *(Photo François Giner)*

mes épaules de kaolin mélangé avec de l'eau. De son côté, Balang se barbouille de blanc. Quand nous sommes prêts, George me demande de le suivre et nous nous enfonçons dans la forêt, empruntant une piste que la lune éclaire. Plus nous avançons, et plus nous entendons des bruits de voix. Nous arrivons à proximité d'un grand abri de feuillages, le premier shelter des gamins, sous lequel des formes blanches sont blotties les unes contre les autres. Je reconnais la voix de Wamut (Adrien, le fils de Philip), qui dit : « C'est Balang. » Puis le silence.

Je suis tous les mouvements de Balang : il s'assoit au sol, et je fais de même. Les anciens sont enduits d'hématite et de limonite sur tout le corps, et font face au groupe d'adolescents en cours d'initiation. Les voix de Djoli, puis de Jimmy se font entendre. À tour de rôle, les anciens prononcent une phrase qu'ils font répéter par les jeunes. Ensuite, il y a le son du molo, puis à nouveau une phrase, puis les clap-sticks. Ce travail se répète inlassablement, un effort gigantesque déployé par les anciens qui se poursuit jusqu'à 4 heures du matin, après quoi Balang, les anciens et moi retournons à notre abri. De l'eau chaude dans le billy, thé pour eux, café pour moi. Djoli me regarde et toussote. Jimmy lui dit : « Tu perds déjà ta voix. » Éclats de rire ! Il y a de quoi perdre sa voix, après quelques lunes comme ce soir. Sur ce, je me retire et m'allonge sur mon écorce de paperbark.



Pleine lune au milieu du bush

Le deuxième cycle lunaire

Dans la forêt, les journées ont succédé aux nuits, et pour les jeunes, c'est le début de la deuxième lunaison. Physiquement, ils ont changé de manière spectaculaire. Leurs cheveux et barbes (pour certains) ont poussé, leurs silhouettes se sont affinées et leurs jambes semblent plus longues. Quelque chose dans leur attitude témoigne d'une maturité nouvelle.

Ce soir de pleine lune, c'est l'entrée dans le Nayuhyungi. Depuis deux heures de l'après-midi, les anciens enduisent le haut du corps et le haut des bras de certains jeunes de cire et de miel d'abeille pour y coller minutieusement une multitude de duvets de perroquets, formant comme un boléro aux teintes arc-en-ciel. Le reste du corps est barbouillé de blanc, de jaune et de rouge, le front est ceint d'un bandeau de feuilles d'eucalyptus. Assis têtes baissées les uns à côté des autres, les adolescents me font penser à un nid d'oiseaux tropicaux. Les autres sont enduits de miel et portent sur le torse des dessins en forme de losanges et des lignes pointillées le long des bras et des jambes. Les pigments minéraux déposés sur le miel rendent les dessins huileux et lumineux. Ils portent des bracelets de feuilles d'eucalyptus autour des bras.

Il fait encore jour, lorsqu'un cri retentit dans la forêt, un cri que je reconnais comme celui des femmes. À ce signal, les jeunes se lèvent. Le torse légèrement courbé, ils marchent en tapant des pieds et en chantant. C'est Djoli et Jimmy qui sont à la tête du cortège, aidés par quelques jeunes assistants. Les autres anciens suivent, adoptant également un pas cadencé, quant à moi, je ferme la marche. Le cortège bigarré emprunte un chemin que je ne connais pas. De temps en temps, Djoli et Jimmy poussent des cris rauques qui sont repris par l'ensemble des jeunes. Leur danse soulève un nuage de poussière jaune qui recouvre la colonne de marcheurs.

Alors qu'elles sont toujours invisibles, le youyou perçant des femmes retentit. La cohorte s'arrête, les anciens lancent un cri, les jeunes répondent et dansent sur place. Tout devient silencieux et immobile.

1 - Voir, dans le chapitre « Nayuhyungi », le rôle de la femme.

Comme la nuit tombe doucement, j'ai l'impression de ne plus exister en tant que tel, de me fondre dans le nuage de poussière. Djoli et Jimmy disparaissent dans la forêt pendant une dizaine de minutes. La sueur ruisselle sur nos corps. À leur retour, ils relancent la progression et la danse, imprimant un rythme rapide qui fait monter la poussière. Nous débouchons sur une petite clairière où sont plantés deux poteaux de bois sculpté, ornés de peintures minérales, plus ce que je devine être du sang d'animaux. Ces deux poteaux de cérémonie, l'un duwa, l'autre yirridja, comme je l'apprendrais plus tard, sont entourés d'un sillon profond et rond tracé dans le sable. Djoli et Jimmy se placent sur le cercle et se mettent à chanter. Un groupe de femmes surgit de la forêt et rejoint les hommes. Le groupe se met en mouvement, guidé par les anciens. Les femmes dansent le buste penché en avant, creusant le sillon sablonneux avec leurs pieds, faisant aller leurs bras d'avant en arrière. Après avoir fait plusieurs tours, elles ressortent du cercle en dansant, la tête toujours baissée. Tournés vers les adolescents, Djoli et Jimmy tapent dans leurs mains, martèlent le sol avec leurs pieds, et leur envoient des mots, des sons auxquels les jeunes répondent avec une force à s'arracher les poumons.

C'est au tour des jeunes de rejoindre le cercle et d'entamer le parcours en suivant les indications des anciens. Ils dansent en suivant le sillon, frôlent les deux poteaux symboliques et dégagent le plus de poussière possible. Le groupe des femmes assiste à la scène, le regard tourné vers le sol. À un signal, le groupe change le sens de rotation, comme pour revenir en arrière et effacer les traces. Les femmes dansent, les hommes chantent, le nuage de poussière s'élève autour du groupe. Silence ! Tous les jeunes se mettent à genoux, tête baissée. Peu après, les chants reprennent, mais cette fois-ci, ce sont les jeunes qui maîtrisent le tempo. La pénombre recouvre la forêt, la lune va bientôt se lever, les femmes ont disparu comme elles étaient venues.

Djoli, Jimmy et Pamkal sont nos guides sur le chemin du retour. Les danses et les chants se succéderont sans s'arrêter jusqu'au bout de la nuit. Alors que l'aube pointe, nous retrouvons notre abri. Les anciens s'allongent près des feux en position fœtale. Ils ont tout donné, et sont épuisés. Une étoffe sur la tête, ils s'endorment instantanément. Balang reste éveillé. Il m'explique la signification des deux poteaux plantés au centre du cercle de danse des femmes. Un des poteaux symbolise la vie, l'endroit où la femme (enceinte) l'a ressentie dans son ventre[1]. Seuls la mère, le fils et son frère de peau connaîtront son emplacement sur les terres, un endroit secret particulièrement important pour chaque Aborigène. C'est ce rôle de la femme qui explique leur présence aujourd'hui et leur participation (discrète) à cette cérémonie, laquelle s'est déroulée à l'écart du site sacré que je connaîtrais un peu plus tard. Puis il ajoute que l'autre pôle ne doit pas être nommé. Il est associé aux morts différentes qui guettent les initiés, selon qu'ils respectent ou non les lois. Il est en relation avec la cérémonie du Ngkorkon qui marque la fin du chemin.

Le troisième cycle lunaire

Voilà deux lunaisons que les jeunes sont dans la forêt. Leurs traits se sont creusés, affirmés, leurs cheveux bouclent, les barbes poussent et leurs corps portent en permanence des traces de pigmentation minérale et de cire d'abeille. Les jeunes sont assis, alignés les uns à côté des autres, ils sont très concentrés car ils connaissent l'importance de la cérémonie qui s'annonce. Cent cinquante hommes entre 30 et 50 ans sont venus des quatre coins des terres du groupe linguistique. Parmi tous ceux-là, qui me sont inconnus pour la plupart, il y a David Gulpilil, le frère de peau de George, dont je ferais la connaissance par la suite. Jimmy est enroué, Djoli en pleine forme, Peter (Kodjock) est un peu fatigué. Billy et Jack sont toujours aussi joyeux, David (Blanasi) est prêt à jouer du molo, quant à George et Philip, ils sont tout aussi disposés à utiliser leurs clap-sticks.

Quant à moi, je suis assis dans le groupe des 25 ans et plus, et nous ressemblons à des fantômes avec notre barbouillage blanc. Le silence est rompu par Djoli, qui lance les chants, le molo et les bâtons de fer. Il sera bientôt relayé par un de ses fils, Narridj, qui a revêtu un habit d'aigle. Le youyou des femmes retentit au loin alors que les jeunes dansent en relevant leurs genoux jusqu'à la poitrine.

Djoli pousse un hurlement qui fige toute activité. Les jeunes se regroupent, s'alignent et entament une série de mouvements érotiques. Leurs ceintures de put-put cachent un branchage qui met leur sexe en valeur. Les anciens lancent des chants que les jeunes reprennent d'une voix rauque et basse en se balançant d'avant en

Des adultes du groupe linguistique lors d'une cérémonie d'initiation
(Photo François Giner)

arrière. L'ambiance est électrique, l'assistance toute entière participe. Des centaines de voix chantent au rythme de centaines de paumes de mains qui frappent alternativement les torses, puis les cuisses. La scène, baignée par la lueur des feux de bois, est envahie d'une poussière qui monte au niveau des cuisses. Un nouveau cri de Djoli fige l'assemblée. Les jeunes se regroupent pour s'asseoir en arc de cercle, le visage baissé, les mains au niveau des oreilles.

Je retrouve George des heures plus tard. En coulant sur son visage, le kaolin souligne ses rides et creuse ses yeux au fond de leurs arcades massives. Il me confirme ce que j'avais déjà compris : cette cérémonie marque le passage de l'adolescence à une maturité sexuelle d'adulte. Les jeunes savent qu'ils sont maintenant des hommes et connaissent les lois attenantes. « Écoute et regarde », conclut-il… Les feux de bois se sont éteints, et c'est la pleine lune qui éclaire la scène, faisant s'allonger les ombres sur le banc de sable. David s'est assis avec son molo, Djoli et Jimmy à ses côtés. Jimmy s'adresse aux jeunes, dont les têtes se baissent encore un peu plus. Djoli entame de nouveaux chants, accompagné par Jimmy et David au molo.

Une ombre gigantesque annonce l'arrivée de Narridj, l'autre fils de Djoli. On le surnomme le « gorille » à cause de son impressionnante corpulence, fait rare chez les Aborigènes. Il est vêtu d'une ceinture de put-put d'où partent des cordelettes avec des embouts de plumes

Narridj fait tournoyer l'hélice de bois vibrante et sifflante.

blanches de kakatoès fixés avec de la cire d'abeille. Il porte un brassard et un tour de tête garni de plumes très colorées. Sur son buste enduit de miel, des losanges colorés ont été dessinés à la perfection. Son visage est tout blanc, les bras et les jambes sont ornés de grandes lignes entrelacées rouges et jaunes. Il tient au bout d'une cordelette en put-put une sorte de morceau de bois aplati et vrillé, un peu comme une hélice. Il avance fièrement, la tête haute, et semble sortir des cavernes profondes du Nayuhyungi. Nos yeux se croisent, et je peux y lire : « Regarde ! »

Les jeunes lui tournent le dos, leurs têtes se font le plus basses possible. Légèrement arqué, Narridj commence à faire tourner le morceau de bois de fer autour de son corps, le tenant à bout de bras au bout d'une cordelette de trois mètres. La vitesse de rotation augmente et devient considérable au bout de la cordelette. Je sens qu'il faut toute la force du colosse pour maintenir l'objet et le faire tourner aussi rapidement. L'hélice siffle et vibre, émettant des vagues assourdissantes d'ondes sonores dont les fréquences varient selon qu'elle s'approche de nous ou s'en éloigne.

Surgi de nulle-part, Balang vient s'asseoir à côté de moi. Alors que Narridj, infatigable, continue de faire vibrer l'hélice de bois, les voix très aiguës de Djoli et Jimmy reprennent leurs chants, rejoints par les tonalités graves du molo, les claquements de mains et le son des clap-sticks qui résonnent comme s'ils étaient faits d'acier. Ces images se gravent dans ma tête et dans mon corps : la masse de Narridj qui contrôle l'objet en le faisant voler tantôt haut, tantôt bas, les enfants barbouillés de blanc accroupis les uns à côté des autres qui hochent leurs têtes en cadence, les maîtres de cérémonies, Djoli, Jimmy et David, ces magiciens qui ont construit une passerelle entre leur univers et le mien.

Un cri intime le silence. En un éclair, les jeunes se regroupent et forment un cercle. La masse des adultes avance, les entoure en formant un cercle extérieur. Ils ménagent un passage par lequel Djoli, Jimmy, Peter, George et Pamkal s'introduisent. Une main me prend sous l'épaule et m'oblige à me lever, c'est Don… Il me conduit à l'entrée du cercle où je suis rejoint par Narridj, qui porte l'hélice de bois enveloppée dans du paperback. Sous les chants et les piétinements, nous entrons dans le cercle et rejoignons les anciens.

Balang vient se blottir contre moi. Le cercle qui nous entoure nous presse et nous étouffe. Au bout d'un temps, l'étau se desserre enfin, me permettant de mieux respirer. Narridj pousse le cri des Yirridja, repris par tous les membres de son clan. La clameur est si forte que mes tympans se mettent à siffler. Puis Narridj élève vers la lune le précieux objet enveloppé dans l'écorce d'eucalyptus. Les chants résonnent, graves et gutturaux, les jeunes martèlent le sol à une cadence infernale, dégageant un nuage de poussière, Narridj pousse ses cris, Balang danse, et moi je suis au cœur de tout ce déchaînement.

Un cri, et tout s'arrête ! Il y a des mouvements dans le groupe que j'ai du mal à distinguer à cause de la poussière environnante. Puis des mains me font toucher l'enveloppe mince de paperback, m'invitant à palper l'hélice. Je comprends que les non-initiés n'ont pas le droit de voir l'objet, seulement de le toucher, et qu'en me faisant participer, Balang travaille à mon initiation. Je commence à rêver, à imaginer aller plus loin dans ce partage, construire avec lui des passerelles entre nos monde, puis des ponts. Un grand cri, repris par l'assemblée, marque la fin de la cérémonie. Le cercle s'élargit et le groupe commence à se disperser. Les anciens me font signe de les suivre et s'assoient à proximité. Je regarde les jeunes émerger du nuage de poussière, et je souris : ils ont tout donné, et ressemblent à des zombies… Le jour va bientôt se lever. Nous rejoignons notre abri, les anciens disparaissent sous ce qui leur tient lieu de drap, une étoffe imprégnée de sueur, de couleur et de miel. Balang ne me dit rien ce soir-là, et je ne lui demande rien.

La deuxième nuit
du troisième cycle lunaire

Je me lève dans la matinée, sans avoir vraiment dormi, tellement j'ai ressassé les évènements de la veille. Les anciens finissent par se réveiller. Ils ont les cheveux ébouriffés, la barbe irrégulière, les traits tirés, ils ne se sont pas lavés depuis longtemps, et leurs corps sont pleins de résidus de couleur, de traces et de traces de plumes collées. Avec leurs yeux vifs qui bougent sans arrêt, ils ressemblent à des chouettes, et je souris parce que je sais que je suis dans le même état.

Il y a du mouvement, les jeunes circulent dans tous les sens, signe que la journée et la nuit vont être chargées. Les anciens s'en vont, un baluchon sous le bras. George se retourne et me glisse : « À ce soir ! »… Je reste seul toute la journée et me repose, car je sais que la nuit va être épuisante, mais ce dont je ne me doute pas, c'est que la journée qui suivra le sera tout autant. Une boîte de thon avec un oignon et un bout de damper suffisent à me nourrir. Ma barbe me gratte, mes cheveux sont un peu longs et très désordonnés. Malgré le manque de douche, je ne sens pas la transpiration, mon corps à moitié nu semble avoir trouvé un équilibre au contact de l'air, de l'eau et de la poussière. J'ai perdu du poids et je me sens plus léger. Quelque chose a changé en moi, que je n'arrive pas à identifier.

Alors que je suis plongé dans mes pensées à l'ombre d'un grand arbre de fer, Balang sort de la forêt et s'assied à côté de moi. Il a l'air fatigué. Il s'adresse à moi. « Ce que tu vas voir ce soir, la chose, hum, tu ne devras jamais en parler, pas plus la décrire qu'y faire allusion. Comme elle va apparaître, elle va disparaître avec la fin de la cérémonie. » Après un temps, il poursuit : « C'est comme l'objet qui appelle le vent, elle dort en dehors des cérémonies, et c'est Djoli qui la surveille. » Il attend de moi une réponse, je fais « oui » de la tête,

un signe en guise de serment. Nous prenons la piste et marchons une heure, avant d'arriver à l'endroit où va se dérouler la cérémonie, une clairière ronde au sable rougeâtre, un endroit encore différent de ceux que je connais déjà.

La place est noire de monde ! Plus de deux cents personnes, réparties par petits groupes assis sur le pourtour de l'endroit. Le soleil est encore haut sur l'horizon, les anciens, les jeunes et ceux qui les encadrent ne sont pas encore arrivés. Le silence règne.

George m'installe en périphérie sur une grosse branche d'acacia, un endroit ombragé d'où j'ai une vue plongeante sur l'ensemble de la clairière. Nous sommes passés parmi les petits groupes d'hommes sans que personne ne nous ait adressé un regard ou un signe. Je regarde George, il me fait signe que tout va bien et disparaît. De mon observatoire, j'observe la scène. Certains groupes sont barbouillés de blanc, d'autres de rouge et d'autres de jaune. Je vois des traînées noires tracées sur les couleurs minérales. Ils portent tous la ceinture de put-put et le woomera, certains portent en plus un dilly-bag pendu sur la poitrine. Les plus anciens arborent des parures de plumes d'oiseaux.

Le temps passe, le soleil vire au rouge et la lune se lève de l'autre côté de l'horizon. Le sol se met à trembler et l'air se remplit de sons graves provenant de différents endroits de la forêt. La clairière se réveille, les groupes se joignent aux chants, ils s'accompagnent en claquant des mains, l'ensemble des corps qui bougent en cadence donne l'impression d'onduler.

Perché seul sur ma branche, je reste les yeux grand ouverts, et je plane. Le spectacle est grandiose, le soleil illumine les pigmentations minérales des corps à moitié nus, les rendant quasi phosphorescentes. La lune ronde et jaune s'élance dans le ciel. Un cri impose le silence. Les chants repartent, mais cette fois, ils ont des accents guerriers, comme ceux qu'une armée entonnerait avant de monter au combat. Après un cri, suivi d'un moment de silence, débute une série d'échanges entre les groupes assis et l'ensemble des jeunes et des anciens qui sont toujours invisibles. Les groupes assis dans la clairière lancent un chant, et deux secondes après qu'il se soit arrêté, un autre chant provenant de la forêt lui répond. Tout cela se fait avec un mélange de rythme et d'harmonie.

Après cet épisode, le silence est à nouveau imposé, faisant place un temps au seul chuchotement de la brise… Et tout à coup, c'est le déchaînement, une branche d'eucalyptus à la main, les jeunes surgissent de partout. Bondissant comme des kangourous, ils rejoignent la place de danse et entament une série de chorégraphies complètement folles, dans lesquelles ils imitent des animaux. Ils portent sur le front un bandeau en fibre de put-put d'une dizaine de centimètres de large imbibé de poudre de kaolin, ce qui donne l'impression qu'il est recouvert d'une fine couche de plâtre. Leurs visages sont striés de lignes blanches, et leurs corps arborent les couleurs traditionnelles avec, sur leurs jambes ornées, de longues traînées d'hématite et de limonite. Ils portent aux bras des brassards d'où pendent les traditionnelles cordelettes de put-put aux bouts ornés de duvets d'oiseaux. La ceinture de put-put qu'ils portent à la taille est bariolée de blanc sur fond rouge.

Les anciens ne se sont pas encore montrés et je suis toujours seul, assis sur ma branche avec une vue magnifique sur ce qui se déroule. Les chants et les danses s'enchaînent alors que la poussière jaune dégagée par les danseurs envahit la clairière. C'est encore une fois un cri yrridja qui rétablit le silence et fige tous les mouvements. Les jeunes plongent dans la poussière, et le son d'un molo se fait entendre, celui de Bengadi Blanasi, bientôt accompagné en sourdine par les murmures de l'assemblée.

Des bruits de pas et des craquements de branches se font entendre avant que les anciens ne débouchent à l'orée de la scène de sable jaune. Leurs fronts sont blancs, leurs corps peints de rouge et de jaune, et leurs torses sont revêtus d'une parure de plumes multicolore. Ils portent un dilly-bag sur la poitrine, une de leurs mains tient une lance légère faite de bois d'acacia, l'autre, à laquelle est attachée une branche d'eucalyptus, tient le woomera. Ils se tiennent sur une jambe, l'autre est repliée et forme un triangle qui repose sur la jambe d'appui, la lance complétant l'équilibre. Ils sont magnifiques ! Ils lancent des chants qui sont repris par toute l'assemblée. Les jeunes se relèvent, couverts de poussière jaune, et se joignent avec force au chœur des chanteurs, brandissant leurs feuillages d'eucalyptus.

Un cri, le silence, puis, provenant de la forêt, un chant s'élève, accompagné d'un molo et d'une paire de clap-sticks. Les jeunes lèvent la tête et commencent à piétiner, tambourinent le sol violemment,

Des danseurs de Beswick portant des coiffes de plumes, sous l'œil de Djoli, à droite dans le groupe de quatre.
(Photo François Giner)

faisant monter la poussière jusqu'à la moitié du buste. Je me sens envahi par une puissante volonté de quitter mon monde pour gagner le leur. J'ai envie de sauter dans l'arène et de m'associer à eux, de lâcher prise et de me joindre à leurs danses, de soulever la poussière au même rythme que leurs pas. Soudain, la « chose » est là devant moi. Je ne peux pas en dire plus sans trahir ma promesse. George et les autres anciens contrôlent son avance jusqu'à ce qu'elle prenne place sur la scène de sable jaune.

J'aperçois une ombre qui se dirige vers moi, c'est Richard. Je saute de ma branche pour aller à sa rencontre. Il pose un bandeau de put-put sur mon front, me barbouille de kaolin, me tend une branchette d'eucalyptus et me conduit jusqu'au groupe des jeunes. George a tout prévu, et je me dis qu'il doit lire dans mes pensées… En cette deuxième nuit de la troisième pleine lune, après des danses et chants coutumiers, je suis à nouveau à côté des jeunes, entouré par les anciens. Toute l'assemblée, c'est-à-dire près de trois cents personnes, est en train de chanter, et une centaine d'entre eux dansent sur la place de sable jaune. La « chose » domine la scène, et ses chants communiquent aux jeunes une énergie considérable.

Le rythme s'accélère encore, les jeunes m'entraînent dans leur tourbillon, je ne sens plus mes pieds, et pourtant je continue à frapper le sol avec violence. La poussière est partout et continue à monter, le sable couleur hématite me colle à la peau partout, mes yeux et mes lèvres sont secs, je tousse et j'ai du mal à respirer. Soudain, une main m'attrape et m'extirpe du brouillard. Je me retrouve assis sur le sol, à l'extérieur du cercle des danseurs, sans savoir qui m'a fait sortir du cercle, et pourquoi. Alors que la lune déjà basse sur l'horizon éclaire la scène d'une lumière fantomatique, les danses s'accélèrent encore, les chants deviennent plus forts, la poussière est montée au-dessus des danseurs, et seule la « chose » émerge encore du nuage... Puis, comme par magie, la « chose » disparaît d'un seul coup, et c'est au tour des jeunes de s'envoler. Il ne reste plus que des petits groupes d'Aborigènes qui chantent, tandis que la poussière se dissipe, emportée par la brise du matin, dévoilant un sol profondément labouré.

Je reste bouche bée. Que s'est-il passé ? Le rideau s'est abaissé et j'ai envie d'applaudir. Je joins mes deux mains et fais mine de les claquer en silence. George me rejoint. « Viens, on va rejoindre les anciens et les jeunes... » Après trois mois de préparation pendant lesquels les anciens ont organisé les lieux de vie et de cérémonie, rassemblé tous les éléments nécessaire aux rituels, préparé les jeunes à ce qu'ils allaient vivre dans le bush, ils ont dépensé tout ce qu'ils avaient encore d'énergie pour organiser ces passations de savoir, faire que les enfants soient désormais des adultes qui connaissent la loi et soient capables de survivre comme leurs ancêtres l'ont fait pendant des millénaires. Les jeunes sont fatigués mais joyeux, ils commencent à se relâcher et plaisantent entre eux. Ils ont enlevé leur bandeau frontal et toutes leurs parures, seuls leurs corps gardent la trace des pigments colorés. Les anciens ont changé de regard, ils sont plus détendus, ce qui me laisse à penser que nous approchons du dernier acte de cette pièce qu'ils ont si magistralement organisée.

Le jour se lève et Balang me dit qu'il faut y aller. Il ne fait pas encore chaud, ce qui rend la marche agréable, dans un environnement accueillant... Une bonne heure plus tard nous approchons d'un lieu d'où nous parviennent les youyous des femmes. Les anciens répondent par des cris, les jeunes chantent et martèlent le sol de leurs pieds. Nous débouchons sur une clairière où nous attendent les mêmes petits groupes que plus tôt dans la nuit. Alors que nous progressons vers eux, ils entonnent des chants auxquels les femmes répondent par d'autres chants et des youyous. Je remarque de gros récipients en plastique posés sur le sol.

Lorsque le premier jeune initié de notre groupe passe devant eux, il reçoit sur la tête une gamelle remplie d'un liquide rouge[1] gluant. Les uns à la suite des autres, nous y passons tous... Nous poursuivons notre route alors que le sang ruisselle sur nos corps, selon un rituel qui me fait penser au passage de l'arène de sable, lorsque j'étais arrosé d'eau et de kaolin en sortant des terres cérémonielles pour revenir au camp. Ici, le sang enlève toutes traces du séjour sur les terres du Nayuhyungi : les Mimis sont satisfaites. À l'issue de cette initiation, les jeunes sont maintenant porteurs de secrets qu'ils ne pourront partager qu'entre eux. Tous les matériaux utilisés pendant ces trois lunaisons resteront sur place et seront détruits naturellement. Les lieux de cérémonie pourront être à nouveau utilisés lorsque les anciens l'auront décidé. Je vois les femmes aller la rencontre de leurs enfants, Narridjane (la femme de mon ami Balang) ouvre la marche fièrement. Elle tient deux bâtons qu'elle fait aller en cadence, suivie d'une cinquantaine de femmes. Elles savent que leurs enfants sont devenus des hommes. Ils ont établis le contact avec leur passé, ils sont capables de le faire vivre au quotidien. Avec le temps, certains de ces initiés pourraient approfondir leurs connaissances au sein de la communauté et participer à la passation de ces savoirs immémoriaux[2]. Mais moi, quelle est ma place dans tout cela ? Dans mon esprit, les choses sont claires, ma place se trouve bien entre ces deux mondes. Balang m'a pris par la main et fait pénétrer à la lisière de sa préhistoire. Il m'a fait comprendre d'où il venait, tout ce que nous pouvions avoir en commun et tout ce qui nous séparait. J'ai partagé ses angoisses, celle de vivre l'effondrement de sa culture, l'impossibilité de la transmettre comme avaient pu le faire ses aïeux[3]. J'ai toujours dit à Balang que je n'étais pas aborigène, pas plus que lui ne serait jamais un Blanc. C'est ainsi que s'est construite notre

1 - Le sang que nous recevons sur la tête est bien évidemment du sang animal provenant de buffles ou de vaches sauvages.

2 - Malheureusement, les dernières cérémonies datent du début des années 2000, et depuis lors, plus aucune initiation ni aucun autre type de célébration (en dehors des cérémonies funéraires) n'ont eu lieu dans la région.

3 - À la fin des années 1990, les anciens du groupe linguistique disparurent à un rythme accéléré, et la maladie mina ceux qui restaient. Les jeunes Aborigènes, addictés à la télévision, au téléphone, à l'alcool et même à la drogue, désertèrent les dernières cérémonies.

relation, nous avons appris à nous connaître, nous avons échangé, nous avons partagé. Nous avons compris que si, au début, nos deux mondes avaient partagé la même histoire, le mien avait pris un autre chemin, et qu'aujourd'hui il détruisait le sien. Je ne lui ai rien appris, il a enrichi l'homme que je suis, et il le sait.

Entouré de mes amis, de gauche à droite Narridj (Billy le chasseur), le jeune Narridj (Bishop, le seul encore vivant), Gala Bununjawa, Balang Jangawanga (mon ami George)
(Photo François Giner)

George, affaibli par la maladie

Balang quitte ses terres,
et n'y reviendra que pour y être inhumé

En 2008, le diabète qui ronge Balang depuis quelques années lui a progressivement fait perdre son indépendance. Se déplacer seul lui est devenu très difficile. Il passe le plus clair de son temps assis sur une chaise roulante, le regard vide, enfermé dans son monde, ou encore allongé sur son lit rouillé, le regard tourné vers la télévision. Dans sa chambre, l'odeur âcre de ses repas – des boîtes de conserve réchauffées – se mêle à celles de sa maladie.

Balang me l'avait dit à plusieurs reprises, « un jour viendra où des signes me diront que je vais rejoindre les anciens », et je lis dans ses yeux qu'il sait ce moment arrivé. La tradition veut que les anciens vivent et meurent sur leurs terres, entourés et protégés par leurs familles, mais le système australien n'en tient pas compte, et Balang est contraint de quitter ses proches pour un établissement religieux, situé à 400 kilomètres de là. Loin des siens, entouré d'une population de pensionnaires qui lui sont complètement étrangers, Balang désespère d'être aux mains d'un personnel soignant qui l'infantilise. Lors d'une visite, il explose : « Ils me traitent comme si j'étais un pof-pof (un petit chien docile). »

Le 6 Juillet 2011, Balang s'éteignit seul sur son lit rouillé, dans un monde qui n'était pas le sien. Son corps fut déposé à la morgue de Katherine. L'administration informa sa famille quelque temps après. Un mois passa avant qu'il ne soit possible de prendre rendez-vous pour voir le corps de Balang. Pour chaque visite, il fallut s'acquitter auprès des pompes funèbres d'une taxe de 150 dollars ! Il y en eut dix-huit ! Il n'y a pas de petits profits. Ce ne fut pas simple de gérer

Ce jour-là, nous étions venus accompagnés d'une partie de ses petits-enfants, et voulions faire sortir George quelques heures de ce lieu qu'il n'aimait pas. Pour des raisons administratives, cela nous fut refusé. Ne pouvant faire autrement, nous sommes restés et avons subi avec lui une animation où les pensionnaires devaient porter des chapeaux de clowns. À notre départ, il embrassa son petit-fils Tobie pour la dernière fois.

les modalités « aborigènes » de l'inhumation de George. Sa famille – les Rembarrnga –, voulait qu'il soit enterré là, sur sa terre natale ; alors que son épouse, Narridjane (Maggie), demandait qu'il soit inhumé à Weemol, là où il avait passé la plus grande partie de sa vie.

Balang ne m'avait pas laissé le choix. Il m'avait donné des instructions précises sur la manière dont il voulait que cela se passe, des informations que nous n'étions que deux à connaître – Maggie et moi. Pendant deux longs mois, les palabres entre les deux familles s'éternisèrent, tournant par moment aux menaces et au conflit. J'y participai à la demande de Maggie. Mon avis ne pesait guère auprès des jeunes, mais j'avais l'écoute des anciens. Avec le temps, je fus accepté par la famille de Balang (de Ramingining), et je pus leur communiquer ses dernières volontés. À l'issue de ces longs échanges, les deux familles arrivèrent enfin à s'entendre, accédant à la volonté de Balang d'être enterré sur les terres de Weemol.

C'est Ron, le frère de Philip (tous deux des Balang) qui fut désigné pour maître de cérémonie, accompagné par ses trois fils, l'un comme chanteur et joueur de clap-sticks, l'autre comme danseur, le dernier comme joueur de molo.

Ron me décrit comment va se passer la cérémonie.

Maggie et ses petites-filles,
la veille des cérémonies funéraires

La cérémonie funéraire de Balang Jangawanga

Il est 10 heures du matin ce 19 Septembre 2011, cela fait exactement deux mois et treize jours que mon très cher Balang est décédé, et c'est aussi le jour où le monomoteur qui ramène sa dépouille se pose enfin sur la piste récemment recouverte de goudron de Bulman.

Premier jour, l'arrivée du cercueil

La chaleur est pesante, un 4x4 Toyota délabré arborant un drapeau aborigène sur le capot et décoré de fleurs artificielles tel un char de carnaval se dirige vers le petit avion qui vient d'éteindre son moteur. Il est suivi d'un groupe de jeunes danseurs barbouillés de blanc, casquette américaine vissée sur le côté, vêtus de shorts et de jeans. Ils sont accompagnés par les femmes de la famille de Balang. Les clapsticks claquent, le son du molo résonne gravement, et les chants des quelques jeunes danseurs passent du grave à l'aigu, à l'instant où la porte du petit avion s'ouvre et laisse le passage à un cercueil resplendissant. Il est brun, luisant et massif, avec des poignées de cuivre. Une croix chrétienne jouxte son nom aborigène, et des fleurs en plastique complètent le tableau. Je suis consterné par ce mélange de symboles qui vont à l'encontre de ce qu'aurait voulu le vieux Balang.

Les hommes sortent le cercueil de l'avion et le déposent au pied du corbillard, où les femmes en pleurs le recouvrent de leurs corps. Cette danse, cette musique, ces démonstrations de tristesse sont les premiers contacts avec la Mimi de Balang, que tous imaginent perturbée et très en colère d'être restée aussi longtemps enfermée dans le tiroir d'une chambre froide. Tous les rituels, chants, danses, musiques qui interviendront durant les trois jours suivants auront pour but d'apaiser la Mimi, puis de la guider à l'écart du monde des

vivants, où elle reposera tranquillement. Les participants veilleront à ne pas commettre d'erreurs, faute de quoi la Mimi pourrait vouloir se venger et causer des malheurs au sein de la famille.

Puis une marche se forme et se met en mouvement en direction de Weemol. Les danseurs, les chanteurs et les proches ouvrent le passage au véhicule funéraire. Dans l'enceinte de la maison de Maggie, les jeunes ont construit un abri de feuilles pour accueillir le cercueil de mon ami. L'atmosphère est tendue, il est essentiel que l'enceinte où pénétreront le cercueil et la Mimi soit vide, et exempte de toute présence malveillante.

En dehors de quelques neveux et nièces qui sont en retrait, la famille de Balang est absente. À cela, deux raisons : tout d'abord, la cérémonie est organisée par le clan des Ngkalabon, et par ailleurs, ils ont peur que la Mimi de George ne leur en veuille pour les problèmes qu'ils ont créés à la famille de Maggie.

Le cercueil vient d'être déchargé de l'avion.

La procession pénètre dans Weemol.

Les danseurs ouvrent le passage.

Manifestations de désespoir

Passage de la sueur

Le moment est crucial. Les danseurs brandissent des branches d'eucalyptus[1] pour repousser les forces malignes qui tentent d'empêcher la Mimi de Balang d'avancer. Les femmes participent tout en restant en retrait. Le silence règne et l'atmosphère est grave.

Au passage du cercueil, les femmes qui entourent Maggie laissent échapper des plaintes, des cris implorant le pardon de la Mimi. Certaines d'entre elles se jettent au sol en se frappant la tête. Elles cherchent à faire couler le sang et à montrer à la Mimi la peine qu'elles éprouvent. Les hommes de leur famille de peau veillent à ce qu'elles ne se blessent pas, car il n'est pas rare que certaines femmes aillent jusqu'à se taillader les membres ou à se jeter sur les angles du cercueil.

1 - Il s'agit d'une branche particulière, de stringybark.

Maintenant, la famille de sang entre en silence dans l'abri et prend place autour du cercueil. La tête basse, Maggie murmure des paroles pour préparer la Mimi au rituel de la sueur. Puis elle relève la tête, signe que le rituel peut commencer.

À tour de rôle, les membres de l'assistance vont déposer la sueur de leurs aisselles sur le cercueil de Balang, pour accompagner le défunt vers sa dernière destination et, grâce à leur odeur, calmer et réconforter la Mimi. Avant de sortir, hommes et femmes déposeront leur sueur sur Maggie pour marquer leur soutien. Les familles vont ainsi se succéder dans l'abri, depuis les plus proches du défunt (liens de sang) jusqu'aux plus éloignées (liens de peau). Chaque entrée d'un nouveau groupe est précédée d'une danse au son du molo, qui préviendra la Mimi de leur arrivée. Quand tous ces hommages auront eu lieu, l'abri sera vidé de ses occupants, et le lieu clos symboliquement pour empêcher la Mimi d'en sortir.

Rituel de la sueur

Première nuit

L'assistance forme un demi-cercle devant l'abri de feuillage, ménageant ainsi un espace pour les danseurs. La nuit est sur le point de tomber, et la première soirée de veille commence. Les chants, soutenus par le son du molo et des clap-sticks, résonneront dans la nuit, accompagnant les danseurs hommes et femmes qui se relayeront jusqu'au petit matin. La Mimi connaîtra enfin son premier repos.

Repas autour d'un barbecue de kangourou

Deuxième jour

En ce début de matinée, la place de Weemol fourmille de monde. De nombreuses autres familles sont arrivées dans la nuit, installant des campements provisoires autour de feux de camp qui embaument de l'odeur du damper qui cuit et de celle du kangourou grillé. Les chiens profitent de cette effervescence pour aller de groupe en groupe quémander leur part de nourriture. Le groupe de Ron somnole à l'ombre des eucalyptus, récupérant de la performance de la nuit. Le temps est lourd, et on distingue les premiers signes de la saison gurrung.

Je suis assis entre Ron et Philip, les deux frères Mildiwi. Ils sont tous les deux très fatigués et leurs traits sont tirés[1]. Nous évoquons la cérémonie de la veille en la comparant avec celles de Djoli et du vieux Don, deux anciens au rang comparable à celui de George, constatant qu'aucun officiel blanc n'a jugé bon de faire le déplacement, ce qu'ils avaient fait pour les premiers.

1 - Ron décédera quelques mois à peine après la cérémonie. Philip, qui était alors extrêmement faible, résistera encore quelques années à la maladie.

À gauche, Ron, le maître de cérémonie,
à droite son frère Philip

En début d'après-midi, les préparatifs vont bon train. Assis au milieu du groupe de danseurs, nous nous enduisons mutuellement de kaolin que les jeunes sont allés chercher dans le gisement proche de Weemol, inscrivant à l'aide de nos doigts des motifs grossiers en forme d'égratignures.

Ma participation aux danses a été l'objet de vives discussions, certains adultes s'y étant opposés, révélant des tensions qui s'étaient créées au fil des années. Narridjane (Maggie) a tranché, confiant à Ron et ses danseurs l'organisation de la cérémonie, et décidant de ma participation. Je pouvais accompagner mon ami sur la dernière portion de sa route.

La cérémonie reprend par une procession des danseurs en direction de l'abri funéraire. Encouragé par les musiciens, le fils de Ron, grand danseur efflanqué et très impressionnant dans sa livrée blanche, brandit des branches d'eucalyptus et ouvre la voie en repoussant les mauvais esprits.

Préparation et peinture. Petit Balang.

Ron m'a demandé de lui peindre sur le front le bandeau blanc de cérémonie.

Le fils de Ron
brandissant des rameaux
de feuilles d'eucalyptus

Le fils de Ron, danseur à la lance

Page de droite

Le joueur de molo utilise une chaise en plastique comme caisse de résonnance.

Le moment où je lance la danse.

Pino se joint au groupe des hommes.

Les danses reprennent alors que le soleil descend doucement sur l'horizon. L'assemblée se retrouve comme la veille, en arc de cercle, face à l'abri déserté où repose la dépouille de George. Les femmes se sont regroupées autour de Narridjane, leurs mouvements silencieux accompagnent le rythme des chants. Les musiciens se sont assis face au public. C'est le fils de Ron, celui des deux chanteurs qui porte une casquette bleue, qui dirige la formation.

Nous sommes plusieurs danseurs, mais je suis hélas le seul à porter des cheveux blancs, les quelques anciens présents n'ayant plus la force d'y participer.

Pendant les deux premières heures, les danses et chants sont réservés aux hommes, se suivant selon un même rituel : à tour de rôle, chaque danseur sera responsable d'une danse dont il choisira le thème, et dont il donnera le signal de départ par un cri guttural. Chacune de ces danses est tout à la fois un message d'apaisement adressé à la Mimi, et une injonction visant à maintenir à distance les esprits mauvais. Elles durent une minute ou deux, et comportent un certain nombre de figures faites de piétinements et de sauts cadencés.

Puis ce fut mon tour de lancer la danse. J'avais fait le vide en moi et mon regard ne portait plus. Mon être ne faisait plus qu'un avec le groupe de danseurs, la sueur que nous dégagions, la poussière que nous soulevions, la communion de nos corps tourbillonnants, les chants et la musique qui nous guidaient. La sensation indescriptible d'énergie que nous dégagions élargissait chaque instant un peu plus le périmètre de sécurité établi autour de la Mimi de Balang.

Tout à coup, j'entendis une petite voix : « Balang !» Tournant la tête, je découvris Pino, la petite fille de Philip et June, la fille de la belle Ingrid. Elle avait pris l'initiative de se détacher du groupe des femmes pour danser à mon côté, sa chorégraphie évoquait la marche de l'émeu et elle me sourit, heureuse, et je lui souris en retour.

Son intervention fut comme un signal pour les femmes et les enfants, qui entrèrent de manière active dans la cérémonie. L'ambiance était détendue, et chaque fois que mon regard croisait celui de Narridjane, je voyais un sourire éclairer son visage, me communiquant ainsi le bonheur qu'elle ressentait à me voir mettre en œuvre ce que le vieil homme m'avait appris.

Les danses s'intensifient tout le long de l'après-midi jusqu'au soir.

NY

Dernières danses face à l'abri funéraire

Les groupes d'hommes et de femmes se relayèrent, en interprétant des successions de pas inspirés de la démarche d'animaux du bush. À la nuit tombée, les éclairages firent ressortir les visages barbouillés de blanc. La Mimi était en paix, sereine, elle attendait qu'un dernier hommage lui soit rendu…

Il prit la forme de danses interprétées alternativement par les hommes et les femmes, les participants se positionnant de front, face à l'abri funéraire, dansant sur place, le corps cassé en avant, s'inclinant en brandissant une branche d'eucalyptus ou une fleur artificielle vers l'ouverture du monument funéraire, envoyant à la Mimi un flot d'énergie positive.

Puis la place se vida de son public, les danseurs disparurent dans l'obscurité enveloppant Weemol ; les musiciens partirent plus tard, faisant encore résonner le molo et les clap-sticks quelque temps. Maggie et ses proches furent les derniers à se lever en silence pour s'apprêter à dormir dans l'abri, se préparant ainsi à la cérémonie du lendemain qui devait marquer le dernier passage de la Mimi sur ces terres.

Danse des femmes, et autres scènes de danse page suivante

NY

Le cortège funéraire se dirige vers le cimetière de Weemol.

Troisième jour, l'inhumation

Au petit matin, le Toyota funéraire prit place devant l'abri et chargea la dépouille de mon ami. Dans la nuit, de nouveaux groupes d'Aborigènes étaient arrivés, provenant pour la plupart de Katherine et des settlements de Baranga et Beswick. Parmi ceux-ci, je croisai le regard d'une vieille connaissance, un Aborigène catholique fervent dont Balang n'appréciait que très moyennement l'activisme, et j'eus l'intuition que mon vieux Balang pourrait bien avoir droit à un sermon et des cantiques religieux. Le groupe de danseurs avait revêtu des peintures particulières, un bandeau blanc peint sur le front[1], et un masque fait de couleur blanche et de pointillés rouges pour repousser les esprits malfaisants qui voudraient empêcher la Mimi de passer. En dehors du groupe de danseurs qui ouvrait la marche, il régnait une grande confusion, contrastant avec l'atmosphère solennelle des cérémonies funéraires que j'avais connues par le passé. Je dis alors à mon ami Bruno que nous allions rejoindre directement le cimetière, un endroit situé dans la forêt, à quelques kilomètres de Weemol.

Nous y attendîmes la procession à proximité d'un trou profond qui avait été creusé par la pelleteuse de la communauté. Elle nous y rejoignit quelque temps plus tard, et avec elle, plusieurs voitures des arrivants de la nuit. Leurs occupants en sortirent les bras chargés de couronnes de fleurs en plastique, de croix, de panneaux recouverts d'inscriptions religieuses. Certains d'entre eux chantonnaient des cantiques. Le cercueil fut déposé doucement au fond du trou. Arrêtant le brouhaha et ramenant l'assemblée au silence, le molo et les clap-sticks résonnèrent brusquement. La famille proche de Narridjane et quelques vieilles femmes aborigènes s'approchèrent du trou autour duquel elles s'assirent, jambes croisées et tête baissée. Maggie se mit à sourire, et je crois savoir ce qu'elle pensait. Le groupe de danseurs se massa devant l'excavation et enchaîna plusieurs chorégraphies ayant pour but de cantonner la Mimi à l'endroit où le corps reposait. Puis le silence se fit, et trois hommes aux corps

1 - Dans le passé, les participants à une cérémonie arboraient un large bandeau de raphia teint en blanc sur le front, mais les habits de cérémonie n'ayant plus cours, il était symbolisé ici par de la peinture.

couverts de blanc, d'hématite et de limonite, s'avancèrent, parmi lesquels Ron et son frère Philip. C'étaient eux qui allaient diriger le dernier acte de la cérémonie dédiée à la Mimi de mon vieil ami. Ils menèrent une danse mettant en scène le kangourou du Nayuhyungi, un rituel en rapport avec le rang que Balang occupait au sein de la société traditionnelle. Puis ils se retirèrent silencieusement, fermant ainsi le dernier acte des trois journées de cérémonies funéraires.

C'est le moment que choisirent plusieurs Aborigènes du groupe dont j'appréhendais l'intervention ; ils installèrent un synthétiseur, un amplificateur sur batterie et commencèrent à entonner un cantique. Je regardai Bruno et nous quittâmes ce lieu, accompagnés d'une partie de l'assistance. Ce matin-là, Bruno n'avait pris aucune photo autre que celles du cortège qui s'ébranlait.

La purification du camp

Nous retournâmes au camp, à Bodeidei. J'attendais la venue de la famille de Balang et des anciens les plus proches vers la fin de la journée, pour effectuer le rituel de l'enfumage ; il purifierait tous les endroits où le défunt avait significativement vécu : chez-lui, dans son vieux 4x4 ou sur les terres de l'outstation de Moban. Cela devait commencer au début de l'après-midi et se terminer au camp. La famille de Balang arriva au moment où la lumière du jour commençait à baisser ; ils mirent des braises dans un seau en fer qu'ils recouvrirent de brassées de feuilles vertes d'arbre de fer ; au contact de la chaleur, les feuilles s'enflammèrent en crépitant, exhalant une fumée grise. Au son du molo et des chants, une petite procession précédée par le porteur de seau parcourut le camp ; la fumée s'élevait vers le ciel, emportant avec elle toute présence résiduelle de Balang, empêchant sa Mimi de revenir hanter les vivants[1].

1 - Dans la tradition, le défunt était enterré avec tout ce qu'il possédait, généralement peu de chose.

La cérémonie du Ngkorkon, interdite par la loi australienne

Une fois le camp purifié, Narridjane demanda à toute l'assemblée de s'installer devant une fresque murale, une écriture peinte par Balang au moment de la construction du camp, vingt-deux ans auparavant. Cette peinture rupestre décrit le rituel du Ngkorkon qui clôt la cérémonie mortuaire de toutes les personnalités importantes du groupe linguistique, et auquel Balang avait droit. Dans la tradition, le corps est mis en terre directement, puis déterré après de longs mois, lorsqu'il ne reste plus de la dépouille que les os. Certains de ces os (omoplates, cubitus, radius, fémur, côtes et tête) sont récupérés, enduits d'hématite, cassés pour ce qui concerne les os les plus longs, enveloppés dans une écorce d'arbre à papier, puis placés dans le creux du ngkorkon, une urne funéraire fabriquée dans un tronc creux d'eucalyptus de large section[2].

2 - La récolte et la fabrication du ngkorkon est semblable à celle du molo, avec un diamètre de tronc plus large.

Seau d'enfumage

Narridjane décrit le rituel du Ngkorkon.

Le ngkorkon est enfin enterré sur les terres du défunt, dans un endroit éloigné des vivants et qui sera tenu secret. Ce rituel était interdit depuis plusieurs années, mais en le racontant devant l'auditoire et en bravant l'interdit fait aux femmes de parler de cette cérémonie, Maggie avait essayé à sa manière de satisfaire la Mimi de son mari. Écoutant ses paroles, je fus traversé par l'idée que Bengadi Laiwanga (Djoli) et Bengadi Blanasi (David) allaient accueillir Balang Jangawanga dans ce monde des vivants invisibles.

Le lendemain matin, nous sommes retournés sur la tombe de Balang pour le saluer une dernière fois. La mort de mon ami entraînera, un an plus tard, mon départ définitif du continent aborigène, emportant avec moi le souvenir du vieux Balang, inscrit à jamais dans mon cœur et mon esprit.

La tombe de Balang, au lendemain de l'inhumation

Deux ngkorkons fabriqués à Weemol

Post-Scriptum

Ce matin du 20 août 2018, il est six heures du matin et je bois un café bien noir avant d'attaquer ma séance de gym matinale. La sonnerie de mon portable résonne, indiquant que je viens de recevoir un message. Il provient de mon amie Maia Ponsonnet, et m'annonce que Narridjane (Maggie), la femme de Balang, s'est éteinte à l'hôpital de Katherine des suites d'une longue maladie.

Mon regard se dirige vers le portrait de Balang qui domine cette partie de la maison. Le cœur serré et un sourire aux lèvres, je lui dis : « Les Mimis ont décidé de vous réunir à nouveau… » Narridjane, merci pour la confiance que tu m'as accordée, de toutes ces années pendant lesquelles tu m'as ouvert ton univers et accepté dans ta famille…

Le 5 septembre 2018, c'est le choc, mon ami Jean-Paul Chantraine est foudroyé par une crise cardiaque. Mes pensées s'envolent vers les siens, Brigitte, Xavier, Stéphane. Je me sens confus, un peu égaré. Au bout d'un moment, je retrouve mes repères et les souvenirs affluent.

Jean-Paul aura été le seul Blanc de ce monde à avoir vécu au camp et participé à son existence depuis sa fondation jusqu'à sa disparition. De 1988 à 2012, ce furent vingt-quatre années de présence, de parrainages, ponctuées d'accords et de désaccords, mais durant lesquelles son soutien fut constant, même si le sommet de la montagne n'avait pu être atteint ! Ce ne fut pas un projet touristique, mais une aventure humaine, une histoire hors du commun !

Jean-Paul Chantraine a rejoint dans une autre vie les anciens de la Terre d'Arnhem, ces sages riches d'une connaissance, d'une culture et d'une tradition remontant à notre préhistoire commune. C'est une figure considérable et une grande partie de l'histoire de ma vie qui disparaissent avec lui, comme une fumée qui serait allée se réfugier dans un autre monde. La vie et la mort sont là et nous rappellent leurs règles. Heureux ou malheureux, chacun suit une piste au parcours imprévisible, mais la fin de cette route reste la même pour tous.

Balang Raraming

Jean-Paul Chantraine
(Photo Agung, Asia Bali)

Remerciements

Aux soutiens et aux visiteurs du camp de Bodeidei

En vingt-deux années d'opérations le camp Bodeidei a reçu plus de 1200 personnes, qui ont partagé notre vie, avant de s'investir pour nombre d'entre elles dans l'association SOS Ngkalabon. Cette incroyable histoire a bénéficié dès l'origine de l'indéfectible soutien d'Asia voyages, un immense merci à toute l'entreprise, et tout particulièrement à la famille Chantraine. Merci également à Voyageurs du Monde, Aventuria Paris, Qantas Airline et Marc Lambert.

Merci à nos visiteurs et particulièrement aux familles Le Pourhiet, Mercier, Messin, Zarka, Guillou, Polverenis, Lambert, Boulif, Boisriveau, Cross, Berney, Jochim, Lecuiller, Curzon, ainsi qu'a F. et G. Bore, M., R. et L. Boucher, F. Olivier, J. et M. Dussart, E. et D. Ferley, J.-P. et M. David, M. et A. Canac, D. et S. Desmare, R. et M. Fabre, P. et C. Marcus, A. et A. Hornung, T. et M. Giraud, B. et F. Belt , G. Bouigue, M. et M. Voigtmann, T. et F. Messmer, A. Ventre, A. Grobon, J. Geoffroy, I. Alba, P. et E. de Tournemire, M. et F. Simoni, C. Ildefonse, M. Bore, J. Sebelis, A. et M. Dapont Pigatto, J. Moreau, M. et F. Simoni, P. Ohara, I. Riesen, O. Denicolas, M. Heudrel, J. Monges, S. et N. Coendo, C. Anid, P. Samick, S. Baffou, V. Maison, E. Roch, M. Le Blanc, E. Ruff, H. Rivalta, C. Aert, P. et K. Rullen, E. Belanger, S. Voyez, Hoek, L. et P. Defond, J. et P. Bocahu, D. Lhernoud, M. Leblanc, S. Morgan, D. Trigg, S. Thomann, D. Brechemier.

Aux volontaires de Bodeidei

Le camp n'aurait pu fonctionner sans l'engagement de jeunes volontaires, parmi lesquels R. Chabert, R. Rousseau, M. Romestand, K. Jolly, J. Roveirol, C. Galeran, M. David, S. Desmaziere, X.-M. et S. Chantraine, S. Rastorgoueff, E. Vergne, C. Konold, J. Briot , C. Braconnier, C. Yence, R. Ghek, C. Olivier, P. Rochelois, S. Louis, C. Olivier, B. Sinoy, O. Esminger, H. Boucher, R. Morel, N. Belzic, D. Brunel, S. Gillion, F. Cambe, F.-X. Lecker, J. Turconie, A. Smadja, N. Effray, A. Leper, M. Foyce, E. Leduc, M.-C Di Domenico, J.-L Lupe, C. Olivier, J. Dive, Y. Lessard.

Merci à Maia Ponsonnet pour tout ce qu'elle a apporté au camp six années durant et à toi Yoann Galeran, Narridj, mon neveu de peau pour ce que tu as fait pour les Aborigènes et pour moi-même.

Merci à Sylvie Rouge-Pullon pour avoir revu et corrigé notre livre, de manière aussi professionnelle que bénévole.

Aux photographes

Merci aux photographes (ou à leurs ayants droit) qui ont accepté que leurs clichés soient publiés dans cet ouvrage : Nicolas Reynard (Claudie Barran), Francis Latreille, Hauke Dressler, Alain Dugas, Jean-Pierre David.

Aux journaux et magazines

P. Fiori (*VSD, Gala, Le Pélerin*), C. Baran (*Géo, Voici*), F. Latreille (*France Soir, Le Monde*), J.-W. Chardonneau (*Connaissance du monde*), H. Dressler (*Globo*), B. Menu (*Figaro Magazine*), B. Barbier (*Grand Reportage*), P. Piquard (*Événement du Jeudi*), B. Causse (*Le Monde*), E. Hecht (*Les Échos Week-End*), F. Michele et J. Ducange (*Figaro Magazine*), G. Villadier (*L'Express*), C. Bigeon (*Asia*), P. Grundmann (*Guide Larousse*), J. Jungehuelsing (*Geo Allemagne*) et enfin à M. Peyrard (*Paris Match*) pour son article et l'étincelle qu'il me communiqua pour écrire mon livre *En terre aborigènes.*

Aux radios et télévisions

France Inter (Breakfast des aventuriers), Europe 1 (M. Pradel), France culture (M.-H. Fraisset), Canal + Calédonie, France 3 (Des Racines et des Ailes, Faut pas rêver et Thalassa), France 2 (Envoyé spécial), A. Waksman, à la famille Errard, anges gardiens de la planète.

Aux libraires, galeristes et musées

M.-F. Souquière, G. Val (librairie Autour Du Monde à Lilles) qui distribue En Terre Des Ombres, B. Estrangin (galerie Aboriginal Signature) pour nous avoir reçus, N. Ferrer des Grottes de Gargas pour l'aide qu'il nous a apportée.

Achevé d'imprimer en France sur les presses d'**Escourbiac** l'imprimeur, au cœur du Tarn, en octobre 2019.
Route de Lavaur, 81300 Graulhet - www.escourbiac.com
Dépot légal : Octobre 2019